

Le Samedi

VOL. X. No 20
MONTREAL, 15 OCTOBRE 1898

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO : 5c

IDYLLE CHAMPÊTRE



LE BAISER DU MATIN.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Éditeurs - Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 15 OCTOBRE 1898

SI . . .



I
Lui.—Voulez-vous me permettre de m'asseoir à vos côtés?
Elle.—Certainement, si . . .

PRIME GRATUITE

Les réponses aux correspondants de notre graphologue, Madame T. d'Astour, sont insérées à la page 30 de ce numéro.

GERBE DE PENSÉES

La vie se passe à tuer le temps, qui nous rend la pareille en détail. Toutes les heures blessent et la dernière achève.

x

Les esprits vulgaires n'ont pas assez d'étoffe pour être bons: une intelligence étroite et bornée offre peu de ressource, et toutes les bêtes sont méchantes.

x

Depuis le berceau du monde, l'humanité vit sur un fonds d'erreurs légendaires, et en fait de mensonges, l'histoire est encore le magasin le mieux approvisionné.

x

Si l'expérience des autres pouvait servir à quelque chose et profiter à quelqu'un, on n'aurait qu'à feuilleter des livres de maximes pour marcher d'un pied sûr dans la vie.

x

On remarque parfois à la campagne le silence momentané des oiseaux, s'il arrive qu'un nuage vienne à s'arrêter sur un endroit qu'ils faisaient retentir de leur ramage: il passe, et le chant recommence.

x

Il y a des créatures humaines, et elles ne sont pas assez rares, à qui le bonheur des autres cause une véritable souffrance; il semble qu'être heureux ou le paraître est un vol et une injure qu'on leur fait.

BIBLIOPHILE.

LES FÊTES DE CHAMPLAIN

Un inconcevable oubli a fait que les photographies parues dans notre dernier numéro, à l'occasion des fêtes de Québec, ne portaient pas la signature de leurs auteurs. Toutes nos excuses à qui de droit.

Le monument de Champlain, les portraits du gouverneur général Lord Aberdeen, du lieutenant-gouverneur Jetté, de l'hon. M. Marchand, des juges Routhier et Chauveau, sortaient des ateliers de M. Livernois, de Québec. Le portrait de son Honneur le maire Parent, de ceux de M. Montminy, également de Québec.

ENTRE FRÈRES

Bob.—Alice vous a dit, hier soir, qu'elle serait une sœur pour vous, n'est-ce pas?

M. Picotin (d'un air sombre).—Oui!

Bob.—Eh bien, cela fait que vous êtes mon frère, n'est-ce pas? Je pense que vous n'aurez pas d'objection à m'avancer 50 cents pour m'acheter une base ball; ce petit service cimentera notre amitié fraternelle.

PREUVE INDUBITABLE

Arthur.—Es-tu sûr qu'elle t'aime?

Jules.—Oh! oui, mon cher. Quand je lui ai dit que je n'avais pas assez d'argent pour nous marier, elle m'a demandé s'il ne me serait pas possible d'en emprunter.

TOUJOURS LES MÊMES

L'avocat.—Quel âge avez-vous, madame?

Mme Vieillotte.—Je ne vous le dirai pas, monsieur; mais sachez que je ne suis pas aussi vieille que vous le pensez.

POURQUOI IL A CHANGÉ

Jean.—Comment se fait-il que vous ayez brisé vos engagements avec Alice Beaubrin? Vous disiez pourtant qu'elle était aussi bonne que de l'or?

Jacques.—C'est vrai, mais j'ai fait connaissance d'une autre jeune fille qui, elle, a de l'or.

DEUX BONS ÉPOUX

M. Modèle.—Quand je rentre chez moi, le soir, je dis toujours à ma femme tout ce que j'ai fait dans le cours de la journée.

M. Fripon.—Et moi, mon cher, je lui dit toujours ce que je n'ai pas fait.

AXIOME

La raison pour laquelle une femme de trente ans paraît aussi vieille qu'un homme de quarante, est qu'ordinairement une femme qui dit avoir trente ans, en a quarante.



II
!!!!!!

LA PRUDENCE EST LA MÈRE, ETC...

Mme Durotte.—Je parierais que vous n'avez pas fait usage de savon depuis un mois!

Le tramp Trompelamort.—J'vas vous dire, mame. Il y a tant de sortes de savons, et il est si difficile de distinguer ceux qui nuisent au teint de ceux qui l'embellissent, que je n'ai pas voulu courir le risque.

IL Y EN A DEUX

Monsieur.—Il y a deux périodes dans la vie où un homme ne peut comprendre la femme.

Madame.—Vraiment? Tu serais bien aimable de me dire que!les sont ces périodes?

Monsieur.—Avant et après le mariage.

EMBARRAS SÉRIEUX

Mme Pédagogue.—Quelle mouche t'a piqué, Jean? Je ne t'ai jamais vu de si mauvaise humeur.

M. Pédagogue.—Un de mes élèves, à qui j'ai donné des leçons de mémoire a oublié de me payer, et, ce qui est pire, je ne me rappelle plus de son nom.

QUESTION EMBARRASSANTE

Jeanne (très sérieusement).—Grand-papa, je voudrais vous demander votre opinion?

Grand-papa.—Sur quel sujet, ma bichette?

Jeanne.—Je voudrais savoir ce que vous pensez qu'il serait le mieux pour vous de me donner pour le jour de ma fête?

IL N'A PAS TENU SA PAROLE



L'avocat. — Que puis-je faire pour vous, madame ?
Mme Toutflamme. — Je voudrais divorcer avec mon mari.
L'avocat. — Et sur quelles raisons désirez-vous appuyer votre demande ?
Mme Toutflamme. — Il a manqué à ses promesses de mariage.
L'avocat. — Comment ?
Mme Toutflamme. — Il avait promis de mourir pour moi et il ne l'a pas encore fait !

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES
 DDVII

LES NOCES DU PAPILLON

On attend chez le notaire
 Le joli célibataire,
 Papillon le bien-aimé.
 "Mariez-vous, ô volage,
 Qui promettez mariage
 A toutes les fleurs de mai !"

Le joyeux célibataire
 Répond : " Hélas ! Comment faire ?
 Je n'aurai pas de maison ! "
 " — Mon fils, qu'à cela ne tienne !
 Je te céderai la mienne ",
 Lui dit le colimaçon.

Le malin célibataire
 Répond alors : " Comment faire ?
 Mon lit n'aurait point de draps ! "
 Du milieu de son étoile :
 " Je sais bien filer la toile,
 Dit l'araignée, tu verras ! "

Le malin célibataire
 Répond alors : " Comment faire ?
 Et du pain ! du pain doré ! "
 La fourmi n'est pas prêteuse,
 Mais elle est malicieuse :
 " Du pain ? Je t'en céderai ! "

Le malin célibataire
 Répond toujours : " Comment faire ?
 Le pain sec n'a pas bon goût ! "
 " — Moi j'ai la clef d'une armoire
 Où l'on peut manger et boire,
 Dit le rat, j'entre partout. "

Le malin célibataire
 Répond encore : " Comment faire ?
 Je n'ai point de sucre, hélas ! "
 " — Fais ce que l'on te conseille ?
 Epouse ! lui dit l'abeille ;
 Mon miel ne manquera pas ! "

Le malin célibataire
 Répond toujours : " Comment faire ?
 Je n'ai pas même un flambeau ! "
 Le ver luisant : " — Baliverne !
 N'ai-je donc pas ma lanterne ?
 A ton service mon beau ! "

L'autre, à ces amis féroces
 Dit ; " L'on serait à mes noces
 Sans musique, je le crains. "
 " Ta, ta, disent les cigales,
 N'avons-nous pas nos cymbales
 Et nos jolis tambourins ! "

Le pauvre célibataire
 S'en alla chez le notaire,
 S'en alla bien ennuyé...
 Et tous tinrent leur promesse.
 Et vinrent après la messe
 Se moquer du marié !

JEAN AICARD.

PAYSAGE

Rien ne saurait exprimer la fraîcheur et la grâce de ces petites allées sinueuses qui s'en vont serpentant capricieusement sous leurs perpétuels berceaux de feuillage, découvrant à chaque détour une nouvelle profondeur toujours plus mystérieuse et plus verte. Quand le soleil de midi embrase jusqu'à la tige l'herbe profonde et serrée des prairies, quand les insectes bruissent avec force et que la caille glousse avec amour dans les sillons, la fraîcheur et le silence semblent se réfugier dans les traines.

Vous y pouvez marcher une heure sans entendre d'autre bruit que le vol d'un merle effarouché à votre approche, ou le saut d'une petite gre-

nouille verte et brillante comme une émeraude, qui dormait dans son hamac de joncs entrelacés. Ce fossé lui-même renferme tout un monde d'habitants, toute une forêt de végétation ; son eau limpide court sans bruit en s'épurant sur la glaise et caresse mollement des bordures de cresson, de baume ot et d'hépathiques : les fantinales, les longues herbes, appelées rubans d'eau, les mousses aquatiques pendantes et chevelues tremblent incessamment dans ces petits remous silencieux, la bergeronnette jaune y trotte sur le sable d'un air à la fois espiègle et peureux, la clématite et le chèvrefeuille l'ombragent de berceaux où le rossignol cache son nid. Au printemps, ce ne sont que fleurs et parfums ; à l'automne les prunelles violettes couvrent ces rameaux qui, en avril, blanchirent les premiers ; la senelle rouge, dont les grives sont friandes, remplace la fleur d'aubépine, et les ronces, toutes chargées de flocons de laine qu'y ont laissés les brebis en passant, s'empourprent de petites mûres sauvages d'une agréable saveur.

GEORGE SAND.

CE QUE ELLES ONT DIT

La maîtresse. — Avez-vous dit à ces dames que j'étais sortie ?
Marianne. — Oui.
La maîtresse. — Qu'ont-elles dit ?
Marianne. — " Tant mieux ".

PUISQUE ELLE PROMETTAIT...

Mme Montey. — Ma fille est une jeune musicienne qui promet beaucoup !
M. Saley. — Vraiment ? Alors, faites lui donc promettre de ne plus chanter.

MISÉRABLE DICTU

Le professeur de chimie. — Qu'advient-il de l'or lorsqu'on l'expose à l'air ?
L'étudiant. — Il est volé !

CONDITION SINE QUA NON

Lui. — Votre père a-t-il objection à ce que je fume.
Elle. — Non, si vous apportez vos cigares.

ÇA DEVAIT ÊTRE ÇA



Mme Clubman. — Je voudrais bien savoir ce qui empêche le bébé de dormir ?
M. Clubman (impatente). — Ah, ma chère, c'est que c'est héréditaire, sans doute ; cela vient de ce que tu as passé tant de nuits à m'attendre.

LUI NON PLUS



I
M. Chanteau. — Oui. C'est un rouleau de tissu en fil de fer que je viens d'acheter en ville.

II
M. Chicot. — Dis-donc, Chanteau, que penses-tu des nouvelles tuiles dont Change tout fait couvrir sa maison ?

LA SENTINELLE DU KLONDYKE

OU UN DOLLAR DANS LA PIASTRE

Projet de drame

Personne n'ignore que dans l'Alaska, au Yukon, Klondyke et autres lieux semés d'or, il fait généralement un froid à faire éclorre tout un troupeau d'ours blancs.

Cet état normal de la température et la quasi solitude des routes (il paraît qu'on y fait jusqu'à 500 lieues sans rencontrer un seul marchand de journaux) nous a inspiré le scénario que voici et que nous recommandons aux théâtres ayant pour public des amateurs de mélodrame.

LA SENTINELLE DU KLONDYKE OU UN DOLLAR DANS LA PIASTRE. — DRAME EN 5 ACTES

1er Acte. — Scène I

AU KLONDYKE. — La scène représente une tente Yukonnaise. — A droite et à gauche, de la neige ; au fond de la neige ; il tombe de la neige et le sol est enneigé de quinze pieds. — Au premier plan, une sentinelle complètement dépourvue de calorique et... de préjugés.

LA DITE (*monologuant*). — Quel chien de temps et que j'aimerais mieux être en train de me chauffer les tibias devant le poêle du poste en buvant un verre de gin ! (*Elle marche de long en large.*) Et personne, personne à l'horizon qui poudroie ! Dire que je suis venu dans ce chien de pays pour trouver de l'or et que j'en ai été réduit, n'ayant plus que mes semelles de bottes à ronger, à m'engager dans la police ! Quarante dollars par mois, les rafraîchissements en plus. Sapristi de sapristi, quel froid, mon juge... il neige comme à la Rêzina, ma parole, demain mes camarades en venant me relouer sont fichus de ne plus trouver qu'un glaçon. Et j'ai sommeil ! Pas de ça, m'nami, s'endormir par un froid pareil c'est vouloir se réveiller mort... Quoi... Qui va là... Qui vive ?

Scène II

Le même, un voyageur.

LE VOYAGEUR. — Qui vive ! Un mineur qui revient du pays de l'or et qui s'en retourne chez lui après fortune faite...

LA SENTINELLE (*du vague dans l'œil*). — Fortune faite ?

LE MINEUR. — Oui, ça n'a pas été sans peine, mais après six mois et quatre jours de misère je m'en retourne dans mon pays avec vingt-six millions trois cent trente trois mille dollars et dix-sept centins, fruit de mon travail.

LA SENTINELLE (*qui commence à voir rouge*). — Mazette ! vingt-six millions... trois cents !...

LE MINEUR. — Trente-trois mille dollars et dix-sept centins. (*A ce moment la sentinelle, complètement affolée par l'amour de l'or, plonge sa bayonnette dans le ventre du mineur qui tombe en prononçant ce simple mot*) : Ouf !...

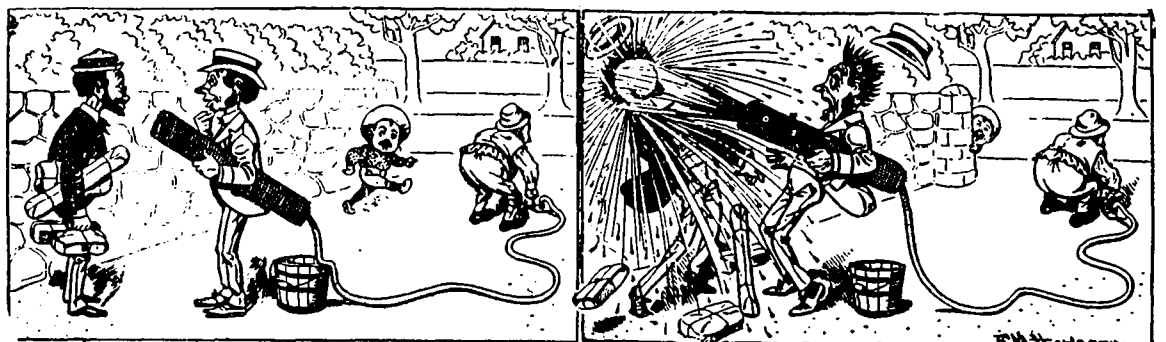
Scène III

LA SENTINELLE (*Esquissant un pas de quatre*). — A moi la fortune... a moi les plaisirs... j'ai trouvé la solution de la question sociale. Rien de tel pour s'enrichir que de travailler comme je viens de faire. Un dollar dans la piastre, mais... Quo faire de ce cadavre ?... Une idée... mettons-le à ma place, avec mes habits... là... Il va geler, personne n'y verra quo... de la glace... (*Et, ayant ramassé le sac de l'infortuné, l'assassin disparaît joyeusement dans la nuit.*)

II^e Acte

A YOKOHAMA, AU JAPON. — Dans un féerique palais, un homme est étendu à même des peaux de tigres. Il hume négligemment une tasse de thé impérial en fumant une pipe d'opium.

L'HOMME. — Je voudrais pourtant bien savoir si le poste a été relouer la sentinelle et s'il a trouvé mon sosie ?...



III
M. Chanteau. — Je ne crois pas qu'elles résistent à l'eau. Et toi ?

IV
M. Chicot (*au moment où le jardinier tourne le robinet.*)
Moi non plus... Fiasch !!! Pehou !!! Brou ! — !!! — !!

(Après une pause.) Bah ! ne pensons plus à cela. Ce pauvre diable avait eu assez de misère pendant six mois et quatre jours pour enfin se reposer dans la mort... (*Et l'homme, ayant achevé sa tasse de thé, s'endort du sommeil du juste.*)

III^e Acte

A Paris, dans un grand hôtel de la capitale. Un monsieur bien mis est en train de déjeuner et consulte la carte.

LE MONSIEUR BIEN MIS. — Voyons !... huitres d'Ortende... perdreau truffé... salade russe... sorbet glacé... — Glacé !... (*repos*) combien doit être gelé à cette heure ce pauvre mineur du Klondyke que jadis... il y a de cela trois ans... déjà... comme le temps passe quand on possède vingt-six millions trois cent trente trois mille dollars... Je les ai un peu écornés, c'est vrai, mais il s'écoulera un bout de temps avant d'en voir la fin. (*Il appelle.*) Garçon ! (*le garçon accourt empressé.*) Vous me servirez mon dessert et le café. (*Le garçon sort.*) Ah ! le beau métier que de travailler à un dollar dans la piastre ! (*Il continue à dîner.*)

IV^e Acte

A NAPLES, ITALIE. — A la terrasse d'un splendide café, un voyageur vient de s'arrêter. Posant à côté de lui une légère valise de cuir fauve, il se fait servir une glace au citron.

LE VOYAGEUR (*humant sa consommation*). — Quand je pense qu'il y a six ans... six ans... déjà... j'étais en faction au milieu d'un désert de neige, sans le sou, gelé comme un caillou... en hiver, et qu'aujourd'hui je suis à Naples, après avoir parcouru le monde, humant une glace au citron. C'est l'autre qui doit être glacé et pas au citron, s'il est toujours en place — et possesseur de vingt-six millions de dollars (j'ai dépensé la balance). C'est une très belle chose, avouons-le, que de travailler à un dollar dans la piastre. (*Il déguste sa glace.*)

V^e Acte

A NEW-YORK, dans un des palais luxueux de la 5^e Avenue, un beau vieillard lit les gazettes en fumant un gros havane.

LE BEAU VIEILLARD (*songeant*). — C'était par un froid comme il en fait un aujourd'hui... dans la rue... il y a quinze ans que... je devins l'héritier d'un mineur du Klondyke ! (*Il parcourt son journal.*) Ce qu'il doit être gelé, le malheureux si... Sapristi (*lisant*) :

Dawson City, 13 décembre. — On a retrouvé hier, le corps, complètement gelé d'un malheureuse sentinelle que l'on avait oubliée là, il y a une quinzaine d'années. L'infortuné soldat était mort à son poste, courageusement, préférant sans doute cette mort affreuse et solitaire à l'abandon du service qui lui avait été confié...

LE BEAU VIEILLARD (*s'exclamant*). — Et voilà comment on écrit l'histoire ? (*Aspirant une bouffée de son havane.*) C'est égal, je maintiens que celui qui travaille à un dollar dans la piastre n'est pas un imbécile. (*Rideau*)

FIN.

PARISIEN.

PAS LE BON

Le commissaire d'école (*au professeur*). — Nous avons décidé, M. Sait-tout, de mettre au-dessus de votre pupitre une inscription ayant pour but d'encourager les élèves. Nous pourrions mettre celle-ci par exemple : "La Science est une richesse". Qu'en pensez-vous ?

Le professeur Sait-tout. — Celle-là ne vaut rien, M. le commissaire, tous mes élèves connaissent trop bien la modicité du salaire que je reçois.

SI CE N'EST QUE CELA

Le collecteur. — Je suis venu pour avoir la remise du petit compte que j'ai laissé ici, il y a quelques jours ?

M. Durepaie (*soulagé*). — Mais certainement, mon cher monsieur, si ce n'est que cela ! Lorsque je vous ai vu venir, j'avais peur que vous ne me demandiez de l'argent.

LUI NON PLUS — (*Suite et fin*)

TOUT COMME CHEZ LUI



Mme Maussade.—Ainsi, tu as reçu une lettre de ton mari. Est-il enfin rendu à Cuba? Que te conte-t-il?
 La fille (tirant de sa poche la lettre de son mari).—Il dit que nous ne lui manquons, toi et moi, qu'à moitié, car il se bat presque tous les jours avec des guerrillas espagnols.

JE PENSE A VOUS

A l'amie de mon ami.

I
 Je pense à vous dès que l'aurore
 Annonce au loin le beau soleil,
 Jusqu'à la nuit, jusqu'au sommeil,
 A vous toujours je pense encore,
 En vous mon cœur à toute foi.
 Aux doux battements il se livre
 Qu'on idolâtre ou qu'on estime
 Penser ainsi serait-ce un crime?
 Vous, comment pensez-vous à moi?
 18 Sept. 1898.

III
 Je pense à vous jolie blondine,
 Ci, là, partout je crois vous voir,
 Et si j'écris ces vers ce soir,
 C'est que je pense à vous, Corinne,
 Car ils sont faits pour qui, ma foi?
 Si ce n'est pour cette chère âme
 Qui mit en mon cœur cette flamme.
 Mais vous où pensez-vous à moi?
 IV
 Je pense à vous, ô fille d'Eve,
 Mais pourquoi donc vous l'assurer,
 Car notre amour n'est plus qu'un rêve
 Qui finira par s'envoler,
 En subissant la grande loi
 D'un amour vif et sans mélange,
 Je vous dirai : — Jusqu'où, mon ange?
 Jusqu'où penserez-vous à moi?
 JEAN GASTON.

LA MORT DE MA MERE

Le lendemain, tard dans la soirée, je voulus la revoir encore une fois. Surmontant un sentiment involontaire de frayeur, j'ouvris doucement la porte de la salle et entrais sur la pointe du pied.
 Au milieu de la pièce, sur une table, était le cercueil; autour du cercueil, dans de grands chandeliers d'argent, des cierges allumés; dans un coin éloigné de la salle, un chanfre lisait les psaumes d'une voix basse et monotone.
 Je m'arrêtai à la porte et me mis à regarder; mais j'avais les yeux si fatigués à force de pleurer et les nerfs si troublés, que je ne distinguai rien. Tout se confondait d'une façon étrange: les cierges, le brocart, le velours, les grands chandeliers, l'oreiller rose garni de dentelles, le bandeau placé sur le front, le bonnet à rubans et une certaine chose transparente et couleur de cire qui était au milieu de tout cela. Je montai sur une chaise pour voir son visage; mais, à l'endroit où il devait être, je retrouvai encore cette chose d'un blanc jaunâtre et transparent. Je ne pouvais pas croire que ce fût sa figure. Je me mis à considérer cette figure avec plus d'attention, et peu à peu j'y retrouvai des traits charmants et familiers. Je frissonnai de terreur lorsque je fus convaincu que c'était elle. Pourquoi ses yeux clos sont-ils ainsi enfoncés? Pourquoi cette affreuse pâleur et cette tache noire à la joue, sous la peau diaphane? Pourquoi l'expression de tout le visage est-elle si sévère et si froide? Pourquoi les lèvres sont-elles si blanches, et pourquoi le pli de la bouche est-il si beau, si solennel? Pourquoi exprime-t-il une paix si au-dessus de cette terre, qu'en le regardant je sens un frisson glacé courir sur mon corps et dans mes cheveux?
 Je regardais et je sentais qu'une force inexplicable et irrésistible attirait mes yeux vers ce visage sans vie. Je ne pouvais les en déta-

cher, et, tout en regardant, mon imagination me représentait des tableaux brillants de vie et de bonheur. J'oubliais que le corps mort étendu devant moi, que je contemplais stupidement comme si cet objet n'avait rien eu de commun avec mes souvenirs, c'était elle. Je me la représentais tantôt dans une attitude, tantôt dans une autre: vivante, gaie, souriante; puis, tout à coup, j'étais frappé par quelque détail du pâle visage sur lequel mes yeux étaient fixés; je me rappelais la terrible réalité, je frissonnais, mais je continuais à regarder. Les visions du passé se substituaient de nouveau à la réalité; le sentiment de la réalité chassait de nouveau les visions, et ainsi de suite. A la fin, mon imagination lassée cessa de m'abuser; le sentiment de la réalité s'effaça avec les visions, et je n'eus plus conscience de rien.

J'ignore combien de temps cela dura; je serais incapable d'analyser l'état où je me trouvais; je sais seulement que j'avais perdu le sentiment de mon existence et que j'éprouvais une sorte de jouissance sublime, triste et en même temps, d'une douceur inexplicable.

Peut-être, du monde meilleur où elle s'était envolée, sa belle âme contemplait-elle avec tristesse le monde où elle nous avait laissés; elle voyait mon chagrin, en avait pitié; avec un divin sourire de compassion, elle descendait sur la terre, portée par les ailes de l'amour, pour me consoler et me bénir.

LÉON TOLSTOÏ.

UN MALHEUR

Le citadin.—Vous avez un magnifique climat dans ce pays, mon bonhomme. Quel air pur, on y respire!
 Le cultivateur (se lamentant).—L'air est pur, ça c'est vrai, m'sieu. Mais il vient tous les jours des bandes de bicyclistes qui pompent tout l'air dans leurs sales machines en caoutchouc. S'ils continuent, ben sûr qu'il n'en restera plus.

SI ELLE AVAIT SU

Une vieille dame avait traversé toute la ville pour aller voir l'une de ses amies malade. En arrivant au but de son voyage, elle fut fort étonnée de voir son amie venir, elle-même, lui ouvrir la porte de sa demeure.
 —Quoi, lui dit-elle vexée, vous êtes rétablie? Et moi qui suis venue de si loin pour vous voir!

NOS CHÉRIS

Maman.—T'es-tu bien conduit au pique-nique?
 Jean (six ans).—Oui, maman.
 Maman.—A table, tu n'as pas demandé qu'on te serve deux fois du dessert?
 Jean.—Non, maman. J'en ai demandé une fois, et comme ils ne m'ont pas entendu, je me suis servi moi-même.

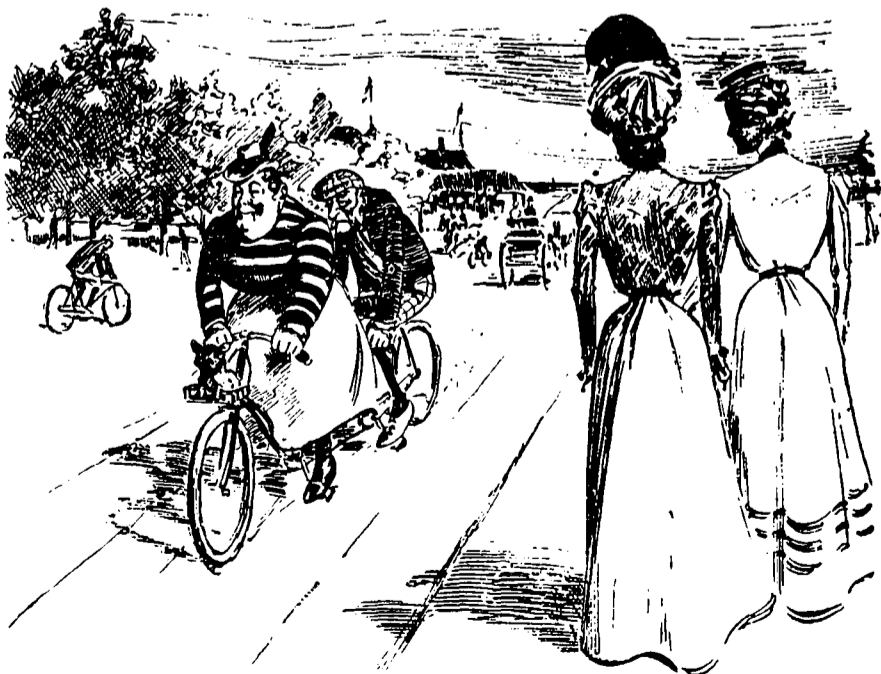
JEUNE MORALISTE

Maman.—Johnnie, est-ce vrai que tu enseignes au perroquet à jurer?
 Johnnie (six ans).—Non, maman. Je lui faisais répéter simplement les mots qu'il ne doit pas dire.

QUESTION IMPORTUNE

Toto (au vieux monsieur qui a la tête chauve).—Dis donc, m'sieu, c'est-i vrai que tu peignes tes cheveux avec un rasoir?

UNE BONNE AME



Alice.—Cette femme mériterait d'être arrêtée, pour cruauté envers les animaux.
 Era.—Oh! il n'y a aucun danger pour le chien.
 Alice.—Non; mais vois-tu donc ce pauvre mari!

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



A. Endroit où a eu lieu l'assassinat. B. Hôtel Beauvillage. C. Embarcadère du bateau. D. Débarcadère.
VUE DU QUAI DU MONT BLANC, A GENÈVE.

Le 10 septembre le télégraphe annonçait au monde entier l'attentat abominable qui venait de s'accomplir à Genève.

L'impératrice d'Autriche, en villégiature en Suisse depuis quelques jours, venait d'être mortellement frappée par un anarchiste italien, et expirait, sans avoir repris sa connaissance, une heure et demie après.

Ce lâche assassinat, perpétré contre une femme inoffensive, citée partout pour sa charité, a paru mettre le comble à l'irritation toujours grandissante de la société attaquée par cette tourbe anarchiste qui n'est d'aucun pays, ne connaît aucune frontière et se recrute parmi les exaltés de tous les coins de la terre. Babystes persans, nihilistes russes, fenians américains, anarchistes anglais, italiens, français et espagnols, se donnent tous la main sur ce sentier sanglant de la "propagande par le fait" que l'insouciance coupable des gouvernements, à quelque pays qu'ils appartiennent, a laissé subsister, alors que quelques mesures énergiques, prises à temps, auraient pour toujours débarrassé l'humanité de monstres n'ayant d'hommes que le nom.

Depuis quelques années, ce sont les têtes couronnées, les chefs d'Etat, les conducteurs de peuples, que visent, — les atteignant souvent — tous les fervents chevaliers de l'anarchie.

L'Italie s'est particulièrement distinguée comme centre de recrutement



SA MAJESTÉ L'IMPÉRATRICE D'AUTRICHE,
Assassinée le 10 septembre.

de ces brutes, trop souvent poussées en avant par des "intellectuels" sur lesquels devrait s'abattre, sans pitié, la forte main de la justice.

C'est encore un italien qui vient de se signaler et de trouver le record de l'insanité criminelle en assassinant une femme que sa vie privée aurait dû garantir contre tout attentat.

Epouse, sœur et mère infortunée, la "Rose de Bavière" ! c'est ainsi qu'on avait baptisé la charmante femme qu'était, en 1854, lors de son mariage avec l'empereur d'Autriche, la fille du duc Maximilien Joseph, dont nous reproduisons le portrait à cette époque.

A quelques années de paisible bonheur devait succéder bientôt la série noire des soucis et des deuils, parmi lesquels le plus cruel fut la perte de son fils unique, l'archiduc Rodolphe, mort mystérieusement dans la forêt de Mayerling.

Sa sœur, l'infortunée duchesse d'Alençon fut, on s'en souvient, brûlée vive lors du terrible incendie du Bazar de la charité, à Paris. Son beau-frère Maximilien, avait été fusillé dans les fossés du Queratero ; sa belle-sœur, l'infortunée Charlotte, atteinte d'une incurable folie ; son cousin, le roi de Bavière noyé ; son époux deux fois vaincu et son pays d'adoption mutilé par le vainqueur.

Quelle odyssée terrible et comment traduire l'horreur d'une telle existence, alors que l'héroïne de ce douloureux calvaire portait une couronne et appartenait, par sa naissance, à ces "heureux de la terre", si enviés des masses, si effectivement malheureux à de très rares exceptions.

La jolie ville de Genève, si calme, si majestueusement souriante, ne paraissait pas devoir être jamais le cadre d'une scène aussi dramatique que celle qui ensanglantait le quai de l'Embarcadère dont l'on peut voir l'emplacement sur la gravure ci-contre représentant l'aspect du quai du Mont-Blanc.

Et l'on regrette devant ce lâche attentat accompli par Lucchesi, que les lois suisses ne permettent pas d'abattre la tête qui l'a conçu et se bornent à admettre, comme ultime châtement, la détention perpétuelle.

La brute à face humaine qu'est Lucchesi exultait quand, revenant de l'instruction où on lui avait fait subir un premier interrogatoire, il accomplissait, entre deux gendarmes, une triomphale promenade du Palais de Justice à la prison. "Je ne l'ai pas manquée, hein ?" disait-il aux passants qui le croisaient.

L'assassin est fier de son œuvre, comme Caserio, l'assassin du regretté président Carnot, comme tous ses confrères en anarchie ; il pose pour la galerie et sa préoccupation constante est que son compatriote Lombroso, le fameux aliéniste, ne le classe pas parmi les inconscients.

Il revendique son crime, déclarant qu'il voulait tuer le duc d'Orléans mais que l'ayant manqué de quelques heures, il s'était rabattu sur la victime que le destin semblait mettre sur son passage.

S'il avait pu tuer le roi d'Italie, il l'aurait fait, mais aurait respecté Crispi. "C'est un voleur, dit-il, et je respecte les voleurs." Il eut sans doute respecté aussi Bismark, le sinistre chancelier de fer ; les assassins et les faussaires ne se doivent-ils pas des égards ?

A quand, dans tous les pays civilisés une loi, d'exception, contre les sinistres bandits s'intitulant anarchistes ? Quand verrons-nous une répression énergique, préventive, contre le prurit de meurtre qu'exhalent ces monstres ?

L'anarchie, quoiqu'en puissent dire ses adeptes ou les imbéciles qui laissent faire, n'est pas et ne peut pas être une opinion politique. Un homme n'a pas le droit de juger la société, de supprimer les nationalités et les frontières, de courir sus au drapeau, à l'armée, à tous les détenteurs de l'autorité. S'il le fait, cette société qu'il affecte d'ignorer doit le mettre hors d'état de nuire et agir, vis-à-vis de lui, de la même façon quelle en userait envers un chien enragé ou un taureau en furie qui, eux, ont encore l'excuse d'être des brutes.

Déportés ! ceux qui s'avouent anarchistes. Hors la loi, les "intellec-

tuels " se ruant sur le drapeau, sur l'armée comme un taureau sur la cape du matador. Que l'on mette, une fois pour toutes, hors d'état de nuire, ceux qui érigent l'assassinat en système de gouvernement.

* * *

La Sibérie ! Un nom qui fait frissonner ceux qui le prononcent quand on veut bien songer que, pendant l'hiver, le thermomètre y atteint facilement 50 degrés centigrades au-dessous de zéro. Ajoutons que l'été n'y dure que trois mois et que la terre n'y dégèle, en juin, qu'à 2 pieds $\frac{1}{2}$ de profondeur ; plus bas, c'est la glace éternelle.

La Sibérie n'est pas, ainsi qu'on peut le voir, un pays bien charmant. Les immenses terrains marécageux qui composent une partie du sol, fourmillent, en été, de moustiques après à la curée et que rien ne peut détourner de leur œuvre sanglante. Mais si elle possède un revers, comme toute médaille, la Sibérie n'est pas ni inhabitable, ni inhabitée et elle possède également des mines de fer d'une richesse incalculable, rendant jusqu'à 62 % de minéral pur.

Cette richesse minière a déterminé la création d'usines et de forges d'une importance considérable, éloignées de Moscou de douze heures de chemin de fer et de deux jours de poste.

C'est au centre des trois bassins de la Sibérie Orientale et de la plupart des systèmes aurifères de la contrée, à proximité d'immenses forêts vierges leur fournissant d'inépuisables matériaux, que sont construites ces usines baptisées du nom de Nicolas en l'honneur de l'empereur de ce nom.

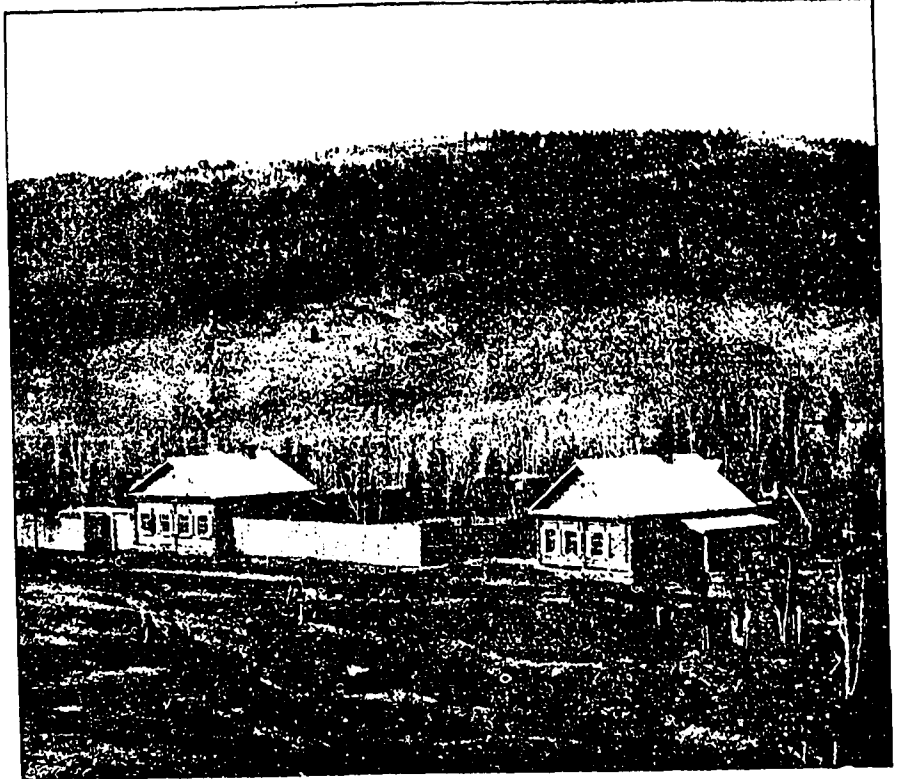
Tout le bien-être de la population sibérienne, l'accroissement des transactions commerciales, tout, absolument tout, est étroitement lié à l'existence de ces magnifiques usines que la construction de cet immense serpent d'acier qui a nom le Grand Transsibérien a développé d'une façon vraiment extraordinaire. La capacité, en bois, des forêts sibériennes, est estimée à 516 millions de mètres cubes et les essences prédominantes sont le pin, le sapin, le mélèze, le bouleau, le tremble, le pitchpin et le cèdre.

Une grande partie de ce bois est converti en charbon pour le service des forges qui sont assurées d'une ressource inépuisable par l'aliénation, à leur profit, de plus de la moitié des forêts domaniales.

Quand commença la construction du Grand Transsibérien, ce qui occasionna une demande immense de métal, le fer atteignit une valeur double de celle ordinairement cotée.

Le gouvernement russe vint en aide à la société, naissante alors, des forges et fonderies Sibériennes, en lui faisant une commande de douze millions de roubles.

L'extraction annuelle du minéral qui, il y a deux ans, atteignait à peine trois millions de kilogrammes s'est élevée à quatre-vingt millions et aug-



LES CABANES DES OUVRIERS SIBÉRIENS AUX USINES MÉTALLURGIQUES NICOLAS.

mento chaque jour ; 2000 ouvriers y travaillent dont 500 forçats allant et venant en toute liberté et gagnant des salaires aussi élevés que ceux des ouvriers libres.

La compagnie a construit de grandes bâtisses pour les ouvriers célibataires et de jolies maisonnettes pour ceux mariés. Ce sont ces villages improvisés dont nous donnons l'aspect dans notre gravure.

LOUIS PERRON.

VARIÉTÉS

LE PAPIER COMPRIMÉ

Décidément, rien de nouveau sous le soleil. Des fouilles récentes à Pompéi ont prouvé que les habitants de cette ville portaient des bottes faites en papier mâché et comprimé ! Et, puisque nous parlons du papier, ajoutons que la fabrication des dents... en papier fait de grands progrès en Allemagne. Il paraît que les dents en papier se distinguent par une blancheur éclatante, une solidité à toute épreuve et une modicité de prix qui défie toute concurrence. Jusqu'à présent, on disait en parlant d'une jolie femme : "elle avait des dents de perles !" Il faudra dire, désormais : "son sourire découvrait deux rangées de dents en papier, éblouissantes !"

x

Un journal américain donnait récemment une statistique indiquant les dépenses d'alimentation chez les différents peuples. Un Anglais consomme en moyenne annuellement pour 1325 francs de nourriture, un Allemand ou un Autrichien pour 1145, un Français pour 1125, tandis que le budget alimentaire d'un Italien ne dépasse pas 585 francs et qu'un Russe se contente de 508 francs pour son alimentation de toute une année. Pour la consommation de la viande, l'Anglais vient en premier avec 58 kilos par tête et par an ; en France, la consommation correspondante individuelle est seulement de 43 kilos, elle est de moins de 36 en Autriche, de 32 et demi en Allemagne, de 23 et demi en Italie, de moins encore en Russie. Pour le pain, on peut dire que la proportion est à peu près exactement renversée : en effet, l'Anglais ne mange que 186 kilos de pain, tandis que le Français en consomme 270, l'Autrichien 275, l'Allemand 281, l'Espagnol 290, enfin l'Italien 299 et le Russe 328 kilos.

LA PERFECTION MÊME

L'artiste. — Comment trouvez-vous mon nouveau tableau ?

L'ami. — Il est magnifique, mon cher. C'est le meilleur travail que j'ai encore vu. Que représente-il ?

On dit que le mal de dent peut toujours être guéri, si l'on a sous la main, une certaine racine... Celle de la dent sans doute. — H. BRILLET.



L'ANARCHISTE ITALIEN LUCCHESI, ASSASSIN DE L'IMPÉRATRICE D'AUTRICHE, REVENANT DE L'INSTRUCTION.

UNE ERREUR JUDICIAIRE

ROMAN MILITAIRE INEDIT

XXXII

Separation

(Suite)

—A peu près. Je l'ai vu avant-hier. Il a trouvé de l'ouvrage dans une nouvelle fabrique de vélocipèdes. On serait content à la maison, si la pensée du père n'était pas toujours là. Je ne vous ai pas présentés à maman ; mais elle vous connaît, Florentine ; je lui ai tant parlé de vous !

—Et vous lui avez confié nos projets ?

—Non, Florentine ; vous ne m'aviez pas encore autorisé. N'importe ! la mère sait que je vous aime, elle sait que nous nous aimons et que vous êtes aussi belle que bonne, et instruite, et...

—Bref, interrompit-elle, vous ne lui avez pas dit du mal de moi.

—Oh !

—Et elle me recevra bien ?

—Comme sa fille.

La présentation se fit dès le lendemain devant toute la famille rassemblée. La maman Jordanet, ravie, embrassa d'un bon cœur sa future bru, disant :

—Nous ne saurions trop vous remercier. C'est grâce à vous que mon garçon est devenu un homme tout à fait sérieux.

—Sérieux, fit-elle ; il l'était avant de me connaître. Pour n'être à charge à personne, il en a enduré, allez ! Vous pouvez l'écrire à son père, sans crainte de rien exagérer.

Jean était aux anges. Sa physionomie ouverte, tout empreinte de radieuse félicité, formait un contraste avec celle de Médéric, si sombre, si taciturne. C'est que Médéric, lui, ne voyait pas l'avenir en rose, comme son frère. Il pensait à Suzanne, à la pauvre Suzanne, dont il craignait d'apprendre la mort, d'un jour à l'autre ; il pensait au père de Suzanne, cet étrange Mascarot, qui passait autrefois pour un être paisible, inoffensif, et dont le hasard lui avait révélé l'atroce jalousie, la cruelle violence.

Louise n'était guère moins préoccupée ; car elle avait beau se raisonner, une sympathie irrésistible l'attirait vers le fillcul de madame de Savenay, le jeune officier qui l'avait remarquée dans des circonstances si terribles et qui avait trouvé le moyen de la revoir, malgré tous les obstacles.

La maman de Jordanet invita Florentine à s'asseoir à sa table, à partager le modeste repas. L'artiste accepta, le sourire aux lèvres, tout heureuse d'avoir sa place dans cet intérieur qui respirait, en dépit de l'infortune, le calme et la sérénité du devoir accompli.

Un seul détail faisait ombre au tableau : Camille, cela se voyait du reste, était la coquette personifiée. Elle se coiffait d'une façon prétentieuse et ne manquait jamais l'occasion de se regarder dans la glace.

Après le dîner, on laissa un instant les misères de la vie pour fêter les heureuses fiançailles de Jean et Florentine. Jean, invité à montrer son talent de comique, s'exécuta, mais à regret. Encore choisit-il le sujet le plus convenable de son répertoire. La peur de déplaire à sa fiancée l'empêcha de donner un libre cours à son tempérament de mime. Florentine s'amusait de ses craintes.

—Un peu d'entrain, lui disait-elle entre chaque couplet. Si le père Chantal vous entendait, il ne serait pas content.

—Le père Chantal ! s'écria Jean, je m'en moque un peu. Il ne me reverra jamais... tout au moins dans sa troupe. Chacun son métier.

Et il se redressa fièrement, comme s'il portait déjà l'uniforme.

On ne se sépara qu'à onze heures du soir. Les deux frères accompagnèrent Florentine à son hôtel ; puis Jean refit la conduite à Médéric.

—Va, lui disait-il en chemin, j'ai une rude chance dans mon malheur. Car enfin, si j'avais été un bon ouvrier comme toi, un garçon sérieux, je ne serais jamais entré au beuglant du père Picoigne. Par conséquent... suis-moi bien...

—Je n'en perds pas un mot, assura Médéric.

—Par conséquent, dis-je, je n'aurais jamais connu Florentine.

—C'est certain ; mais tu en aurais peut-être connu une autre.

—Tais-toi donc ! il n'y a pas deux Florentine. C'est la merveille des merveilles. Belle, n'est-ce pas ? tu ne peux pas dire le contraire.

—Très belle.

Médéric, pensant à la fille de Mascarot, donnait la palme de beauté à Suzanne, mais hélas ! cette beauté, qui tenait à la fois de l'ange et de la femme, ne pouvait régner longtemps sur la terre.

—Si elle n'était que belle, continua Jean, on pourrait s'en lasser. Les belles filles ne manquent pas. Mais la première qualité de Florentine, c'est la bonté. Cela se voit du premier coup, n'est-ce pas ?

—Elle m'a produit un excellent effet : mais enfin, tu avoueras que je n'ai pas encore eu le temps de l'observer. Elle a toujours fait la conquête de ma mère, ce qui est le principal.

—Moi, je ne lui connais pas un défaut. Si elle n'était que belle et bonne, mais elle est instruite comme pas une. Tu sais, elle était toujours la première, dans ses classes, à la Légion d'honneur.

—Je ne le savais pas ; mais je le suis maintenant.

—Et énergique ! Elle suit droit son chemin, sans broncher d'une ligne. Elle en a, de la volonté, et du tact, et de la patience ! Tiens ! elle m'a posé, comme condition, de faire mon chemin dans l'armée ; eh bien, je le ferai mon chemin... dans l'armée.

—Allons, dit Médéric, je vois que tu as trouvé en Florentine une étoile qui te guidera dans la bonne voie. Reste les yeux fixés sur elle. Mais es-tu bien certain que la carrière militaire te conviendra ? Je ne l'aurais jamais cru, moi.

—C'est celle que Florentine m'a choisie ; donc, elle me convient.

—Florentine, où la carrière ?

—Les deux, frangin, puisque, pour avoir l'une, je suis obligé d'accepter l'autre.

—Drôle de vocation, tout de même ! Méfie-toi de ton caractère au régiment.

—J'ai un très bon caractère, depuis que je connais Florentine.

Ah ! ce nom, comme il lui semblait doux, comme il aimait à le prononcer, et quelles tendres inflexions il y mettait.

—Et toi, Médéric ? demanda-t-il, est-ce que ton cœur est toujours vacant ?

—Oh ! moi, j'ai bien autre chose à penser.

Jean lui pressa tendrement le bras.

—C'est vrai, j'oubliais, mon bon petit frère, que tu es un esclave du devoir. Tout ton cœur appartient à maman, à nos sœurs, l'amour ne saurait y trouver un petit coin. Va, je t'admire et je te chéris. Ah ! que je voudrais donc te voir heureux, toi aussi !

—C'est impossible, Jean. Et le père, qui est là-bas, qui souffre mille tortures !

Dans l'élan de sa passion, Jean l'oubliait un peu, ce pauvre père. Il demeura silencieux, tout contrit. Il avait surpris des larmes dans les yeux de son frère, et il y voyait comme un reproche.

Médéric aurait bien désiré lui confier tout ce que le hasard lui avait fait apprendre à Crézancy sur l'énigmatique Mascarot ; mais à quoi bon !

Que savait-il en somme ? rien de précis, rien qui pût faire la lumière sur le mystère de la rue Daunou.

Médéric garda son secret, afin de ne pas troubler inutilement le bonheur de Jean.

Le 13 novembre, à huit heures du matin, Jean Jordanet se rendit conformément à sa feuille d'appel, au bastion 68, porte de Châtillon. Il avait dit adieu à sa mère et à ses sœurs, retenues au travail par la cruelle nécessité, et il était parti en compagnie de Médéric et de Florentine.

—A tout à l'heure, dit-il à ces derniers en franchissant l'entrée du terrain clos par une palissade et où se trouvaient, de distance en distance, en face du bureau de recrutement, des poteaux surmontés chacun d'un écriteau qui servait de point de ralliement aux conscrits.

Il ignorait qu'une fois entré là, on n'en sortait plus que pour se rendre à la gare. La physionomie de Jean contrastait singulièrement avec celles des autres jeunes gens.

La plupart, encore émus par les libations de la veille, affectaient une gaieté qui sonnait faux. Lui, calme, résolu, en pleine possession de son sang-froid, semblait déjà pénétré de l'esprit militaire. Le regard fier, la tête haute, il s'avancait au milieu de la cohue, sans voir personne, cherchant le poteau affecté au 83e de ligne.

Comme il s'arrêtait devant ce poteau, au pied duquel se trouvait le sous-officier chargé de prendre livraison des hommes et de les amener à Blois, ces paroles, prononcées d'une voix avinée, lui foucèrent la figure comme un coup de cravache.

—Tiens ! voilà Carillon ; on va rigoler. Minee de blair !

Jean, rouge de colère et d'indignation, toisa celui qui l'interpellait ainsi.

—Je ne vous connais pas, lui dit-il, et je vous défends de m'adresser la parole.

—Ah ! tu ne me connais pas, Carillon, répliqua l'autre avec l'accent faubourien du rôle de barrières. Moi, j'te connais, j'ai même payé pour ça, Carillon, chez l'père Picoigne.

Et l'affreux voyou lui tendit la main. Jean lui tourna le dos.

—T'es fier, Carillon, dit l'autre en traînant sur chaque mot

pourtant nous servirons dans l'même régiment. J'crois qu'on était tous des frères aujourd'hui.

L'attitude de Jean lui en imposa et il finit par se taire.

—Carillon ! se répétait Jean, ce nom me suivra partout et sera pour moi une pierre d'achoppement. J'aurai beau faire, mes chefs ne verront en moi qu'un père. On ne me prendra jamais au sérieux.

Cette pensée lui serrait le cœur. Il dirigea ses regards sur la foule des parents qui se pressaient dans le chemin de ronde et que deux gendarmes écartaient péniblement de l'entrée.

Il espérait apercevoir Florentine. Elle seule pouvait lui rendre le calme, lui redonner confiance en l'avenir. Jean ne la vit pas ; mais il la sentait auprès de lui. A ce moment, leurs deux âmes n'en faisaient qu'une. Et tout aussitôt reconforté, Jean haussa les épaules en se disant :

—Suis-je bête d'attacher de l'importance aux propos de cet individu, avec qui, j'espère, je n'aurai jamais de rapports.

Le pauvre garçon se trouvait complètement isolé dans cette foule. Alsacien de naissance, élevé à Strasbourg et n'étant venu à Paris qu'après la guerre, il n'avait pas eu le temps de se créer des camaraderies parmi les jeunes gens de son quartier.

Des poignées de main, des accolades s'échangeaient tout autour de lui. Elles lui glaçaient le cœur. Sans Florentine, il se serait cru dans un désert, au milieu de cette foule. Mais qu'avait-il besoin d'amis ? L'amitié est un vain mot ; l'amour suffirait à combler le vide de son existence.

Le temps passait et il n'était toujours pas question de faire l'appel. Jean se risqua à interroger le sous-officier.

—L'appel, répondit ce dernier, on la fera quand tout l'monde y sera là.

C'est tout ce qu'il en put tirer. Il n'y avait plus qu'à patienter. Jean regrettait de n'avoir pas fait comme les malins qui, au lieu d'entrer à l'heure fixée, attendaient patiemment dans les cabarets environnants, la sonnerie de l'appel.

Enfin, sur l'ordre du capitaine de recrutement, les clairons se font entendre. Grande rumeur dans la foule au dehors. Les retardataires se précipitent vers l'entrée, et pénètrent tumultueusement dans l'enceinte, sous le regard paternel des bons gendarmes de service. Chacun se rend à son piquet respectif et le silence se fait dès que le sous-officier déploie la liste des hommes dont il est chargé de prendre livraison.

L'appel commence. Jean écoute avec indifférence l'énumération des noms.

—Brizard ! crie le sous-officier.

—Présent ! répond d'une voix traînarde le faubourien qui s'était permis d'interpeller Carillon.

Un moment après, on appelle :

—Jordanet.

—Présent, répond Jean.

On le regarde avec curiosité. Des yeux perçants et malicieux se fixent sur lui. C'est que ce nom de Jordanet a éveillé le souvenir de la célèbre cause dont tout Paris s'est occupé pendant de longs mois.

Jordanet ? Est-ce que ce solide gaillard, au nez volumineux, à la figure cocasse, serait le fils de l'assassin du baron de Savenay ?

Brizard lui a jeté un coup d'œil venimeux.

—Ah ! ah ! Carillon, fait-il.

Mais l'appel continue et des murmures se font entendre contre les absents ; car on recommencera l'appel, après une nouvelle station autour du poteau. Pour se distraire on chante. Les airs les plus différents sont entonnés. Jean Jordanet, lui, reste étranger à cette gaieté nerveuse. Les regards que les camarades lui ont lancés à l'appel de son nom, il les sent encore peser sur son cœur. Il prévoyait avec angoisse les questions qu'on ne manquera pas de lui poser. Mentira-t-il ? Niera-t-il qu'il est le fils du condamné ? Mentir, ce serait renier son père. Ah ! cela, il ne le ferait à aucun prix.

Le découragement s'empara déjà de Jean. La fatalité le tient, il ne se croit plus de force à lutter contre elle. Ses rêves ambitieux de Florentine lui semblent autant de chimères ; ce n'est pas dans l'armée qu'il fera son chemin ; l'esprit de justice n'existe pas plus là qu'ailleurs et le fils d'un forçat y subit la loi inexorable du préjugé. Telles sont les réflexions du pauvre garçon. Mais on a recommencé l'appel. Tant pis pour les mauvais. C'est fini : le service militaire commence. « Et vertu du principe : Pas de pain, pas de lapin », on distribue des vivres de routes aux conscrits, soit quatre-vingt-cinq centimes et une demi-boule de son.

—A droite, alignement !

A cette époque, la plupart des conscrits ne connaissaient pas l'A. B. C. du métier. Ce ne fut pas sans peine que les sous-officiers parvinrent à disposer leurs hommes dans l'ordre voulu. A la sortie, Jean, qui avait perdu sa belle prestance de l'arrivée, joia ces mots à Médéric et à Florentine :

—Venez me rejoindre en voiture à la gare d'Orléans.

Ils se retrouvèrent dans la salle d'attente. Jean parvint à s'éclipser, non sans peine. Tous trois se réfugièrent dans un restaurant, à

une minute de la gare, afin d'éviter la cohue. Florentine avait lu la consternation sur le visage de son fiancé.

—Qu'avez-vous donc ? Qu'est-il arrivé ? lui demanda-t-elle.

Dans l'inflexion de cette voix caressante, Jean sentit combien elle l'aimait. Un pâle sourire lui vint aux lèvres.

—Mais... rien, balbutia-t-il.

Cette réponse satisfit encore moins Médéric que Florentine.

—Nous allons nous séparer dans un instant, dit-il ; je veux savoir ce qui t'a rendu si triste.

—Eh ! mais... c'est de nous séparer.

—Non, ce n'est pas cela. Quand nous sommes partis, ce matin, tous les trois, tu étais résigné et plein d'entrain. Frère, avoue-le, on t'aura lancé quelque mauvaise insinuation.

Médéric avait mis le doigt sur la plaie.

—Eh bien, oui, dit Jean.

Des larmes roulaient dans ses yeux. Il réprima un sanglot.

—Du courage ! fit Médéric. Moi, je suis libre, et je veille. Je ne puis t'en dire davantage pour aujourd'hui ; mais tu connais ma résolution ; je n'aurai de repos que lorsque j'aurai confondu les accusateurs de notre père, fait triompher la vérité, et livré à la justice l'assassin de Savenay.

—Puisse-tu réussir, dit Jean ; nous ne sommes pas au bout de nos épreuves.

Florentine était désespérée. Elle ne pouvait trouver un mot d'encouragement à adresser à son fiancé. Ses tristes réflexions ne pouvaient échapper à Jean. Il ne voulut pas la laisser sur cette impression, et, reprenant soudain toute son assurance :

—N'ayez crainte, dit-il, je suis homme à me faire respecter, et tant que je n'aurai pas à subir d'injustices de la part de mes chefs, je ne faillirai jamais au devoir.

—A la bonne heure ! dit Florentine.

Leur dernier repas fut silencieux. Ces pauvres enfants ne pouvaient se dissimuler leurs funestes appréhensions.

Médéric et Florentine reconduisirent à la gare le jeune soldat, qui les embrassa tour à tour.

—Mille baisers à maman et à mes sœurs, recommanda Jean à son frère.

Puis, embrassant une dernière fois Florentine :

—Tu m'écriras, n'est-ce pas, comme c'est convenu : une fois par semaine au moins.

Elle se pencha à son oreille.

—Oui, ami. J'attendrai ta première lettre. Ecris-moi dès demain afin que je sache dans quelle compagnie tu auras été placé. Je voudrais bien que tu sois sous les ordres de mon père.

—Pourquoi ?

—Parce que mon père est juste, lui. Et puis, au moins, il te connaîtra bientôt suffisamment pour que je n'aie pas besoin de lui faire ton éloge... lorsque le moment sera venu de lui parler de notre projet.

Une voix éraillée cria à Jean :

—Eh ! Carillon, tu vas manquer l'train.

L'amoureux n'eut que le temps de rejoindre ses camarades, dont la gaieté tapageuse augmentait sa tristesse.

XXXIII

La résolution de Gérard

A la suite des insinuations que lui avait faites le père Lemayeur, Gérard s'était juré d'éclaircir l'horrible mystère. Le mariage de sa mère le fortifia dans cette résolution. Il lui prouvait la vérité des révélations de l'ancien fermier des Savenay.

Ainsi donc, Marguerite, jeune fille, connaissait M. de Vandières ? Ils s'aimaient, au vu et au su de tout le monde, à Rolleboise, si bien que le père Lemayeur avait pu s'expliquer ainsi sur ce sujet délicat : « M^{lle} Marguerite et M. de Vandières se voyaient souvent... à une certaine époque, y a-t-il longtemps, bon Dieu ! Quand on apercevait l'un on était bien sûr que l'autre n'était pas loin. Aussi ça été une surprise pour moi, quand, au lieu de celui de M. de Vandières, c'est l'mariage de M. de Savenay qui a été annoncé à l'office du dimanche. »

Autant de paroles qui s'étaient gravées dans la mémoire de Gérard.

Il s'aimaient ! cette pensée harcelait le malheureux jeune homme. Et, tirant des déductions dont la logique lui semblait indiscutable, Gérard en arriva à se convaincre qu'un drame intime, tout de passion, s'était déroulé rue Daunou, drame auquel le vol était étranger.

La disparition des billets de banque manquant au million donné à Marguerite par le banquier Fonberlot, sur l'ordre de M. de Vandières, ne l'arrêtait pas dans son raisonnement. Ce point de l'ins-

truction lui semblait de peu d'importance. Le meurtrier, se disait-il, n'aura pas hésité à s'emparer des cinquante mille francs qui manquent. Tactique vulgaire, mais qui ne réussit que trop souvent et qui a déjà causé des erreurs judiciaires.

Mais en songeant que sa mère pouvait être complice de l'exécrable forfait, Gérard sentait son front s'inonder de sueur froide. Cette crainte l'empêchait d'agir, le paralysait.

Que faire, d'ailleurs ? Pouvait-il accuser, sans preuves, le lieutenant-colonel de Vandières, sur de simples présomptions qui peut-être, seraient anéanties par l'enquête ?

Mais l'enquête ? qui la ferait ?

L'idée que sa mère pouvait être inquiétée par la justice réduisait Gérard à l'impuissance. Il se bornait à observer son beau-père, qui avait loué à Meaux une superbe habitation et s'y était installé avec sa femme. Or, toutes les remarques ne lui prouvèrent qu'une chose, l'affection profonde des deux époux. Ils s'aimaient, et cela depuis leur jeunesse ! Mais alors pourquoi ne s'étaient-ils pas mariés ; quels motifs les avaient séparés et comment Marguerite avait-elle pu accepter le nom du baron de Savenay ?

Gérard ne possédait aucun élément pour élucider cette question. Rien ne devait le mettre sur la piste du formidable chantage exercé par son père sur l'infortuné Genissieu.

— Si je ne puis rien contre eux, conclut-il, je dois au moins réparer l'erreur de la justice ; je ferai évader Jordanet, je le rendrai à sa femme, à ses enfants.

Audacieux projet dont l'accomplissement exigeait tout d'abord l'adhésion de l'intéressé lui-même ; il fallait se mettre en rapport avec Jordanet, et cela sans se nommer.

Première épreuve qui aurait pour résultat d'approfondir le caractère du condamné, de déterminer son degré de moralité. Donc un auxiliaire discret et dévoué était indispensable. Où le trouver ?

Gérard pensa à Mascaret, le fidèle employé de son père, l'homme de confiance de la banque de Savenay.

On a vu plus haut le résultat de leur entrevue : non moins infâme que Lemajeur, Mascaret avait insinué au fils de la victime que sa mère pouvait être l'auteur du forfait.

Un soir que Gérard s'était attardé chez sa mère :

— Je viens, lui dit-il soudain, de prendre une grande résolution.

M. de Vandières lisait. Il posa son livre et écouta. Le ton étrange du jeune homme l'avait impressionné. Ce fut à lui que Gérard s'adressa :

— Mon colonel, dit-il, pensez-vous quelquefois à cet homme qui avait malgré son crime, excité si étrangement votre intérêt et celui de ma mère, à ce Jordanet, qui expie au bagne le meurtre de mon père ?

Et comme Maxime, interdit, ne trouvait pas un mot à répondre à cette question si extraordinaire pour lui :

— Il est certain, poursuivit Gérard, que vous avez, ainsi que ma mère, manifesté de la pitié à l'égard de Jordanet et de sa famille. N'est-ce pas, mon colonel ?

Marguerite devint pâle et tremblante. Elle entrevoyait quelque malheur. Et il y eut un nuage dans les yeux de M. de Vandières.

— Pourquoi cette question, fit Maxime, et à quel propos ?

— C'est que le souvenir de cet homme ne me quitte pas. Je me rappelle avec quelle émotion véritable il suppliait ceux qui l'accusaient, avec quelle surprise non jouée il accueillit son accusation, à laquelle il ne voulait pas croire, avec quel emportement, avec quelle colère il se défendit.

— Où veut-il en venir, se disait Marguerite ?

— Et je me demande aujourd'hui si vraiment cet homme était coupable.

— N'oubliez pas Gérard, que cet homme a été condamné... par la justice... et que sa victime était votre père !

— Non, je ne l'oublie pas. S'il s'agissait d'un étranger, d'un autre que mon père, je n'aurais sans doute nul souci de cette condamnation, mais il s'agit de mon père, et les protestations d'innocence de cet homme, de ce condamné me vont droit au cœur. S'il avait dit vrai, pourtant, s'il y avait eu là une erreur terrible, comme la justice en commet parfois.

— Rarement, bien rarement.

— Il ne s'époule pas une année où la justice ne se trompe, monsieur. Vous le savez aussi bien que moi. Quelques-unes de ces erreurs, lorsqu'elles sont reconnues, amènent des scandales retentissants. D'autres, qui avaient entraîné des pénalités moins graves, restent inconnues du public.

— Roman que tout cela, Gérard, presque toujours.

— Vous êtes donc convaincu de la culpabilité de Jordanet, vous, mon colonel ?

— J'en suis persuadé.

— Ah ! Quant à moi, l'intérêt que je porte à Jordanet ne doit point vous surprendre, car il avait fini par exciter la compassion de ma mère elle-même. Des mois ont passé depuis ce drame, mais les souvenirs en sont bien précis dans ma tête. Je me rappelle fort bien que ma mère prétendit que mon père s'était tué, qu'elle ne voulait

jamais croire au meurtre. Il devenait tout naturel qu'elle s'intéressât à Jordanet, n'a-t-elle pas clairement marqué l'intérêt qu'elle lui portait ? Dès lors, quoi d'étonnant à ce que, de mon côté, je m'inquiète du sort de ce malheureux ?

— C'est un intérêt bien platonique, Gérard, s'il ne se manifeste qu'en paroles.

— Patience, mon colonel, je vais essayer de passer des paroles aux actes.

— Quelles sont tes intentions, mon fils ? demanda Marguerite, tremblante.

— Mon projet n'est pas encore bien arrêté. Lorsqu'il le sera, je te le ferai connaître. Auparavant, permets-moi de t'adresser une question.

— Parle !

— Tu croyais jadis à l'innocence de Jordanet, tes actes l'ont prouvé, y crois-tu toujours maintenant ?

Le cœur de Marguerite se serra et elle se sentit devenir si faible qu'elle eut peur de s'évanouir. Qu'allait-elle répondre ?

Maxime, prit d'inquiétude irraisonnée, la regardait.

L'homme qu'elle savait innocent, puisqu'elle-même se croyait coupable, aurait-elle le triste courage de l'accuser de nouveau, devant son fils. Mais si elle ne l'accusait pas, Gérard, fort de son appui moral, rechercherait la vérité.

Et qui sait s'il ne la découvrirait pas ? Il arriverait jusqu'à sa mère, peut-être... horreur !

D'un mot elle pouvait empêcher cela. " Jordanet est coupable ! " Qu'elle le dise, et Gérard, sans doute, s'inclinera devant cette conviction.

Mais elle n'ose plus. Elle sent que déjà sa faute est trop grande, puisqu'elle laisse cette homme au bagne.

Advienne que pourra ! qu'importe l'avenir ! Si jamais Gérard, dans la poursuite de son rêve, découvre la vérité, il sera toujours temps, pour Marguerite, de mourir ! Et elle répond, résolue, mais pourtant sa voix est bien tremblante :

— Ma conviction est restée la même.

— Tu crois que ce pauvre homme n'a pas assassiné mon père ?

— Je le crois !

— Ce serait donc un acte de justice que de le sauver.

— Une réparation nécessaire.

— Mais ce n'est pas tout. Il resterait à trouver le coupable.

— Oui, là seulement se terminerait la mission que tu te serais donnée.

— Et celui-là, il faudrait le livrer à la justice.

Elle inclina la tête, les yeux fermés.

Gérard étendit la main, pour un serment, et avec énergie :

— Eh bien, je le jure devant toi, mère, et devant vous, mon colonel, je jure que je réhabiliterai Jordanet et que je châtierai le coupable.

Il sortit. Il était temps que se terminât cette pénible scène. Marguerite était faible et tout près de s'évanouir. Et Maxime, qui n'avait cessé de l'observer, disait :

— Comme vous êtes émue ! Comme vous êtes pâle ! Pourquoi ?

Elle évita de répondre, et d'un pas rapide, essayant de ne point chanceler pour ne point se trahir, elle rentra chez elle. Maxime réfléchissait.

— Chaque fois que l'on parle de Jordanet devant ma mère, son émotion devient étrange. On dirait qu'elle est mourante... son front se charge de sueur... ses lèvres sont blanches... Et sur son visage si doux... aux traits si fins... il y a comme une épouvante, une angoisse terrible qui l'étreint, qui l'éboule. Pourquoi ? Pourquoi ?

Marguerite passa plusieurs jours dans une tristesse morne. Heureusement que Maxime, très occupé en ce moment par son service, était presque toujours absent.

Marguerite évitait de parler à son fils, même de le voir. Parfois, seule ainsi, il lui semblait que sa raison s'en allait. Elle ne ressaisissait plus bien ses pensées. Des mots sans suite, sans idées, s'échappaient de ses lèvres. Et c'était à peine si l'entrée inopinée de quelque domestique la faisait revenir à elle, en lui imposant silence.

Ses nuits étaient sans sommeil. Ou si elle s'endormait, c'était pour entrer dans des cauchemars qui la laissaient terrifiée, en sueur, toute tremblante. Et quand elle se réveillait ainsi, elle se demandait avec angoisse :

— Ai-je parlé ? N'ai-je pas laissé échapper mon secret ?

Malgré ses efforts pour paraître gaie, lorsque Maxime était auprès d'elle, celui-ci devinait ses préoccupations secrètes, sans en comprendre les motifs. Et il l'observait.

Elle s'en apercevait — car toute son intelligence était en éveil pour ne se point trahir — et c'était un perpétuel combat, lui pour savoir, elle pour cacher.

Combien durerait ce combat mystérieux ? Comment se terminerait-il ? Par la mort ? à force de tortures ? Par la folie ? à force de terreurs ?

Une nuit, elle parut ainsi se réveiller, se dressa dans son lit et

resta, les yeux fixés devant elle, comme sur un spectacle qu'elle seule pouvait apercevoir.

Maxime avait le sommeil léger. Il ouvrit les yeux. Il y avait une veilleuse dans la chambre. Tous les objets apparaissaient dans une douce lumière bleue, très calme, apaisante, une lumière qui elle-même, dans le silence des tentures, semblait comme endormie.

Il ne quittait pas des yeux Marguerite. Elle resta longtemps ainsi ; on eût dit qu'elle écoutait ; puis des murmures confus sortirent de ses lèvres, mais dans lesquels Maxime ne put rien distinguer.

Tout à coup elle se glissa hors du lit. Elle fit le tour de la chambre, sans toucher aucun meuble. Sur ses beaux yeux effarés, grands ouverts et fixes, d'une fixité malévolante et qui faisait mal à soutenir, les paupières ne s'abaissaient pas.

Elle dormait toujours ! Et cependant elle voyait, dans la singulière lucidité de ce rêve, de ce sommeil qui n'était plus le sommeil. Elle recommença à parler.

Maxime, troublé, se pencha hors du lit pour mieux entendre. Le bois du lit craqua. Marguerite entendit, fit un mouvement et sa marche en fut interrompue. Maxime retint son souffle.

Marguerite regardait de son côté. Mais c'étaient des yeux qui ne voyaient rien des choses matérielles, qui ne voyaient que le spectacle représenté par son esprit en ce moment. Elle se remit à parler. Il écouta. Parfois, c'étaient des paroles bredouillées, comme un rêve, sur un ton monotone, avec une voix changée qui n'était plus la jolie voix si douce de Marguerite, des paroles dont rien ne se détachait nettement. Parfois, pourtant, des mots lui arrivaient, brefs, martelés, prononcés avec une sorte de colère.

— Non... cela ne sera pas ! J'ai assez souffert... La honte... La honte... Gérard mon fils... le déshonneur... sa vie perdue... Non, non... Tu ne sortiras pas... je ne veux pas que tu sortes...

Puis, les phrases redevenaient confuses. Cette scène singulière dura près d'un quart d'heure. Le cœur de Maxime battait avec force.

— La pauvre femme ! murmura-t-il. Comme elle a dû souffrir.

Toutes les étrangetés de la conduite de sa femme le frappaient, mais jusqu'alors aucun soupçon, même le plus léger, même le plus lointain, ne pouvait entrer dans son esprit. Pouvait-il en être autrement ?

L'évidence devait tomber sur lui quelque jour et l'écraser comme la foudre. Cela se ferait d'un seul coup et détruirait sa vie. Mais il aimait trop Marguerite, il se sentait trop ardemment, trop véritablement aimé par elle, pour que le soupçon fit chez lui, petit à petit, son chemin tortueux, mystérieux, d'indices en indice, de preuve en preuve. Ses inquiétudes étaient éveillées, son intention fortement surexcitée. Il craignait pour la santé, pour la raison de Marguerite, rien de plus.

Marguerite venait de se diriger vers le lit. Il se recula pour lui faire place. Elle y monta lentement, ramena les couvertures. Ses dents claquaient. Elle grelottait. Et toujours les yeux étaient grands ouverts et fixes. Mais, à partir de ce moment, elle resta silencieuse.

Accoudé sur un bras, Maxime l'observait toujours. Doucement, voulant faire cesser ce cauchemar, il murmura :

— Marguerite ? Ma chère Marguerite !

Elle n'entendit pas la première fois. Il répéta son appel, plus près. Elle tressaillit. Les paupières battirent sur les yeux, qui redevenirent vivants. Il n'y eut qu'un peu de surprise, remplaçant ce qu'il y avait tout à l'heure de hagard et d'épouvanté. Elle se tourna vers Maxime et lui dit :

— Mon ami ? Ne m'avez-vous pas appelée ? Ou bien ai-je rêvé ?

— Je vous ai réveillée, Marguerite, parce que vous faisiez un méchant rêve qui semblait vous fatiguer beaucoup.

Comme il souriait, elle se tranquillisa.

— Oui, dit-elle, depuis quelque temps, c'est ainsi toutes les nuits.

Elle eut le courage de l'interroger, voulant savoir si elle ne s'était pas trahie.

— Aurais-je parlé, par hasard ?

— Oui... Et vous vous êtes même levée et vous avez parcouru la chambre.

— Et qu'ai-je dit ? fit-elle, glacée, son cœur cessant de battre.

— Vous avez parlé de honte et de déshonneur, et la pensée de votre fils, de Gérard surtout, paraissait bien présente dans votre rêve.

— C'est tout ?

— Oui, c'est tout, ma pauvre Marguerite. Ah ! comme je voudrais vous rendre la paix de l'âme ! dit-il avec tendresse. Je ne le pourrai donc jamais ? Tout cela est fini. C'est une triste histoire, il est vrai, mais à laquelle vous devriez ne plus penser. Dites-vous que votre vie d'aujourd'hui n'a plus rien de commun avec celle d'autrefois. Pourquoi ne seriez-vous pas heureuse ?

Mais je suis heureuse, heureuse au possible, Maxime. Et comment ne le serais-je pas ? auprès de vous qui êtes si bon, et dans la loyauté de qui mon âme semble se reposer de tout ce qu'elle a souffert autrefois, auprès d'un autre. Je suis heureuse, n'en doutez pas... Maxime...

— Et pourtant, je n'en suis pas sûr, dit-il ; car il arrive souvent que vos yeux paraissent si sombres, si tristes, que cela me trouble profondément.

— N'en prenez pas souci, Maxime. Ces funèbres souvenirs ne peuvent s'effacer tout à fait aussi vite... Patience ! Patience !

Il n'insista pas. Il sentit qu'elle appuyait la tête sur le bras dont il l'entourait. Peu à peu la tête s'alourdit, les yeux se fermèrent, la respiration devint très régulière. Et sur les lèvres resta un léger sourire, le sourire avec lequel la pauvre femme avait dit : " Patience ! Patience ! " Elle s'était endormie !

Le reste de la nuit fut plus calme. Et comme si cette alerte avait fait une vive et durable impression sur l'esprit de Marguerite et eût réagi sur son sommeil, pendant les jours qui suivirent elle fut plus calme.

Mais une nuit elle poussa un grand cri, se dressa tout à coup dans son lit, les bras tendus vers quelque fantôme invisible, les cheveux déroulés, pareille à une folle. Et elle disait, distinctement, bien que sa voix restât alourdie par le rêve :

— Que Dieu me juge et me condamne !

Puis, elle retomba. Elle ne bougea plus. Le rêve était passé. Elle redormait. Le matin, il lui dit lorsqu'elle s'éveilla, fraîche et souriante :

— Vous avez encore rêvé.

— Et parlé ?

— Oui.

— Et cette fois qu'ai-je bien pu dire ?

— " Que Dieu me juge et me condamne ! "

Elle tressaillit. C'était le dernier mot prononcé devant Savenay lorsqu'elle lui tendait le revolver et que le lâche refusait de se faire justice. C'était, dans l'acte de châtement suprême qu'elle voulait, qu'elle avait cru commettre, le retour de son âme incertaine vers Dieu en qui elle croyait et qui seul avait le droit de disposer de cette vie qu'elle allait supprimer — le droit de punir.

Maxime demanda en souriant :

— Tu as donc commis, dans ton rêve, quelque crime bien affreux ? Elle ne répondit pas.

Mais il sentit, soudain, que la pauvre femme devenait froide. Elle était évanouie.

Désormais, elle fut poursuivie par une idée fixe :

" Je vais me trahir... Je vais livrer mon secret ! "

Alors, elle inventa des prétextes pour vivre dans la solitude presque complète.

Puisque ses nuits étaient si agitées, elle voulut dormir seule et choisit dans le coin le plus éloigné de leur nouvelle habitation, une chambre isolée où, du moins, si elle rêvait, si elle parlait, personne ne l'entendrait jamais plus ; Maxime, surtout !

Malgré cela, sa surexcitation née de ces épouvantes continues, était telle que la pauvre femme commençait à prendre en horreur tout ce qui était autour d'elle, en cette maison où elle eût dû vivre heureuse.

Elle se créait ainsi mille prétextes pour rester dehors le plus longtemps possible, faisant des visites, allant de course en course. Et lorsqu'elle était obligée de rentrer, parfois elle s'arrêtait aux abords, ne pouvant prendre sur elle de revenir parce qu'elle savait que là, au milieu des choses habituelles de son existence, elle allait de nouveau se trouver aux prises avec ses hallucinations.

Elle interrogea plusieurs fois, timidement, Gérard, sur le projet qu'il lui avait confié.

— Eh bien ! mon enfant, as-tu abandonné ta première idée ?

— Non, mère. Je cherche en ce moment les moyens de l'exécuter.

— Tu me tiendras au courant ?

— N'en doute pas !

Son sacrifice était fait, sa résolution était prise. Elle laisserait aller les événements et n'empêcherait pas son fils d'arriver à la vérité... de trouver le meurtrier de Savenay... de son père ! Maxime, seul, parfois l'en dissuadait :

— C'est une entreprise folle ! Quelle que soit votre conviction, qui n'est basée sur aucune preuve, sur aucun fait, quelle que soit même la conviction de votre mère, Jordanet est coupable... Essayer de démontrer son innocence est inutile... Vous n'y parviendrez pas !

Gérard, le sourcil froncé, ne répondait rien. Mais il se disait, chaque fois qu'il entendait ainsi une objection :

— Alors que ma mère elle-même a des doutes, comment, lui, oserait-il avoir une certitude ? Que devrait lui importer que je fasse cette tentative ? Il a peur que je ne réussisse... Voudrait-il entraver mes efforts ?

Il se tint sur la défensive et évita de parler désormais de Jordanet. Il regrettait en ce moment d'avoir confié son secret. Il parut redevenir plus calme, plus indifférent. Aux rares questions que Maxime lui adressa, il ne répondit plus que d'une façon vague, avec un sourire indifférent ! Un jour, il dit, devant sa mère et devant M. de Vandières :

—Je crois, mon colonel, que vous aviez raison. J'ai bien tort après tout, de m'occuper de cette affaire. La justice a prononcé.

Elle était mieux que personne, mieux que nous surtout, en état de se faire une opinion indépendante. Si quelque fait extraordinaire était venu me prouver, ou du moins me faire croire que Jordanet est innocent, mon intervention serait toute naturelle. Cela n'est pas... Je n'ai rien appris... Je m'abstiendrai donc.

Maxime le regarda longuement. Il avait cru surprendre comme une menace dans ces paroles en apparence sceptiques et froides. Une menace, à lui ? Pourquoi ? Mais il se trompait sans doute, car Gérard soutint ce coup d'œil interrogateur sans se troubler. Alors, Maxime lui dit en souriant également :

—Cette nouvelle résolution est plus sage que la première ; mais, hélas ! l'idée fixe s'est emparée de votre cerveau et l'absorbe tout entier. Pour vous en débarrasser, il faudrait, à mon avis, changer de milieu. Voulez-vous que je vous fasse obtenir une mission aux colonies ? Je connais intimement le ministre de la guerre, il ne me refusera pas cette faveur.

—J'accepte, s'écria Gérard.

—Mais dans quelle colonie voudriez-vous aller ? Avez-vous quelque préférence ?

—Oui, mon colonel. Faites-moi partir en mission pour la Nouvelle-Calédonie ?

—Je vous comprends... Prenez garde... Une imprudence pourrait vous coûter votre avenir.

—Je veux voir Jordanet, lui parler, sonder le cœur de cet homme !

—Prenez le temps de réfléchir. Nous en reparlerons.

Marguerite était restée silencieuse. Aux premiers mots de son fils, quand elle avait compris que cette abominable menace d'être découverte et peut-être accusée par lui s'éloignait de sa tête, elle en avait éprouvé un soulagement énorme.

Un lourd fardeau s'en allait de son cœur. Puis, un remords, presque aussitôt. Là-bas, parmi des voleurs et des assassins, Jordanet allait continuer d'expié pour elle un crime qu'il n'avait pas commis !

A partir de ce jour, l'allure de Gérard changea. Il se composa une physionomie et devint gai, plus affectueux pour sa mère qu'il ne l'avait jamais été. Et même, vis-à-vis de Maxime, pour lequel il gardait une aversion dont il ne se cachait pas toujours, il manifesta plus d'abandon, presque de l'intimité.

Alors un peu d'espoir revenait au cœur de Marguerite. Et Maxime, lui-même, qui aspirait à la conquête de ce jeune homme qu'il aimait comme s'il en eût été le père, Maxime devenait dupe de cette comédie :

—Voyez-vous, Marguerite, disait-il à sa femme, que vous disais-je lorsque je répondais à vos craintes. Maintenant la glace est rompue !

XXXIV

Reliques d'Amour

La vie de Marguerite devenait une torture de tous les instants. Entre les cauchemars de ses nuits sans repos, sans sommeil, si éloignée de Maxime que fût sa chambre, et la haine silencieuse qu'elle devinait chez Gérard pour ce dernier, elle sentait la fièvre brûler son sang, son cerveau s'affaiblir... son cœur tout à coup s'arrêter de battre, comme si vraiment tout allait finir.

Sûrement, pour la pauvre femme, en l'état d'obsession où elle était, la mort eût été préférable cent fois ; elle l'eût acceptée comme une délivrance, car à la minute suprême, elle se fût dégagée de ses épouvantes et de ses remords, et elle eût par son aveu délivré Jordanet et l'eût ramené parmi les siens.

C'était à grand-peine qu'elle dissimulait sa tristesse devant son mari. Elle le voulait heureux, l'homme dévoué et bon dont le cœur lui avait appartenu toujours ; elle désirait surtout qu'il n'y eût pas un nuage sur cette vie dont une grande partie s'était passée dans la douleur de ne pouvoir réaliser un rêve de jeunesse. Elle ne retrouvait de vrai calme que lorsqu'elle se replongeait dans les souvenirs de leur première rencontre. Elle oubliait, alors !

Aux premiers temps de son mariage avec le baron de Savenay, elle avait espéré que ces souvenirs s'affaibliraient. Savenay semblait vouloir l'aimer et lui faire la vie très douce. Mais ces illusions ne durèrent pas longtemps.

Alors, pour remplir les heures si longues d'abandon et de solitude, Marguerite, songeant à Maxime, avait jeté parfois, sur des feuilles fugitives qu'elle déchirait ensuite, ses regrets, ses douleurs.

Toutes ces feuilles, elle ne les avait pas déchirées, pourtant. Elle voulut garder un peu de son âme d'enfant, au fur et à mesure que

la vie de misères morales qu'elle devait au baron transformait cette âme et la mûrissait prématurément. Plus tard, elle retrouverait là de fraîches impressions, et puisque le bonheur lui était refusé, puisque la réalité de la joie lui était défendue, elle s'habituerait à vivre d'illusions.

C'est ainsi que, cachées à tous les yeux, elle avait conservé ces lettres qu'elle n'avait jamais voulu envoyer, destinées, non point à Maxime de Vandières, sa probité scrupuleuse, son honnêteté immaculée, l'empêchaient même d'avoir une pareille pensée, mais à elle-même, à marquer pour ainsi dire avec quelques sensations plus aiguës de son cœur souffrant les différentes étapes de sa jeunesse.

Elle les relisait souvent. C'était une grande joie pour elle. Elle oubliait tout et vivait dans le passé.

Maxime de Vandières avait ignoré longtemps le trésor visible d'une tendresse qu'on lui avait toujours conservée. Déjà, depuis plusieurs mois, ils étaient mariés, il l'ignorait encore.

Tel était le scrupule de la douce et tendre Marguerite qu'elle considérait presque comme une faute, alors qu'elle était à Savenay, d'avoir rendu son amour plus réel en l'exprimant ainsi. Et le jour où, tirant du plus profond d'un petit meuble toujours fermé, les pages dont beaucoup étaient jaunies par les années, elle avait en rougissant tendu ces jolies choses à Maxime, son cœur avait tremblé bien fort... elle avait baissé les yeux...

—Oh ! Maxime ! Maxime ! me pardonnerez-vous !...

Il jeta le regard sur ces lettres et ses yeux se mouillèrent de larmes.

—Te pardonner, murmura-t-il. Est-ce que je vais te garder rancune de ton amour ? Est-ce que tu as rien à te reprocher ? Est-ce que je ne sais pas que tu es la plus pure des femmes ?

Gérard venait d'entrer en ce moment, et sur le seuil où il s'arrêtait, il regardait cette scène.

Marguerite l'aperçut, fit un signe à son mari. Et brusquement, les lettres rejetées dans un coffret, disparurent dans le meuble.

Gérard vit le mouvement. Qu'est-ce donc qu'on lui cachait ainsi ? Pourquoi sa présence avait-elle paru les gêner ? Ces papiers épars, jetés sans ordre sur les genoux de sa mère, d'où venaient-ils ?

Il ne fit aucune question, mais, gêné, il partit presque aussitôt.

Chaque fois qu'il apparaissait ainsi, le visage soucieux et comme irrité, Marguerite avait froid au cœur. Elle adorait son fils et son fils l'épouvantait. Mais Maxime, toutes les fois, la rassurait.

—Ne craignez rien, Marguerite, je vous ai promis de briser cette résistance, je la briserai. Gérard m'aimera comme il aimait son père.

Elle secouait la tête. Elle doutait.

Ce fut, cette scène surprise, une nouvelle préoccupation pour le jeune homme. Qu'étaient-ce que ces lettres ? Avaient-elles quelque rapport avec ses tristesses, avec ses préoccupations secrètes ?

Puisque sa mère les lui cachait, c'est qu'il ne devait pas les lire. Pourquoi ?

Autrefois respectueux des moindres volontés maternelles, il n'eût pas même réfléchi, il n'eût plus pensé à cet incident. Mais l'infâme soupçon s'était glissé, sans qu'il s'en doutât encore, dans le fond de son cœur. Il y faisait son œuvre de destruction, œuvre abominable, creusant, détruisant, préparant la mort... la ruine... les désespoirs. Et Gérard se disait :

—Ce qu'on me cache, je veux le connaître. Ces lettres, je les lirai !

Ces lettres étaient cachées dans le tiroir d'un petit meuble du salon particulier où Marguerite se tenait de préférence lorsque ce n'était pas son jour de réception. Gérard y venait souvent lorsqu'il voulait causer avec elle. Souvent, aussi, il y pénétrait, soit pour l'attendre, lorsqu'il la savait occupée dehors, soit parce qu'il croyait l'y trouver. Alors, il prenait un livre et lisait.

A partir du jour où il fit cette découverte et prit cette résolution, il y fut plus souvent que jamais.

Il guettait les absences de Marguerite, et aussitôt qu'il était certain d'être seul, Maxime de Vandières lui-même étant absent, il s'enfermait dans le petit salon. Mais le meuble était fermé et Marguerite emportait la clef avec elle.

Son désir se surexcitait de la difficulté de le satisfaire. Pour cela, il était obligé de compter sur le hasard, sur un oubli de sa mère, sur une surprise.

Il attendit longtemps, mais sa patience fut récompensée. Un jour, le meuble était ouvert. Il se mit à trembler, soudainement, en s'approchant de ces tiroirs qui recélaient sans doute un secret de la vie de sa mère.

A trembler non point de curiosité, mais de peur et de remords. Lorsqu'il porta la main sur les petits tiroirs qu'aucune serrure ne fermait, sa main fut agitée d'une convulsion comme si elle allait se rendre coupable de quelque action honteuse, de quelque crime.

De quoi soupçonnait-il donc sa mère ? Il ne voulait pas même y penser. Il ne la soupçonnait pas. Il l'adorait. Mais il devinait, dans cette vie, un secret qu'il lui fallait connaître et une force mystérieuse le poussait en avant. Et pourtant, un moment de prendre dans ses mains frémissantes ces papiers convoités si ardemment, il recula.

—Non, non, murmura-t-il, c'est mal, ce que je fais, très mal ! Est-ce que j'ai le droit de juger ma mère ? Est-ce que sa vie, est-ce que ses secrets ne doivent pas rester sacrés pour moi ?

Et fiévreux, il repoussa avec emportement la porte du petit meuble. Il s'enfuit.

Deux jours après, en entrant dans le petit salon, il trouvait sa mère étendue dans son fauteuil, la tête inclinée sur sa poitrine.

—Mère, dit-il doucement, croyant qu'elle s'était assoupie.

Il s'approche et l'embrasse sur le front. Mais ce front est glacé et Marguerite est d'une pâleur mortelle. Elle est évanouie.

Depuis quelque temps, elle a des syncopes brusques. Son cœur est malade. Elle a trop souffert depuis la fatale soirée du meurtre. Le cœur meurtri, porte une blessure qui ne guérira plus.

Ce n'est pas la première fois qu'on la trouvait privée de sentiment. Maxime s'en était inquiété. Il avait voulu faire venir un médecin. Elle s'y était refusée obstinément.

Gérard répète, prenant sa mère dans ses bras ;

—Mère ! mère ! tu es malade ! tu souffres !

En même temps il aperçoit sous ses yeux le petit meuble ouvert, les tiroirs béants. Et près de Marguerite, des papiers éparpillés ; sur ses genoux, sur le tapis, sur un guéridon, ces papiers s'étalent : elle vient de les relire sans doute. Bien que ces émotions soient douces, son cœur a faibli.

Les yeux du jeune homme, attirés là invinciblement, cherchent à lire ; il se penche ; il attire plus près ces papiers. Tout d'abord son regard est brouillé, tant son trouble est profond ; puis il se remet ; sa main tremblante saisit une poignée de ces lettres et il les cache brusquement sur lui.

Au même instant, Marguerite rouvre les yeux. Elle reconnaît son fils. Elle lui sourit.

—Ce n'est rien, dit-elle... le cœur, le cœur !

Et elle pousse un profond soupir.

Mais tout à coup elle se souvient que cette syncope l'a surprise au moment où elle était replongée dans ses chers souvenirs. Les lettres sont là. Elle les réunit, simulant l'indifférence, et tout le temps que Gérard reste auprès d'elle, ne les quitte plus des yeux. Elle ne s'est pas aperçue que quelques-unes avaient disparu.

Gérard court chez lui, dans sa chambre. Ces lettres lui brûlent le cœur. Aura-t-il le courage de les parcourir ? N'est-ce pas une sorte de sacrilège ? Pénétrer de force ainsi dans le passé de sa mère ? N'est-ce pas une profanation ?

Il les retire de sa poche, il les froisse dans ses mains crispées. Il n'ose... Et cependant, à la fin, il les lit.

Ce ne sont point des lettres... Ce sont des notes éparses... toutes pleines de tendresse, de souvenirs passionnés... Elles portent certaines dates qui précisent les lointaines époques où elles furent écrites.

C'est à Maxime, à Maxime de Vandières qu'elles s'adressent ; c'est de Maxime qu'elles parlent ! Et les dates de ces lettres, dont quelques-unes ne remontent pas à plus de cinq ou six ans, disent éloquentement que la pensée de l'ollicier occupait toute entière le cœur de Marguerite.

Gérard en eut une souffrance aiguë, horrible.

Son père n'était pas aimé ! Cela était certain, indubitable, et cet amour de Marguerite pour Maxime remontait aux premiers temps du mariage.

—Mon Dieu, pourquoi ai-je voulu lire ? murmura le malheureux garçon.

Mais, qu'étaient-ce que ces lettres ? Pourquoi se trouvaient-elles en la possession de Marguerite ?

Maxime de Vandières, les lui avait donc rendues ? Assurément. Et elle ne voulait pas s'en séparer. Sans doute aussi que Maxime avait répondu ? Que les lettres de l'homme existaient, à côté des lettres de la femme aimée ? Le hasard ne les avait pas mises entre ses mains. Il le regrettait ; car, ainsi, il eût connu jusqu'au bout, les yeux brûlés de larmes de rage et de honte, le roman de cet amour coupable.

—Mon père ! mon pauvre père ! dit-il.

Puis il essuie ses yeux. Il veut continuer à lire. Et il lit, au hasard. Alors son visage se transforme. Les larmes se tarissent, une joie immense éclate dans ses yeux.

Il vient de comprendre tout à coup que ces lettres n'ont jamais été envoyées à Maxime ; que Marguerite y déversait, parfois, dans son abandon, le trop plein de sa tendresse réfrénée. Il vient de comprendre, à quelques lignes, que Maxime et Marguerite ne sont pas coupables, que s'aimant, ils ne se voyaient jamais ! Il vient de comprendre que chacun d'eux avait souffert, longtemps, longtemps, d'être séparés, mais noblement souffert, souffert en silence. Sa mère n'est pas coupable !

—Mon Dieu, que je suis heureux ! dit-il.

C'est plus joyeusement qu'il achève de lire. Il ne craint plus, à présent, les révélations funestes. Avait-il donc vraiment douté de sa mère ? Non, non, jamais ! jamais ! sacrilège ! sacrilège !

Mais une autre douceur lui est réservée. Dans la dernière des

pages qui lui tombent sous la main, Marguerite exhale les plaintes que lui arrache la triste vie à laquelle le baron de Savenay l'a condamnée ! Certains mots cruels lui échappent ! Il semble qu'il y ait, dans ce cœur de femme pourtant si tendre, si fermé à la haine, un sourd ressentiment contre l'homme qui n'a pas voulu lui faire oublier le sacrifice de sa jeunesse !

Là, elle se disait délaissée, abandonnée pour une femme galante. Et, n'ayant plus de honte, comme il n'a déjà plus d'honneur, le baron ne gardait même plus cette politesse apparente des relations ordinaires que la vie sans reproche de sa femme exigeait de lui. Il s'affichait avec cette femme. Et il désertait maintenant, pendant des semaines, pendant des mois, la maison, où le fils, enfant, s'inquiétait de ne plus le voir !

Dans cette même page, toujours toute remplie de ce désespoir maternel, Marguerite disait que ce qui la retenait à l'existence et lui faisait parfois oublier ses chagrins domestiques, c'était l'affection de Gérard. Elle n'avait vécu que pour lui. Cela éclatait à toutes les lignes dans une inépuisable effusion de tendresse.

Mais Gérard, le front penché, les yeux assombri, rêve tristement. Il vient de perdre une illusion sur son père. Le souvenir sacré qu'il gardait de l'homme qui n'était plus se voilait maintenant, et il en souffrait cruellement. Son âme se déchire. Il ne retient pas un sanglot.

Tout à coup, il sent deux mains qui lui prennent doucement la tête ; deux mains fraîches et douces qui rafraîchissent son front brûlant ; elles penchent Gérard en arrière. Et il aperçoit au-dessus de lui les yeux câlins de sa mère qui est entrée sans être entendue, qui s'est approchée par derrière lui, et qui lui dit, avec un sourire plein de reproches :

—Que fais-tu là ? Et pourquoi te caches-tu pour pleurer ?

Il se lève avec le geste d'un fou ! Sa mère ! Elle va découvrir ses lettres, surprendre ce vol... ces soupçons ! Que va-t-elle dire ?

En effet, pardessus la tête chérie où tant de pensées mystérieuses, qu'elle voudrait pénétrer, se cachent depuis quelque temps, pardessus ce front attristé, le regard de la mère a rencontré les feuilles éparses. Elle a reconnu le papier jauni et les lignes tant de fois relues. Elle s'est souvenue que, tout à l'heure, Gérard l'avait surprise au moment où elle venait de perdre connaissance ! Il l'avait donc guettée, espionnée ? Il s'était emparé d'une partie de ses lettres, et le secret de sa jeunesse, le secret de son cœur de femme, il ne l'ignorait plus, maintenant. Son visage exprime une si cruelle souffrance que Gérard se précipite aux pieds de sa mère :

—Mère ! mère ! pardonne-moi !

Elle montre du doigt les lettres. Elle a de la peine à articuler quelques mots :

—Pourquoi ? Pourquoi ?

—Je ne sais pas, mère, je ne sais... Je te demande pardon.

Elle secoue la tête.

—Tu as douté de ta mère, enfant !

Il baisse le front que rougit la honte de l'action qu'il vient de commettre.

—Mon Dieu, murmure la pauvre femme, jusqu'où iront ses soupçons ?

L'émotion l'a brisée. Elle est prise de tremblements. Son cœur serré l'étouffe. Elle y porte la main. Puis elle sent des bourdonnements dans son cerveau. Elle comprend qu'elle va céder à un de ces accès de délire où elle n'est plus maîtresse de son esprit, de ses souvenirs. D'un geste vague, elle montre la porte à Gérard.

—Laisse-moi... Va-t-en !

Elle voudrait que du moins il ne fût pas là, et que, si quelque parole imprudente lui échappait, il ne l'entendît pas !

—Mère ! Mère ! pardon... reviens à toi ?

—Va-t-en... je ne veux pas... Il ne faut pas que tu saches... c'est horrible... tu ne pardonnerais jamais... non, non, on ne saura pas !... Jamais ! Personne... Et lui, là-bas, qui souffre, qui se désespère... le pauvre homme ! le pauvre homme !...

Elle ne faisait plus attention à Gérard. Et Gérard, éperdu, l'écoutait. Tout à coup, elle fit quelques pas dans la chambre, étendit le bras vers un être invisible que contemplaient ses yeux dilatés par l'horreur, et, en même temps, elle roula en arrière, sur le sol, pendant que distinctement, ses lèvres laissaient échapper la phrase suprême :

“ Que Dieu me juge et me pardonne ! ”

Et elle resta immobile.

Gérard, anéanti, ne se ressaisissait pas. Qu'avait-il entendu ? Que faillait-il comprendre ? Pourquoi, soudain, cet accès de délire chez sa mère, dont l'intelligence était si droite ? Pourtant, dans le désordre de ses idées, il ne songea, en ce moment, qu'à Marguerite. Il la soigna, la rappela à la vie. Mais tout de suite, elle se rappela les lettres, les lettres volées.

—Tu me forces à un aveu, mon enfant, dit-elle, que je puis te faire sans honte, car je ne peux m'adresser aucun reproche. J'aimais M. de Vandières avant de connaître ton père. En épousant ton père, j'obéissais à la volonté du mien. C'est tout, je ne revis Maxime que le jour du meurtre.

—Oh ! mère ! mère ! Je te jure que je ne te soupçonnais pas !

Elle sourit avec une tristesse navrante.

—Hélas ! dit-elle, peut-être en ce moment te repens-tu d'avoir douté de moi, mais ce n'est pas de ce jour que je m'aperçois que je ne possède plus ton cœur.

Elle partit sur ce mot. Mais avant de disparaître, elle désigna les lettres laissées là :

—Je te les abandonne ! Garde-les ! Je ne le regrette pas !

Et il ne la vit plus.

Debout, à la même place, la tête baissée, les sourcils froncés, il rêvait. Quelles étranges paroles avaient échappé à sa mère, tout à l'heure ! Quel mystère sanglant cachaient ces paroles ? Quel était cet homme qu'elle plaignait, l'homme qui souffrait et se désespérait ?

Un nom qu'il avait souvent dans l'esprit monta jusqu'à ses lèvres. Et il eut une exclamation étouffée :

—Jordanet ! Jordanet peut-être !

Mais pourquoi ? pourquoi sa mère pensait-elle à cet homme ? Et que voulait dire aussi cette phrase étrange : " Que Dieu me juge et me pardonne ! " Quel acte avait-elle commis pour s'en rapporter à Dieu, à Dieu seul, du soin de la juger !

En lisant ces lettres longtemps convoitées, il avait cru trouver l'explication qu'il cherchait, du mystère deviné, entrevu autour de lui. Et ses incertitudes, ses angoisses n'en étaient devenues que plus cruelles.

Il resta plusieurs jours sans pouvoir prendre de résolution. De tout ce qu'il venait d'apprendre se dégagait ensuite un peu de lumière. Il savait que sa mère n'avait pas été heureuse, que son père avait déserté le foyer conjugal, pour jeter sa vie aux quatre vents de la folie parisienne. Il savait enfin qu'à l'époque où la mort tragique était venue le surprendre, le baron de Savenay avait une maîtresse.

Cette femme ? les lettres de Marguerite n'avaient pas dit son nom. Sa mère devait le connaître, ce nom. Mais il répugnait à Gérard de l'interroger. Il savait que, dans un grand placard fermé dont personne ne se préoccupait plus depuis que les affaires de Savenay, grâce à M. de Vandières, avaient été réglées, on avait jeté pêle-mêle des papiers, des dossiers, tout un amoncellement de documents divers. Est-ce qu'il ne trouverait pas là-dedans quelque indice ?

Marguerite et Maxime s'absentèrent deux ou trois jours ; ils étaient allés à Rolleboise, afin d'y prendre les mesures nécessaires pour leur installation durant la saison d'été.

Gérard profita de cette absence, se fit ouvrir le placard et commença un examen attentif des dossiers poussiéreux. Il finit par trouver, le second jour, tout un paquet de factures que les fournisseurs avaient envoyées quelque temps avant le meurtre — quelques-unes même portaient des dates postérieures à la mort de Savenay.

Ces fournitures étaient destinées à une femme, et de nature telle que Gérard ne pouvait avoir aucun doute. Enfin, une lettre lui donna le nom qu'il cherchait : Marinette !

Gérard n'était pas au courant de la vie mondaine : ce nom ne lui apprenait donc rien ; mais les fournisseurs, bijoutiers et tapissiers dont il avait les factures le renseignèrent aisément et savaient à coup sûr ce que Marinette était devenue ; du reste, ses recherches devaient être couronnées d'un plein succès, car il découvrit dans des piles de rapports où Gérard reconnut l'écriture de Mascarot, une photographie de femme d'une admirable beauté et qui lui était inconnue.

—Ce doit être cette Marinette, murmura-t-il.

Il retourna la photographie et regarda, au dos, Deux mots le frappèrent. On avait écrit là, d'une écriture liévreuse et comme torturée :

—Marie ! oh ! Marie !

Et ce n'était pas l'écriture de Savenay. Et cette écriture, il lui semblait qu'elle ne lui était pas inconnue. Il y réfléchissait.

—Ce nom de Marinette est sans doute un diminutif de Marie... Mais cette écriture ? où l'ai-je donc vue ?

Soudain, alors qu'il compulsait les derniers dossiers du placard, la lumière se fit et il s'écria :

—On dirait l'écriture de Mascarot !

Il examina plus attentivement. Il y avait de la ressemblance, en effet, comme peuvent se ressembler deux écritures dont l'une a été tracée d'une main calme et l'autre sous l'empire de quelque émotion violente.

—Pourquoi ? murmura-t-il.

Mais il se promit d'approfondir plus tard ce nouveau mystère. Cette Marinette lui donnerait-elle des renseignements ? Pourrait-elle le guider. L'enquête judiciaire, faite au lendemain du meurtre, ne faisait pas mention de la jeune femme. On avait su pourtant ses relations avec le baron, mais les circonstances dans lesquelles le meurtre s'était commis étaient si étranges, tout s'était passé si loin de Marinette, que la déposition de celle-ci avait paru inutile.

—Je la verrai ! murmura Gérard. Peut-être me guidera-t-elle ?

Mais un autre événement bien plus dramatique, et qui soudain fit luire à ses yeux la terrible vérité, l'empêcha de donner immédiatement suite à son projet.

XXXV

Folle !

Marguerite et Maxime étaient revenus de leur court voyage. Tous deux vivaient assez retirés, Marguerite n'aimant pas le monde. Lorsqu'ils se rendaient à Paris, pour entretenir quelques relations ou simplement pour passer la soirée au théâtre, rarement Gérard les accompagnait. Un jour, Maxime, après le déjeuner, tira de sa poche un coupon de théâtre.

—La Comédie-Française, dit-il, tient un grand succès. On y a repris " Hamlet ", avec Monnet-Sully...

Et en souriant :

—Gérard est fou de théâtre, il m'accompagnera certainement... Et vous, ma chère Marguerite ?

Gérard consentait, en effet, d'un signe de tête. Et Marguerite, heureuse d'une soirée passée auprès de son fils, sentant que Gérard redoublait d'attentions et de tendresses parce qu'il avait beaucoup de choses à se faire pardonner, Marguerite accepta. Elle s'habilla et tous trois partirent.

Le soir, à la Comédie-Française, ils prenaient place dans une loge, attendant le lever du rideau. La salle était pleine. Lorsqu'elle s'assit, avec son fils, sur le devant de la loge, Marguerite se trouva en pleine lumière et elle eut alors, chose étrange, comme un éblouissement. On eût dit que toutes les incandescences arrivaient jusqu'à son cerveau et le brûlaient. Elle porta la main à son front.

—Est-ce que tu es souffrante ? demanda Gérard.

—Non, dit-elle en souriant. Ce sont ces lumières trop vives qui, une seconde, m'ont fait mal. C'est déjà passé.

En effet, elle avait repris son visage calme. Et ses yeux étaient pleins de caresses pour le fils adoré.

Mais soudain, le front de Gérard s'est assombri. Dans une loge, près de lui, une femme vient d'entrer, seule. Elle est d'une beauté radieuse. Sa toilette, quoique très simple, est d'une élégance extrême. Il la reconnaît, du premier coup. C'est la femme dont il a trouvé la photographie dans les papiers de son père, cette Marinette célèbre qui fut la maîtresse de Savenay.

Marguerite, qui machinalement, au bruit de la porte qui se refermait dans la loge voisine, Marguerite qui a tourné la tête, la reconnut également, bien qu'elle n'ait vu qu'une seule fois son portrait, il y avait longtemps déjà, le jour même du meurtre de Savenay. Seulement, ce visage était mêlé dans l'esprit de la pauvre femme à tous les événements de cette date sinistre. Elle ne l'oublierait jamais.

Marinette s'était assise, commodément, puis longuement un peu partout dans la salle. Elle posa la jambe sur le rebord en velours rouge de la loge et jeta un regard distrait à gauche et à droite sur les loges voisines. Elle se souvint. Elle ne connaissait point, Marguerite, mais Gérard ressemblait à son père et le doute n'était pas possible. C'était le fils de Savenay qui était auprès d'elle.

Cette rencontre, en obligeant Gérard à faire un retour sur le passé, lui enlevait la satisfaction que lui aussi avait ressentie de cette soirée. Il était parti sans réfléchir. Il avait accepté un peu au hasard, indifférent à ce qu'on représenterait ce soir-là. Mais brusquement, la rencontre de Marinette faisant faire un détour à ses idées, il venait de se souvenir de cette sombre tragédie " d'Hamlet " et du rapport qu'il y avait entre le drame de Shakespeare et la situation où lui-même se trouvait : Hamlet, pleurant son père assassiné, recherchant le meurtrier. Hamlet, reprochant à sa mère de s'être remariée. Hamlet, peu à peu, en arrivant au soupçon abominable que le meurtrier était son beau-père... en acquiesçant la certitude terrible... et faisant justice !

Certes, s'il y avait pensé, il ne fût pas venu ! Il n'en aurait pas eu le courage.

Est-ce que vraiment c'était le hasard qui avait fait cela ? Le hasard a-t-il de ces intelligences et de ces cruautés surtout ? Ce qu'il croyait dû au hasard aveugle, ne l'était-il pas à Maxime de Vandières ? Maxime n'avait-il pas deviné les soupçons de Gérard, et, par ce coup d'audace, ne désirait-il pas les faire évanouir ?

Tout à coup, il se retourne vers le mari de sa mère.

Maxime est calme. Voyant que Gérard le regarde, il lui sourit. Et se penchant, il dit à l'oreille du jeune homme, montrant Marguerite.

—Elle est bien heureuse de vous avoir auprès d'elle ! Que ne lui donnez-vous plus souvent cette grande joie, Gérard !

Sa voix est pleine de tendresse et comme de reconnaissance. Ce visage si noble, si loyal, si doux, serait celui d'un assassin ?

—Je suis fou ! murmure Gérard.

Mais le rideau se lève et l'action de la terrible tragédie s'engage. La lutte entre la mère d'Hamlet et son fils est terrible. Marguerite l'a bien compris. Un long frisson a parcouru son corps. Elle s'est penchée sur son fauteuil, en arrière ; son visage a légèrement pâli et ses paupières ont tremblé.

Gérard n'ose regarder sa mère. Il l'a vue, pourtant, il l'a vue, qui passait sur ses yeux, sur son front, le bout de ses doigts gantés. Et le bout des gants était tout humide quand elle les retira.

Lorsque le rideau baissa, il se hasarda à la regarder. Elle était d'une pâleur mortelle et gardait obstinément ses yeux fermés. Il n'osa lui adresser la parole.

Maxime se pencha sur le fauteuil de sa femme et lui adressa quelques questions. Il ne se doutait de rien. Elle répondit par quelques signes de tête. Elle n'aurait pu dire un mot.

Maxime lui offrit de sortir, de l'accompagner au foyer. Elle refusa. Elle ne se sentait pas la force de se tenir sur ses jambes. Gérard, lui, quitta la loge. Il étouffait. Mais, dans la cohue des couloirs, il ne respirait pas ; il se hâta de descendre et resta exposé en bas, sur le trottoir, à l'air vif de la nuit étoilée.

Lorsqu'il rentra, sa mère était seule. Il reprit sa place. Elle parut n'avoir rien entendu. Elle avait toujours les yeux fermés. Sa pâleur était extraordinaire. Elle restait appuyée sur le dossier de la chaise et les mains presque jointes retenaient son éventail qui lui cachait une partie du visage.

Elle souffrait si visiblement d'une torture si aiguë que le cœur de Gérard se fondit. Une fois de plus, s'évanouissaient les doutes infâmes.

—Mère ! mère ! dit-il, se penchant vers la malheureuse femme.

Elle ne répondit pas. Elle n'ouvrit pas les yeux. Elle ne semblait pas de ce monde.

Maxime rentra. La porte de la loge se referma. En bas, trois coups furent frappés. Et lentement, très lentement, se releva le rideau.

Gérard observa sa mère pendant cet acte. Ses yeux cette fois s'étaient ouverts. Il la voyait, mais comme il était à sa droite et qu'elle ne tournait pas la tête, ce dont il ne pouvait se rendre compte, c'était de l'éclat étrange, effrayant, de ce regard. Il n'y eût pas reconnu, certes, le regard maternel. Il se fût levé, il eût appelé au secours. Car ces yeux disaient clairement par leur éclat vitreux, par leur vide désolé, que la folie frappait ce cerveau et guettait cette intelligence ; la folie sinistre.

Et sur la scène se développait le drame ! Marguerite sentait son âme lui échapper.

Depuis le début de cette pièce maudite, depuis qu'elle en avait compris le sujet, elle s'était dit que c'était un piège tendu à sa faiblesse ; que Gérard, de soupçons en soupçons, en était venu à accuser sa mère !

Du reste, elle ne cherchait pas à se défendre. Aucun effort, en elle, pour dissimuler. Elle se laissait aller à toute l'horreur du crime qu'elle croyait, la pauvre femme, avoir commis ! Et elle éprouvait même, en cette suprême minute, une joie énorme, elle se rendait compte que sa raison s'en allait, elle voyait la folie approcher, danser autour d'elle, alourdir sa tête, et elle avait envie de se lever ; d'éclater de rire, en criant :

—Enfin, je suis folle ! je ne penserai plus, je ne me souviendrai plus.

Elle était glacée des pieds à la tête. Sur elle pesait, comme un manteau de plomb, le regard de son fils. Lentement, presque insensiblement, elle glissait de sa chaise ; d'abord ses bras étaient retombés sur ses genoux, l'éventail s'était détaché des mains, glissant aux pieds ; puis la tête s'était inclinée sur la poitrine, les yeux clos toujours, et l'immobilité avait été absolue.

Gérard se pencha vers le colonel.

—Monsieur, ma mère se trouve mal. . . .

Maxime, placé comme il était, n'avait pu rien voir. Il ouvrit la porte de la loge. Un brouhaha se faisait dans les loges voisines où l'on venait de remarquer l'évanouissement de Marguerite.

Gérard était robuste. Il prit sa mère dans ses bras et l'emporta au foyer. Un médecin accourut, donna les premiers soins. Puis Marguerite fut descendue dans sa voiture. Elle avait repris connaissance, elle avait rouvert les yeux, mais elle n'avait pas prononcé une parole. Elle avait regardé Maxime et Gérard sans les reconnaître. Le médecin avait saisi ce regard au vol et froncé le sourcil.

—Cette dame est sujette à ces syncopes, n'est-ce pas, monsieur ?

—Depuis quelque temps !

Il essayait d'écouter battre le cœur.

—Elle a dû éprouver, dans sa vie, depuis quelques mois une émotion terrible. Je vous conseille de voir votre médecin. . . C'est grave. . . très grave.

Les deux hommes avaient tressailli douloureusement.

A l'hôtel, Marguerite, bien qu'elle eût monté l'escalier seule et presque sans être soutenue, gardait le même silence, obstiné, singulier.

Maxime envoya chercher son médecin. Celui-ci était en soirée, mais on savait où le trouver à quelque heure que ce fût. Une heure s'écoula. Il arriva. Il eut un geste effrayé en apercevant Marguerite.

—Que s'est-il passé ? dit-il. Vite, racontez-moi !

On le mit au courant. Marguerite, comme vivant dans un autre monde, ne l'avait pas reconnu, lui non plus, bien qu'il fût habitué de la maison. Le médecin lui adressa quelques paroles. Il voulait l'obliger à parler, à donner enfin signe de vie.

—Il faut que vous la fassiez mettre au lit, dit-il, j'essayerai des réactifs violents. Mais j'ai peur, j'ai grand'peur.

—Que craignez-vous ?

—Je n'ose pas vous le dire. . . encore. . . J'espère me tromper. . . Plus tard, plus tard !

Il la soigna avec le plus grand dévouement. Le matin, il fut là, dès la première heure. Il revint plusieurs fois dans la journée.

Gérard et Maxime ne quittaient pas le chevet de Marguerite. La malade restait obstinée dans son silence ; et ses yeux hagards, en s'arrêtant sur ces deux hommes qu'elle aimait, ne les reconnaissaient plus. Ces regards les faisaient frissonner d'épouvante. Ils interrogeaient le docteur.

—Docteur ! docteur ! Tout, mieux que cette horrible incertitude !

—Préparez-vous à quelque chose de navrant.

Mais déjà ils avaient deviné. Et ce fut Gérard qui, la gorge contractée, dit :

—Folle, n'est-ce pas ?

Le médecin fit un signe affirmatif, et gravement :

—Folle, oui. . . On dirait que cette pauvre femme a reçu au cœur une blessure terrible. Folle !

Deux sanglots lui répondirent. Maxime venait de s'abattre sur le lit de sa femme et la serrait dans ses bras de toutes ses forces, dans une étreinte désespérée. Et Gérard, en proie à une crise nerveuse d'une violence extrême, se roulait sur le tapis qu'il déchirait de ses ongles ensanglantés.

XXXVI

Les Infortunes de Carillon

En quittant Florentine et Médéric, à la gare d'Orléans, pour prendre le train de Blois, avec le troupeau bruyant de conscrits, Jean Jordanet s'était senti un grand vide au cœur. La caserne, que sa fiancée avait dépeinte avec l'enthousiasme de son âme de patriote, ne lui apparaissait plus, tout là-bas, si loin d'elle, que comme une prison où la fatalité le condamnait à perdre les plus belles années de sa jeunesse.

D'où lui venait cette désespérance ? Il n'aurait pu le préciser. Il lui avait suffi, pour ne plus croire au brillant avenir vanté par Florentine, de sentir peser sur lui, à l'appel de son nom de Jordanet, au bureau de recrutement, les regards curieux et méfiants des conscrits.

Ah ! ce nom, si honorable autrefois dans son obscurité, comme le retentissement de la cause célèbre le rendait lourd à porter pour les fils du condamné.

Le voyage de Paris à Blois sembla interminable à Jean. La gaieté factice de ses camarades, leurs chants, leurs plaisanteries l'étourdissaient, l'empêchaient de penser, de se tracer une ligne de conduite en un mot, de rassembler ses forces pour être prêt à supporter toutes les épreuves.

On remarqua son air sombre, qui contrastait si singulièrement avec son masque de comique, et les plaisanteries tombèrent dru sur lui.

—Pour sûr, disait l'un, t'as enterré ta promesse avant de prendre le train.

—Pauv' vieux, lui criait un autre, faudrait voir à revisser ton billard.

Jean ne répondait pas. La rougeur lui montait au front et il baissait la tête pour ne pas laisser voir les éclairs de ses yeux.

Bientôt il entendit chuchoter dans le wagon. Il lui sembla que son surnom de Carillon circulait de bouche en bouche.

Un vulgaire cabotin se serait gonflé d'importance ; mais lui n'avait accepté le métier que pour n'être à charge de personne, pour gagner sa vie, et il n'en tirait aucun orgueil. Il ne s'illusionnait pas sur son petit talent de grimacier ; il ne s'était jamais pris pour un artiste. Les applaudissements du public des beuglants ne l'avaient jamais grisé.

Autant il tenait en haute estime le chant de Florentine, autant il faisait peu de cas des contorsions d'un pitre. Soudain une voix éraillée par l'alcool domina le tumulte du wagon.

—Attention ! s'avisant, j'vas vous envoyer quèqu' chose de soigné, la " Complainte de Troppmann."

C'était l'affreux Brizard, ce taubourien qui, habitué du cabaret Picoigne, avait reconnu Carillon au bureau de recrutement. Il fixait sur Jean son regard éteint.

—Pas de complainte ! hurla un gars robuste qui dominait tous les autres de sa haute taille. Que ceux qui ont d'la voix chantent, mais que ceux qui n'en ont pas ou qui l'ont perdue au fond d'un litre, ferment leur boîte ; j'vas vous envoyer du patriotique, avec votre permission. Si vous n'êtes pas contents du premier couplet, j'vous chant'rai le second.

Et il entonna la fameuse chanson d'Alsace.

Des bravos frénétiques accueillirent le premier couplet.

—Alors, ça va, dit le chanteur. Permettez-moi de mettre un peu d'huile dans les rouages.

Et tirant de sa valise un litre plein, il le déboucha avec ses dents, but à la régala, fit claquer sa langue et, passant le récipient à un voisin.

—Fais circuler le biberon. C'est Bibi qui régale. Seulement, vous aurez soin de remplir mon litre à Orléans.

Et il entonna sa chanson.

Tous, excepté Jean, perdu dans ses sombres pensées, avaient entonné le refrain. C'était une atroce cacophonie, car la plupart ne se trouvait pas en état de chanter juste.

—C'est égal, mes enfants, dit le chanteur, faudrait voir à n'pas dévaler comme ça dans l'fosé. On s'croirait à l'orphéon de Bouilly-les-Wagons.

Et tirant de sa valise un deuxième litre plein, il le déboucha de la même façon, se rafraîchit longuement et passa le reste aux camarades.

—Circulez ! circulez ! j'parie qu'il n'en restera pas une goutte au fond quand vous l'aurez sucé. Il entonna le dernier couplet.

Et le chanteur, s'adressant directement à Jean Jordanet :

—A toi, maintenant, Carillon !

Que pouvait faire le pauvre Carillon ? Le mieux encore était de s'exécuter. Il eut cependant une hésitation :

—Je n'ai pas le cœur à chanter, dit-il. Laissez-moi dans mon coin. Plus tard, je ne dis pas.

—Mon colon, fit le gars, "plus tard" c'est d'la blague. Nous te tenons aujourd'hui, tu nous appartiens et nous en profitons.

Ce fut l'occasion, pour Brizard, de lâcher une méchanceté.

—Carillon ne chante pas pour rien, dit-il. Faudrait voir un peu à lâcher chacun ses deux ronds.

Et il tendit son chapeau à la société.

Mais Jean, par un mouvement qu'il eût été impossible d'arrêter, le lui arracha des mains et lui en asséna un coup en pleine figure.

—Insolent ! s'écria-t-il si tu ne te tais pas, je te fiche par la fenêtre.

Mais Brizard se taisait, pâle de rage, la bouche écumante. Les autres auraient trouvé la correction un peu sévère, si Jean, prenant soudain un visage enjoué, n'avait eu l'heureuse inspiration de dire :

—Je vais chanter les "Béguins de ma concierge", mon grand succès. Ça ne coûte que la peine d'écouter. Il n'est même pas nécessaire d'applaudir. Carillon n'a jamais fait la quête ; il se contentait de ses modestes appointements. Carillon n'est ni un mendiant ni un faux frère. Sachez qu'il est né à Strasbourg où il n'a pas attendu, pour faire le coup de feu, l'âge d'être soldat ; sachez qu'il a opté pour la France, et qu'il n'a jamais eu et qu'il n'aura jamais d'autre patrie que la France.

—Un ban ! s'écria le gars.

Ce qui fut exécuté avec un entrain et une sûreté remarquables. Tous, excepté Brizard, hurlèrent ensuite :

—Vive Carillon !

Quant à lui, il oublia pour un instant ses chagrins, ses funestes pressentiments. Il se donna aux camarades comme il se donnait au public. Il chanta mieux qu'il n'avait jamais chanté, et tout justement peut-être parce qu'il le faisait pour être agréable et non pour gagner sa vie.

On l'applaudit à outrance. D'aucuns, pour lui prouver leur satisfaction, lui envoyaient d'énormes tapes sur les épaules. Et Jean, prévoyant combien ces familiarités lui seraient nuisibles dans l'esprit de ses chefs, faisait de vains efforts pour rester calme, pour souffrir silencieusement cet excès de popularité.

Allait-on le prendre à sa compagnie comme un bouffon chargé de récréer les esprits moroses ? Ne pourrait-il donc jamais se défaire de son sobriquet ?

On arriva enfin à destination, on se rendit à la caserne et chacun fut classé dans sa compagnie.

Ainsi que l'avait souhaité Florentine, Jean se trouvait sous les ordres du capitaine Gallois. Il ne s'en félicita nullement.

Tout lui était sujet d'inquiétude. Il ne voyait plus l'avenir en rose ; il ne se sentait plus de force à triompher des obstacles, à gravir la montée au bout de laquelle lui apparaissait encore, quelques jours auparavant, la radieuse image de Florentine.

Cinq ans à passer là sans aucun espoir ; cinq ans après lesquels il lui faudrait se faire, dans le civil, une position ! Car, sous aucun

prétexte, pas même celui de la faim, il ne consentirait à reprendre la vie de cubotin.

Dès le lendemain, à la cantine, il put apprécier combien il était déjà populaire. On le mit de suite à contribution. Il lui fallu débiter les "Béguins de ma concierge", et si le clairon n'avait sonné la fermeture de l'établissement hospitalier, tout le répertoire du père Changal y aurait passé. On ne l'appelait même plus Carillon, mais Cari tout court.

Brizard, qui faisait partie de sa compagnie, avait tenu à se réconcilier avec lui. Il s'y était pris habilement.

—Mon vieux, lui avait-il dit, vrai, je regrette d'avoir trahi ton secret. Si j'avais su que ça t'embête, j'aurais pas dit aux camarades que tu chanta dans les beuglants. Faut pas m'en vouloir.

Et il lui tendait la main, que Jean accepta avec une répulsion mal dissimulée.

La physionomie de ce Brizard ne lui inspirait aucune confiance. Son front bas, ses yeux à la fois fureteurs et fuyants, sa mâchoire inférieure très proéminente, son teint de rûdeur de nuit, ses allures déhanchées, tout indiquait en lui le pilier de cabaret, le chercheur de louches occasions. Pour sceller la réconciliation, Brizard invita Jean à venir siffler un verre à la cantine.

—Merci, dit Jean, je ne bois jamais entre mes repas, le médecin me l'a défendu.

—Je l'connais, ton médecin, c'est l'père la dèche, pas vrai ?

—Appelle-le comme tu voudras, mais je suis son ordonnance.

Brizard tenait à se faire voir trinquant avec Carillon. Il tira de sa poche son porte-monnaie, l'ouvrit, et le mettant sous les yeux de Jean :

—Nous avons encore de quoi ! Faut pas t'gêner avec moi. Puis, quand y en aura plus, y en aura encore. La dèche, vois-tu, c'est bon pour ceux qui n'ont pas d'ça.

Et il posa l'index sur le front pour indiquer qu'il ne manquait pas de malice.

De fait, son porte-monnaie était bourré de pièces d'or. La vue de cette petite fortune, quelque peu suspecte entre les mains de cet individu, décida Jean à changer de ton.

—Suffit ! s'écria-t-il. Quand j'ai dit non, c'est non. Tu ne manqueras pas de camarades à régaler. Laisse-moi tranquille.

—A ton aise, Cari !

Et Brizard, pinçant les lèvres, lui tourna le dos.

—Toi, pensait-il, si jamais je trouve l'occasion de te jouer un mauvais tour, tu n'y couperas pas.

Il se rendit à la cantine, où il régala le premier venu, sans compter, comme un homme habitué à jeter l'argent par les fenêtres.

—T'as donc fait un héritage ? lui demanda un de ses invités.

—Moi, répondit Brizard, je m'contente d'hériter des vivants, c'est plus sûr et moins trompeur.

Cette réponse énigmatique ne fut comprise de personne. Brizard clignait de l'œil d'un air qui signifiait : "Vous n'êtes tous que des imbéciles ; vous ne savez pas faire venir les jaunets."

Quand ils eurent vidé quelques litres, un camarade s'écria :

—C'est dommage que Cari ne soit pas là pour nous envoyer les "Béguins de ma concierge."

—Jordanet, fit Brizard d'un air entendu, m'a déclaré qu'il ne buvait jamais entre ses repas. Faut pas lui en vouloir d'être triste : le pauvre garçon à ses raï-ous.

Déjà, dans la compagnie, le bruit circulait que Carillon n'était autre que le fils du célèbre condamné. On en avait juté ; mais jusqu'alors, personne ne s'était permis d'adresser à Cari une allusion à son malheur de famille. D'ailleurs, la certitude manquait. L'insinuation de Brizard avait allumé la curiosité générale. Cette question lui fut posée :

—Es-tu bien sûr que Cari soit le fils à Jordanet ?

—Dame ! puisqu'il s'appelle Jordanet comme lui.

—Des Jordanet, y n'doit pas en manquer en France. C'est peut-être pas ceux-là.

Brizard leva la main ; il ne pouvait rien affirmer. Un des assistants connaissait à fond le crime de la rue Daunou.

—Brizard doit avoir raison, dit-il, l'assassin du baron de Savenay est un Alsacien ; or, Cari est Alsacien.

—Y a pas d'erreur ! fit Brizard.

A ce moment, un ancien, le caporal Flanet, qui buvait tout seul dans son coin et avait refusé l'invitation de Brizard, se leva, disant :

—En v'la des ragots ! Qu'est-ce que ça vous regarde. Tout ça, c'est des affaires de famille qui n'ont rien à voir au régiment. Ici, on est chacun pour soi. C'est-y la faute à Cari si son père a fait un mauvais coup. Laissez ça tranquille. On n'est responsable que de ses actes et les fautes des parents ne regardent pas les enfants. M'avez-vous compris ?

Personne ne trouva rien à redire à ce raisonnement. On parla d'autre chose ; mais Brizard avait semé la mauvaise graine, qui ne devait germer que trop tôt.

Jean ne tarda pas à lire clairement sur tous les visages la pensée

des camarades. Les bouches étaient discrètes ; mais les yeux parlaient.

Il prit le parti de n'y faire aucune attention, d'autant plus que les anciens, heureux de l'avoir avec eux pour les distraire, lui avaient épargné toutes les brimades des premiers jours.

C'était surtout à la veillée qu'on mettait son talent à contribution. Il faut bien s'amuser ; tuer le temps est encore ce qu'on a de mieux à faire au régiment.

C'est le soir, à la chambrée. Le poêle, rougi à blanc, ronfle comme une cheminée de forge. On dispose des bancs tout autour et les hommes s'y installent, allument leurs pipes, s'empruntent du tabac.

Brizard, qui passe pour un fils de famille — oh ! bien mal élevé, par exemple ! — a toujours un paquet de maryland à la disposition de la sociale. Seulement, il ne tolère pas qu'on en fourre dans sa pipe. Il veut bien être complaisant, généreux, mais il entend qu'on ne gâche pas le tabac du bon Dieu.

Un homme de la classe, qui ne rêve qu'à sa promesse, dont il reçoit une lettre tous les dimanches, a tiré sa collection de billets doux et les relit, par ordre de date, sans en manquer un seul. On le blague ; mais il n'écoute même pas. Il n'est déjà plus là, dans ce local surchauffé et dont les rafales d'hiver secouent violemment les fenêtres. Il se transporte en imagination à Pithiviers, lieu de sa naissance, lieu où il a grandi, auprès de ses père et mère, de ses frères et sœurs, lieu où il a appris à manier l'alène comme papa, à refaire du neuf avec du vieux, lieu béni où, arrivé à l'âge où l'on regarde les filles avec complaisance, ses yeux se sont arrêtés définitivement sur celle à qui il a donné sa foi et promis son nom.

Un lascar lui arrache des mains une de ses lettres et feint de la jeter dans le poêle. Mais l'amoureux le regarde en souriant. C'est la vingtième fois qu'on lui fait cette farce, et jamais il ne s'est fâché.

— Tu n'aurais pas ce mauvais cœur, dit-il avec douceur. C'est sacré, ces choses-là ! On peut allumer sa pipe avec un billet de banque, mais jamais avec un billet doux, à moins que la particulière ne vous ait fait des traits, ce qui n'est pas le cas... oh non !

Vaincu par cette bonhomie, cette confiance inaltérable, le lascar lui rend sa lettre dont un autre s'empare.

— J'vas vous lire ça à haute et intelligible voix, dit ce dernier. Ouvrez vos oreilles toutes grandes.

L'amoureux sourit comme tout à l'heure.

— Vas-y, mon vieux, dit-il ; dans notre famille, on n'a pas de secret.

— Alors, ne lis pas, crie un autre. Ça doit être embêtant, si y a pas de secret.

Et des cris divers s'élèvent dans la chambrée : " Lis ! Ne lis pas ! Lis ! "

La majorité est pour la lecture.

— Vas-y donc ! répète l'amoureux, j'parie qu'il n'y en a pas un seul d'entre vous qui soit aussi bien aimé comme moi.

Le farceur s'approche de la chandelle fumeuse, la mouche avec ses doigts qu'il essuie sur la couverture du lit le plus proche, et commence à lire tout haut. Mais le malheureux n'a qu'une vague pratique de l'imprimé, l'écriture n'est pas son fort. Il regrette déjà sa prétention. Dès les premiers mots, il bafouille, à nonne et finit par jeter le billet en l'air avec un air méprisant.

— A n'a jamais été à l'école, ta particulière, dit-il. C'est pas défri-chable, c't'histoire-là !

Mais un autre a ramassé le billet et le lit couramment, d'une petite voix flûtée où parfois reviennent des intonations masculines. Par le fait, ce billet, qui ne contient pas un signe de ponctuation, et dont, pour plus de clarté, nous redressons l'orthographe, était d'une naïveté plaisante :

" Mon Zidore,

" C'était hier la fête de ta mère et je n'ai pas manqué de lui porter un gros bouquet que j'avais commandé la veille au père Bamboissau qui me l'a fait superbe pour quinze sous, c'est donné ; va mon Zidore, nous avons bien parlé de toi et les oreilles ont dû te tinter toute la journée, les miennes me tintaient aussi, car tu penses à moi je le sens et tu dois y penser souvent car les oreilles me tintent presque tout l'temps si bien que maman me demande si j'suis pas dans la lune. Quand est-ce que nous pourrons nous parler tout près sans être déranger par personne. J'attends avec impatience le jour où la porte se refermera sur nous deux après la fin de la noce. C'est à cette heure-là que nous bavarderons. Je te quitte mon Zidore et t'envoie avec les baisers de ta mère un gros bécot sur ta belle moustache blonde.—Ta Fifine qui t'adore."

Des cris retentissent dans la chambrée :

— Vive Fifine ! vive Zidore !

Mais un ancien a crié :

— Vive la classe !

Et les bleus, le regardant avec envie, songent qu'ils en ont pour cinq ans avant de pouvoir causer seul à seul avec leur Fifine.

A la chambrée, on n'aime pas les distractions qui se prolongent.

En dehors du cercle, Jordanet se tient debout, un livre à la main. Il pioche sa théorie.

— Eh ! Cari, est-ce que tu ne vas pas nous dire une bonne blague, ce soir ?

Il ne répond pas ; il fait semblant de ne pas avoir entendu cet appel qui, presque tous les soirs, vient le déranger dans ses études. Il espère qu'on s'en tiendra là ! Mais non ! réputation oblige ; on a sous la main un artiste, un vrai, de café-concert, et pour rien ; on serait bien bête de ne pas le mettre tout le temps à contribution.

On l'entoure, on lui envoie des tapes amicales dans le dos. On l'appelle : " Mon petit Cari, mon petit Rillon." En voyant qu'il n'y a pas moyen d'éviter la corvée, il s'avance près du poêle, au milieu du carré formé par les bancs.

— Rien qu'une chanson, dit-il, je n'ai pas le temps, ce soir.

Il n'a jamais le temps, Jordanet ; car en dehors du service, il ne perd pas une minute ; il étudie toujours, dans l'espoir d'attraper son premier galon, pour faire son chemin dans l'armée, ainsi que le lui a commandé Florentine.

— La ritournelle ! s'écrie un camarade qui, s'il faut l'en croire, accompagne à l'orgue le plain-chant dans l'église de son village.

Ce camarade a le don d'imiter tous les instruments, depuis les pizzicato jusqu'au ronflement du trombone à coulisse. Et gonflant ses joues en pinçant les lèvres, il exécute une ritournelle endiablée, à la grande satisfaction des amis.

Puis Jean entonne une des chansons les plus grotesques de son inépuisable répertoire. Il n'y met guère d'entrain, le pauvre Cari ! Sa mémoire merveilleuse lui permet d'aller jusqu'au bout, et pourtant il pense à tout autre chose. Il pense à Florentine qui le plaindrait, si elle pouvait le voir dans cette chambrée, obligé de se prêter à ce rôle de bouffon, pour avoir la paix.

On l'applaudit à tout rompre. Il se croit quitte envers la compagnie, sort du cercle et reprend sa théorie ; mais on le rappelle et il est obligé d'y aller encore de sa chansonnette.

Une sonnerie de clairon se fait entendre. Et le caporal Flamet de dire :

— En route pour la boîte, les consignés !

Ceux à qui il s'adresse se hâtent d'endosser leur capote et quittent avec regret la bonne chambrée, si gaie et si chaude, pour descendre au corps-de-garde.

Les uns iront à la prison ; les autres à la salle de police. Ils se consoleront en se remémorant les refrains de Cari, ce pauvre bougre qui est si amusant et qui, pourtant, a son père au baignoire. Car nul ne l'ignore, Cari est bien le fils du célèbre Jordanet, l'assassin du banquier Savenay.

La sonnerie de l'appel a retenti. A la chambrée, on ne rigole plus. Le sergent de semaine vient d'entrer. Il ne plaisante jamais avec la consigne, le sergent ! Il commande l'appel, que le caporal Flamet exécute, d'une voix sonore.

Chacun répond : p'sent ! Il ne manque personne.

Comme on dit au régiment, depuis le plus illettré jusqu'au licencié des lettres ou des sciences, l'appel est " faite ".

Il est dix heures. Si on ne le savait pas, la sonnerie de l'extinction des feux vous l'apprendrait. Il ne reste plus qu'à éteindre, ce dont se charge un homme adroit en envoyant son soulier ferré sur la camoufle.

Et bientôt, la symphonie du sommeil commence dans la chambrée, pour ne se terminer qu'à la sonnerie du réveil. Tout le monde dort, même Zidore et Carillon, qui font de beaux rêves d'amour.

Deux mois se passèrent ainsi. Jean était aimé de ses camarades et estimé de ses chefs. Aussi écrivait-il à Florentine des lettres où, à part quelques défaillances causées par ses mauvais pressentiments, il caressait l'espoir de remplir le programme d'avenir qu'elle lui avait imposé.

Florentine, enchantée, lui prodiguait ses encouragements dans des réponses qui remplissaient toujours les quatre pages. Le lendemain de son départ au Palais des merveilles, elle lui adressa le billet suivant :

" Bien cher ami,

" Enfin, je suis majeure, et nul, pas même mon père, n'a le droit de s'opposer à ma vocation.

" J'ai débuté au Palais des merveilles, salle de concert qui contient trois mille personnes. Mes appointements sont de soixante francs par soirée, et, si je voulais, je doublerais cette somme en chantant dans les salons. Que vais-je faire de tant d'argent ? Vous manquez de tout, mon cher ami, et vous ne voulez rien accepter de moi. Cependant, si nous étions mariés, notre bourse serait commune ; ne devrait-il pas en être de même entre fiancés ?

" Enfin, puisqu'il le faut, je respecte vos scrupules d'honnête homme ; mais j'entends vivre si simplement de mon côté qu'on ne puisse m'accuser d'avoir fait grasse chèrè pendant que vous mangiez à la gamelle. Bon courage, cher ami ! Dites-vous bien que je pense toujours à vous, comme, j'en suis sûre, vous pensez toujours à moi. Dans votre première lettre, n'oubliez pas de me parler de mon

père. Comment va-t-il ? Ne remarque-t-on sur sa physionomie aucun signe de chagrin intime ?

Tout allait bien jusque-là pour les amoureux ; mais de nouvelles épreuves leur étaient réservées, à bref délai.

XXXVII

A la Nouvelle

Huit jours après sa dernière entrevue avec sa famille, Jordanet était embarqué sur la " Danaé ", en partance pour la Nouvelle-Calédonie. Il faisait partie du dernier lot de condamnés que la justice française expédiait à Nouméa.

En franchissant la passerelle du navire, il manqua défaillir ; c'était fini pour lui ; pendant vingt ans, des milliers de lieues le séparèrent de sa femme et de ses enfants. Instinctivement il retourna la tête. Mais ceux qui montaient derrière lui le poussèrent. On lui fit descendre des passerelles ; on le fit entrer dans une sorte de grande cellule grillée ; ce fut tout.

Ces choses-là passaient dans sa tête comme autant de rêves. Le moment de lucidité qui lui était venu était déjà évanoui. Isolé, silencieux, il s'assit par terre, tout au fond de la cale où les forçats étaient punqués. L'obscurité le protégeait. On ne faisait pas attention à lui. Devant la grille, des factionnaires, fusil à l'épaule, montaient la garde.

Le lendemain, il y eut au-dessus de lui un grand remue-ménage. Il sentit un balancement très doux, presque rythmique. La " Danaé " avait appareillé, venait de lever l'ancre, partait, quittait la rade, entraînait en pleine mer.

— Nous sommes partis ! cria-t-on autour de lui.

Un autre dit :

— En voilà pour près de deux mois à nous serrer les coudes, dans ce trou aux rats, dans ce nid à cancrelats.

Où allait-on ? on l'avait dit à Jordanet. Le pauvre homme avait la tête si faible qu'il ne s'en souvenait plus. Il demanda :

— Est-ce à la Guyane ou en Calédonie ?

Les forçats se mirent à rire. Ils se moquèrent de sa " tronche ".

— A la Nouvelle, mon vieux, à la Nouvelle ! . . .

Il remercia et redevint silencieux.

Tous les soirs, on sortait les condamnés sur le pont, par séries, pour leur faire prendre l'air. Ils fussent morts de fièvre et de fatigue, dans le fond. Autour d'eux, l'immensité bleue.

Un jour, Jordanet, gardé plus étroitement que les autres, son mutisme obstiné faisait craindre quelque acte de révolte ou de désespoir, Jordanet, pris d'une sorte d'accès de folie, échappa aux gardiens, s'élança par-dessus les bastingages et tombe dans la mer. Il disparaît. Un émigrant qui s'en allait courir les aventures dans la colonie et y acheter une concession, vit ce corps rouler deux ou trois fois sur lui-même le long des flancs de la frégate et disparaître dans les flots qui n'en furent même pas troublés. Il avait reconnu un forçat.

— Pauvre diable ! murmura-t-il, faudrait peut-être mieux le laisser. . . c'est un désespéré. . . peut-être un repentant. . . Il va chercher le repos. . .

Et dans la même seconde, une autre réflexion :

— Cet homme-là ne cherche pas à fuir. . . puisque nous sommes en pleine mer. . . il cherche la mort. . . donc il n'est pas complètement mauvais. . . alors. . . ma foi, tant pis !

Et comme il nageait comme un poisson, il piqua une tête, du haut du pont, dans toutes les règles de l'art. Le branlo-bas était donné sur le navire. Déjà un canot était détaché. Des matelots, en même temps, jetaient des bouées, des cordages, et la " Danaé " stoppait. On vit bientôt revenir l'émigrant, soufflant comme un phoque et ramenant le corps inanimé du forçat. On les hissa tous deux sur le pont. On leur prodigua des soins.

— Moi, c'est inutile, dit le sauveteur ; je vais me rhabiller. C'est tout.

Jordanet était évanoui. Il fut aisé de le faire revenir à lui. Quand il comprit qu'il était sauvé, lui qui, pendant quelques secondes suprêmes, avait cru que c'était fini, en se sentant entraîné dans les profondeurs, il se mit à pleurer comme un enfant. Et l'émigrant revenant à ce moment-là :

— Ah ! monsieur, dit-il, pourquoi m'avez-vous sauvé ?

— Ma foi, j'ai hésité, je l'avoue. . .

— Hélas !

— Vous n'avez donc ni femme ni enfant ?

— Une femme et quatre enfants.

— Eh bien, fit avec philosophie l'émigrant, gros et solide paysan à la carcasse énorme, au yeux décidés, malins et doux ; eh bien, mon brave homme, n'oubliez jamais ce que je vais vous dire " Tant

qu'on vit, il y a de la ressource ! Quand on est mort, c'est pour longtemps ! "

Et il se mit à rire, afin de rendre du courage à Jordanet.

Le condamné fut reconduit auprès des autres. La surveillance, désormais, fut encore plus étroite autour de lui. La résignation ne venait pas. Le désespoir restait intense, irrémédiable. . . Et la vie s'écoulait, les jours succédaient aux jours, sans qu'il y prit garde.

Ce ne fut que le cinquantième jour après le départ de la " Danaé " à Toulon que, dans la brume lointaine, fut enfin signalée la Nouvelle-Calédonie.

Jordanet se trouvait sur le pont, c'était son tour de respirer autre chose que l'atmosphère empestée, surchauffée, fiévreuse de la cale où s'empoisonnait lentement, depuis près de deux mois, ce bétail humain.

Quand il comprit que l'île d'esclavage était en vue, il eut un grand coup en plein cœur ; au contraire des autres forçats, il eût voulu rester toujours sur ce bateau qui venait de France, qui était un peu de la terre natale, un peu de la patrie encore, malgré tout ce qu'il y avait souffert.

Là-bas, c'était fini.

Lorsqu'il aurait quitté la " Danaé ", lorsque ce frère lien n'existerait plus, c'était bien la lourde chaîne du forçat qui l'enserrerait, lui, l'innocent et brave homme. . . plus lourde que toutes les chaînes de fer qui brisaient les membres des forçats des anciens bagnes de Toulon et de Brest. Enfin, la " Danaé " entra dans le port de Nouméa.

Le lendemain, Jordanet était interné dans le pénitencier de l'île Nou.

Nous passerons rapidement sur les premiers temps de son exil ; il fut mis, comme ses compagnons, à des travaux de toute sorte, d'abord dans l'intérieur même du pénitencier ; ensuite au dehors, employé à des travaux d'utilité publique.

Il frayait peu avec ses compagnons, restait poli et complaisant, évitait toute intimité. Sa sauvagerie et son mutisme n'avaient pas changé. Mais comme il était très doux et très discipliné, les surveillants l'avaient pris en amitié.

On l'envoya ensuite avec d'autres, dans les mines de nickel exploitées par un riche Américain. Il y resta six mois, et brusquement le travail d'exploitation s'arrêta et Jordanet fut remis aux ateliers du pénitencier. Il n'avait pas de préférence. On pouvait l'employer à tout. Il travaillait à n'importe quelle besogne avec la même résignation.

Une année se passa ainsi. Pais, un jour, il se hasarda à solliciter auprès de l'administration son envoi à la presqu'île Duclos. Il y fut transporté trois jours après.

Lorsqu'il reçut cette nouvelle, le surveillant en veste bleu clair et en pantalon blanc qui la lui communiquait ne vit pas l'éclair de joie qui brillait dans ses yeux d'habitude si mornes et si tristes. Pendant quelques secondes cette physionomie sembla transfigurée. On eût dit vraiment que c'était la liberté complète qu'on lui annonçait là, ou que sa grâce lui était accordée, ou que la justice, retrouvant le véritable meurtrier de Savenay, avait reconnu son erreur.

A la presqu'île Duclos, il eut une case à lui avec un jardin qu'il put cultiver. En dehors de son métier de serrurier, il avait appris celui d'ébéniste, pour son plaisir, pour réparer lui-même ses meubles et s'en fabriquer. A la presqu'île Duclos, il utiliserait ce talent artistique et vivrait ainsi peut-être de besognes qu'il expédierait à Nouméa, et de commandes qui lui seraient faites par différents colons établis sur la grande terre.

A peine installé dans sa paillote, Jordanet fit le tour du pénitencier pour se rendre compte de l'endroit où il allait vivre.

Ce qui l'intéressait surtout, — n'est-ce pas là ce qui intéresse le plus tous les prisonniers ? — c'étaient les mesures de surveillance prises par l'administration pour réprimer les révoltes ou pour empêcher les évasions.

Les révoltes, Jordanet n'y songeait guère. Mais l'évasion ! Du jour, où, à Toulon, il avait mis le pied sur la " Danaé ", ce pauvre homme, triste, silencieux, n'avait plus eu qu'une pensée : s'évader !

Il n'eut, en cela, de découragement qu'un jour, lorsqu'il voulut se tuer. N'ayant pas réussi, il ne recommença plus. Mais pas un seul jour la pensée ne le quitta.

Jordanet se rendait compte que l'un des facteurs qui combattraient pour lui et faciliteraient son évvasion était avant tout la dissimulation profonde. Sa tristesse et son mutisme le servaient admirablement. Inspirer autour de lui la confiance d'abord, ensuite profiter de la première occasion qui se présenterait pour s'enfuir. Sa résolution était prise. Il attendit.

Un mois s'écoula. Le ciel restait immuablement bleu. Pourtant, un matin, lorsqu'il descendit de son lit de feuilles sèches, tassées entre quatre planches, Jordanet distingua vers le nord un léger nuage blanchâtre. Ce n'était rien, grand comme un mouchoir de poche. Mais vers midi, cela se développa singulièrement, la moitié du ciel en fut couverte ; et les nuages étaient d'une couleur cuivrée effrayante recelant la foudre et la ruine.

Pourtant un calme complet ; pas la moindre brise. La chaleur était accablante, insupportable.

— Ce sera pour ce soir ! murmura Jordanet avec un frisson.

Vers huit heures, le vent s'éleva ; il y eut quelques larges gouttes de pluie ; puis soudain l'orage éclata, dans toute sa subite et formidable intensité. Les ténèbres étaient si épaisses que les cases des déportés n'étaient plus visibles qu'à la lueur des éclairs.

Le foudre grondait, incessante, avec des éclats sinistres, des crépitements funèbres, et parfois quelque haut palmier, touché à la cime, se brisait et s'écroutait comme un géant vaincu.

La pluie tombait par torrents, une pluie diluvienne dont aucun orage d'Europe ne peut donner une idée ; c'était plus qu'une pluie ; c'était une nappe d'eau qui dévalait sur la terre des profondeurs du ciel.

Rien ne résistait à cela, tout était broyé, noyé, entraîné ; récoltes perdues, plantations effondrées, travaux bouleversés ; des rafales s'engouffraient parfois sous les toits des paillottes et les enlevaient, les emportaient comme un fétu, les faisant rouler à travers l'espace pour les jeter en pleine mer.

— Si j'avais fait faire ce temps-là sur mesure, pensa Jordanet, il ne m'irait pas mieux.

La perspective de la liberté peut-être prochaine, la fièvre du danger à courir lui redonnaient un peu de gaieté. Sa case était solide et résistait au cyclone.

Il écrivit une lettre au surveillant, la plaça bien en évidence, en posant dessus un caillou pour qu'elle ne tourbillonnât point aux courants d'air et pour qu'elle ne se mouillât point à la pluie qui traversait le toit. Il mit dans sa poche l'argent péniblement économisé. Pour être plus libre de ses mouvements, il ne voulut s'embarasser ni d'aucun outil ni d'aucune arme. Et les pieds nus, pour faire moins de bruit, la tête nue, vêtu seulement de sa chemise de laine et d'un pantalon de toile serré à la ceinture par une corde, il sortit de la paillotte.

L'ouragan avait une telle violence que, du premier coup, il faillit être renversé. Les condamnés dont les cases avaient été démolies s'étaient réunis en plein air et attendaient stoïquement sous la pluie la fin de la tourmente. Ils n'échangeaient que de rares paroles. Mais, dans un éclair, Jordanet aperçut leur groupe. Il put même s'en approcher, écouter sans être vu, ce qu'ils disaient, mais cela ne l'intéressait guère. L'un d'eux, pourtant, venait de murmurer :

— Belle nuit pour une évasion !

— Les sentinelles sont doublées à tous les postes, quand il fait de l'orage, tu le sais bien, fit un autre.

Les factionnaires doublés ! Jordanet, entendit. Mais il était résolu, ce soir-là, à tenter l'aventure.

En dehors des dernières cases, il se trouvait dans la solitude la plus absolue. A force de s'avancer doucement et souvent en rampant, il parvint à gagner les broussailles. Mais là, il courait un danger auquel il n'avait pas songé. Au moment où il marchait avec soin au milieu des broussailles il entendit tout à coup, près de lui, dans l'ombre, une exclamation rude en langue canaque, dont il savait déjà quelques mots.

Il se baissa vivement pour se dérober sous les herbes, mais pas assez vite cependant, car il sentit une douleur aiguë à l'épaule.

L'indigène, malgré la nuit profonde, avait lancé sa sagaie, qui eût percé Jordanet de part en part, si instinctivement il ne s'était pas courbé. Elle lui avait atteint le haut du bras, près de l'épaule, le perçant de part en part.

Jordanet eut un éblouissement.

— Je suis perdu ! Cet homme va donner l'éveil.

Et c'était vrai. Le sauvage avait poussé un long cri guttural. Puis, bravement, il s'était jeté sur Jordanet, fuyant dans l'obscurité.

Les Canaques sont d'une agilité extraordinaire. En quelques bonds, il eut rejoint le forçat.

Jordanet, se voyant poursuivi, s'était arrêté. En cette minute suprême, où peut-être il jouait sa vie, toute indécision l'eût perdu. Mais Jordanet était énergique et résolu. Il avait arraché la sagaie de sa blessure et l'avait conservée. Il s'accroupit dans les herbes, l'arme prête, la tenant comme une lance, et ce fut sur la pointe de cette lance qu'il reçut le sauvage dans son dernier bond.

L'homme tomba avec un rugissement ! Il ne bougea plus. Était-il blessé ? Certes ! Était-il mort ? Jordanet ne songeait guère à s'en assurer.

Dans le lointain, quelques cris retentissaient. Le poste canaque était sur pied, et sans doute cherchait à se mettre en communication avec le factionnaire qui lui avait donné l'éveil.

Jordanet souffrait beaucoup de sa blessure. Le sang coulait en abondance. S'il avait fait jour, on aurait pu aisément le suivre à la piste. Heureusement, la pluie lavait le sang qui tombait goutte à goutte, sur les hautes herbes. Il déchira sa chemise, tout en courant, s'en enveloppa l'épaule du mieux qu'il put.

Ce qui était à craindre pour lui, ce n'était pas seulement la poursuite des Canaques, c'était que ceux-ci donnassent l'éveil aux postes

de gendarmerie et au poste militaire, l'éveil se répercutant de là sur le chemin de ronde.

Mais les Canaques mettraient du temps à retrouver leur camarade blessé ou mort, à se rendre compte de ce qui s'était passé.

Ce temps était précieux pour Jordanet. Il devait en profiter. Sans plus rien craindre, il courait de toutes ses forces, sur le chemin parcouru tout à l'heure, suivant les déclivités du terrain, ne s'arrêtant pour se raser à terre que lorsqu'il savait rencontrer quelque poste.

Du reste, peu lui importait qu'on vit cette ombre fuyante errer par la campagne, dans cette nuit. Il rentrait au camp ; les soupçons ne seraient pas éveillés ! La consigne était de laisser entrer, et non point de laisser sortir.

Mais l'important, pour Jordanet, était qu'on ne le reconnût pas, qu'on ne le soupçonnât point, le lendemain, d'être l'auteur de cette tentative d'évasion. Car alors, il eût été perdu . . .

Et il courait, dévalant par cette obscurité intense, parfois se butant contre quelque obstacle invisible et tombant, se relevant alors et reprenant sa course avec rage.

La pluie diminuait, et le vent toujours violent commençait à déblayer le ciel, où parfois, entre des nuages noirs, apparaissaient quelques clous d'or scintillant sur un bleu sombre.

Quelques minutes encore et il était probable que la tourmente aurait cessé : avec la tourmente, ces ténèbres protectrices disparaîtraient, non point pour faire place au jour, il était environ deux heures du matin, mais pour laisser s'écouler la nuit dans un calme complet. Alors, la nuit moins obscure livrerait le secret de l'évasion et les dangers s'accumuleraient autour de Jordanet plus grands, presque insurmontables. Il le comprit et hâta sa course.

Il était haletant. Par bonheur, son bras engourdi ne le faisait plus souffrir, en ce moment. Mais s'il avait eu quelque lutte à soutenir, il en eût été incapable. Il s'arrêta un instant pour reprendre haleine. Et il en profita pour écouter s'il était poursuivi.

Il n'entendit rien. Partout le calme le plus absolu, et le vent lui-même s'apaisant.

Il jugea qu'il avait dépassé le poste des gendarmes. Restait le poste militaire et le prolongement du chemin de ronde. Tout fut franchi sans autres aventures.

Il se glissa dans sa case et tomba harassé sur son lit. Il aurait bien voulu ne pas dormir ; il sentait le danger de s'abandonner ainsi, au hasard des perquisitions qui pourraient être faites, de l'enquête qui, assurément, allait suivre.

Mais la fatigue fut plus forte que tous les raisonnements. Il s'endormit d'un sommeil lourd, sans même penser sa blessure. Il se réveilla heureusement au lever du soleil, et ce fut sa blessure même dont le bandage grossier s'était dérangé qui le tira de sa torpeur.

Si quelque soupçon planait sur lui, si les premières perquisitions étaient dirigées de son côté, que ferait-il ? On découvrirait sa blessure. Il serait obligé d'expliquer comment il l'avait reçue. C'était presque le flagrant délit ; les blessures des sagaies se reconnaissent facilement. Puis, peut-être le Canaque n'était-il pas mort ? Peut-être avait-il parlé, fourni quelques indications ?

Il se leva péniblement. Le sang perdu et l'effroyable nuit passée lui donnaient une forte fièvre ; mais ce qui entretenait son courage et centuplait son énergie, sa force de résistance, c'était le sentiment du danger qu'il allait courir, pendant toute cette journée, sous l'œil soupçonneux des surveillants, sous le regard méchant des forçats, ses voisins, avec lesquels il ne frayait guère et qui, pour cela, le détestaient. Et tout d'abord, c'était ce sang qui pouvait le trahir.

Heureusement que la pluie torrentielle, pendant des heures, avait lavé le sang coulant de l'épaule sur la chemise, détruisant les taches au fur et à mesure qu'elles se produisaient ; puis le sang s'étant arrêté et la pluie avait continué de tomber, lavant toujours.

Peu de chose lui restait à faire. Il essuya la blessure, constata que quelques jours suffiraient pour la guérison, aucun muscle n'ayant été atteint. Il la pansa après y avoir mis de la charpie. Il fit sécher ses vêtements. Puis, saisissant ses outils, accablé de lassitude, ses yeux se fermant malgré lui, il reprit quand même son travail de la veille.

La tentative d'évasion n'avait pas tardé à être connue. Cependant il planait là-dessus quelque incertitude.

Le Canaque s'était jeté sur sa propre sagaie, tendue par Jordanet. Il était mort sur le coup, le cœur traversé. Le poste n'avait plus retrouvé qu'un cadavre. Grande rumeur et surtout grande indécision. Quelle était la cause de cette mort ? Se trouvait-on en présence de la tentative désespérée d'un forçat qui, pour s'enfuir, avait voulu profiter des horreurs de cette nuit ? Ou s'agissait-il simplement de quelque vengeance, et l'indigène avait-il été assassiné par un de ses camarades ? Impossible de deviner le vérité.

Toutefois, la sagaie retrouvée au travers du cadavre fut reconnue pour avoir appartenu au mort. Le Canaque avait quitté son poste. Le cadavre gisait à plus de cinq cent mètres de la brousse, et le factionnaire, quelques heures auparavant, avait reçu mission de veiller. Alors c'est donc qu'il y avait eu poursuite ?

S'il avait fait jour, ou même si la nuit avait été claire et calme ainsi que les autres nuits, les indigènes eussent reconnu bien vite dans les broussailles et les hautes herbes les traces de Jordanet. Mais par cette nuit de tourmente, impossible. Il fallait attendre au jour, et le jour venu les traces auraient disparu.

Les postes furent quand même avertis ; des rondes organisées aussitôt parcoururent le pays. Mais tout cela avait pris du temps. Et Jordanet était rentré dans sa case. Le matin, il y eut autour de toutes les paillottes, sur toute la presqu'île, un mouvement inusité.

Les surveillants, suivis de soldats en armes, parcouraient les cases, interrogeaient, visitaient, cherchant partout quelque indice.

Ce qui pouvait trahir Jordanet, c'était sa blessure. Mais sa blessure, personne ne pouvait la soupçonner. Et puisque les surveillants le trouveraient à son travail, s'ils avaient eu des doutes, les doutes se fussent évanouis d'eux-mêmes.

Etendus sur des bambous, devant sa case, au grand soleil, ses vêtements, trempés dans la course furieuse de la nuit, séchaient. Mais cela non plus ne pouvait le trahir. Devant presque toutes les cases, il y en avait autant. Tous les toits des paillottes que la bourrasque n'avait pas emportés avaient été traversés, et, sur un des bambous, séchaient les chemises de laine, les pantalons et les blouses de toile blanche des forçats.

La case de Jordanet fut visitée comme les autres. Mais, pas plus chez lui que chez les autres, on ne trouva rien. La matinée se passa ainsi.

—Je suis sauvé, pensa Jordanet.

Et souriant, à part lui, en taillant son bois, tout endormi :

—C'est égal, quelle venette ! Et dire que je suis près à recommencer !

Tout n'était pas fini, pourtant. Vers deux heures, n'en pouvant plus, il s'était jeté sur son lit de feuilles pour faire la sieste. Il se reposait ainsi tous les jours, et même beaucoup plus tôt. Mais ce jour-là, il aurait voulu, sans savoir pourquoi, ne point dormir, être de sang-froid, prêt à tous les événements.

Il dormit deux ou trois heures. Lorsqu'il se réveilla, il fut fort étonné de trouver assis sur un escabeau, sous sa case, un surveillant nommé Jacquemin.

Il n'était à la presqu'île que depuis une quinzaine de jours ; mais, voulant faire du zèle, outrepassant ou du moins exagérant ses droits, il s'était déjà attiré la haine de tous les déportés. Jordanet, très discipliné et très soumis, ne le haïssait point, mais instinctivement il le redoutait.

Jacquemin était un garçon d'une trentaine d'années environ, maigre, osseux, d'apparence malade et pourtant robuste. Ses yeux d'un bleu pâle, étaient doucereusement faux.

Il y avait une heure qu'il était là, assis, sans bouger, regardant Jordanet dormir en fumant des cigarettes. Parfois, lorsque Jordanet faisait un mouvement et se retournait sur l'épaule blessée, une plainte lui échappait. Ce fut ce qui le réveilla. En reconnaissant Jacquemin auprès de lui, Jordanet flaira quelque danger. Un coup d'œil de côté, sur son épaule, le rassura, tout d'abord, en lui prouvant que la blessure n'avait pas saigné et qu'aucune tache rouge n'apparaissait sur sa chemise.

—Bonjour, monsieur Jacquemin ; il y a longtemps que vous êtes là ?

—Il y a bien une heure.

—Il fallait me réveiller.

—Ma foi, je le voulais presque. Votre sommeil était si agité. . . . Vous aviez l'air de souffrir et vous laissiez échapper des plaintes, tout en dormant.

—J'ai été si mouillé cette nuit que ça m'a donné un peu de fièvre.

—C'est juste. Nous l'avons été tous plus ou moins.

Jordanet s'était levé, avait pris ses outils, mais, en cette minute, son bras engourdi par le repos qu'il venait de prendre, avait peine, non point même à manier, mais seulement à tenir le ciseau ou le marteau.

—Je ferais aussi bien de me reposer aujourd'hui, dit-il. . . . Si vous vouliez me faire envoyer un paquet de quinine, demain ce serait passé.

—Volontiers, Jordanet.

—Mais, dites-moi, M. Jacquemin, c'est la première fois que vous me faites l'honneur de votre visite. Est-ce que vous auriez, par hasard, besoin de moi ? Vous n'avez pas une mauvaise nouvelle à m'apprendre ?

—Oh ! non, un simple renseignement à vous demander.

—Dites, M. Jacquemin, dites !

Jordanet était sur ses gardes. Tout en parlant, et afin de se donner une contenance, il venait de jeter quelques menues branches sur les pierres de son foyer, les avait allumées, se penchait pour souffler dessus et en activer la flamme. En affectant de rire :

—Voilà, dit-il, j'avais mis des haricots tremper hier soir. J'ai été

servi à souhait. Ce n'est pas l'eau qui leur a manqué. Et vous savez, l'eau de pluie est excellente pour les adoucir.

Et comme la flamme montait entre les pierres, il mit un pot dessus, avec ses haricots.

—Mon dîner. . . à votre service, M. Jacquemin ?

—Ce n'est pas pour vous refuser, mais ça nous est défendu.

Il y eut un léger silence entre les deux hommes. Tout en préparant son repas, Jordanet se disait :

—Ce n'est certainement pas pour me voir cuire mes haricots que le surveillant est venu chez moi.

Jacquemin se contentait de l'observer, le poursuivait, partout où le forçat se rendait, d'un éternel et doucereux sourire. Jacquemin se décida à parler :

—Alors, vous avez été bien mouillé cette nuit, Jordanet ?

—Comme tout le monde, M. Jacquemin, comme tout le monde, ni plus ni moins.

—Votre paillotte a l'air fortement solide. . . et le toit n'a pas été enlevé comme ceux des cases voisines.

—C'est vrai ; je l'avais fortement étayé, comme vous pouvez voir. . . toutes mes précautions étaient prises. . . et j'ai bien fait. . . mais on ne peut pas empêcher l'eau, quand elle tombe avec tant de violence, de traverser les chaumes les plus épais.

—Moi aussi, j'ai été mouillé. . . il fallait me voir. . . ma tunique et mon pantalon étaient en bouillie.

—Tiens, je ne vous savais pas de garde.

—Si, j'étais de garde au chemin de ronde.

Jordanet eut un frisson. Il sentait là-dessous sinon quelque menace, du moins un danger. Jacquemin reprit :

—J'étais au chemin de ronde vers dix heures, au plus fort de l'orage.

C'était à peu près vers cette heure-là que Jordanet y passait lui-même. Mais comme dans cette dernière phrase il n'y avait pas d'interrogation et qu'il n'était pas tenu de poursuivre l'entretien, il garda le silence. Les haricots le retenaient. Il entretenait doucement le feu. Cela ne faisait pas le compte du gardien.

—Où alliez-vous donc, vers cette heure-là, Jordanet ? J'ai cru reconnaître votre tête à la lueur d'un éclair.

Le petit frisson se remit à monter dans le dos de Jordanet.

—Vous avez de bons yeux, monsieur Jacquemin, dit-il avec un gros rire, je profitais de la beauté de la nuit pour prendre un peu de frais. . . c'est le cas de le dire.

—Possible, possible, et même paraît que vous ne redoutez pas de prendre un refroidissement, puisque vous vous êtes promené toute la nuit.

—Comment savez-vous ça ?

—Je vous le dirai tout à l'heure.

—Du reste, j'ai le droit de me promener, et ça ne vous regarde pas.

—Oui, oui, ne vous fâchez pas. J'ai eu la curiosité, après vous avoir aperçu en dessous du chemin de ronde, de venir à votre case pour m'assurer si vous étiez rentré. . . et votre case était vide.

—Puisqu'on était aussi mal dehors que dedans, j'étais dehors.

—Possible, possible. . . Et sans arrière-pensée, n'est-ce pas ?

—Et sans arrière-pensée. Qu'est-ce que vous supposez donc ?

—Oh ! si peu de chose ! En allumant une allumette pour voir clair dans votre case, j'ai découvert un papier retenu par des cailloux.

Le front de Jordanet se coupa d'une ride. Il voyait les soupçons resserrer leurs mailles autour de lui. Sa gorge se contracta. Il eut peine à avaler sa salive.

—Et vous l'avez laissé, le papier, puisque je l'ai retrouvé en rentrant ?

—Je l'ai laissé, mais non pas sans l'avoir lu.

—Ah ! Eh bien, je voulais en finir, c'est vrai, mais j'ai eu peur, quand ça été le dernier moment. J'ai eu peur, et puis voilà, je suis revenu.

Jacquemin souriait.

—Oui, on a, comme ça, des idées de suicide, et puis, quand arrive le moment de faire le plongeon, on trouve encore que la vie est meilleure.

—C'est ce que je me suis dit, monsieur Jacquemin.

—Et à quel endroit de la côte vouliez-vous faire le plongeon ?

Jordanet réfléchit que puisque le surveillant l'avait surpris au chemin de ronde, il fallait lui indiquer un point du rivage auquel ce chemin aboutissait et que le forçat aurait naturellement suivi.

—Aux Roches-Bleues.

—C'est juste, c'est juste, fit Jacquemin en souriant. Ce chemin y conduit. Mais je comprends que vous ayez reculé, il y a un tas de requins, aux Roches-Bleues. Parfois, je l'ai vu d'en haut, la mer en est toute noire. C'est une sale façon d'en finir, Jordanet, que de servir à la digestion de ces monstres-là. Brron ! Mais vous, Jordanet, qui êtes un modèle de résignation et de bonne conduite, comment se fait-il que vous ayez eu cette envie ?

—On finit par s'ennuyer tant !

—J'aurais dû m'en douter, puisque c'est la deuxième tentative. . .

—Oui, il y a trois ans, sur la " Danaé ".

Le sourire doux de Jacquemin se chargea d'ironie. Jordanet surprit la nuance et pensa :

— Attention, il y a encore autre chose.

Il y avait autre chose, en effet.

— Et alors, n'ayant pu vous décider à vous tuer, vous vous êtes dit : « Au fait, si je m'évadais ? » La nuit était propice, une évasion ne paraissait pas absolument impossible.

— Vous vous trompez, monsieur Jacquemin, je n'ai pas eu cette idée. Au surplus, voici une demi-heure que vous êtes à tourner autour de la marmite, c'est le cas de le dire, fit-il en désignant ses haricots, sans oser me confier ce que vous voulez. Ce que vous voulez, moi, je vais vous le dire... votre dernier mot me l'apprend.

— Eh bien, parlez, ce n'est pas de refus.

— J'ai entendu raconter ce matin qu'on avait trouvé mort un Canaque au poste. Les raisons de sa mort, on ne les connaît pas. Est-ce un forçat qui a voulu s'évader ? Vous, je suis sûr que vous êtes pour le forçat évadé... hein ?

— Juste !

— Et le forçat évadé, c'est moi ?

— Peut-être, je ne l'ai pas dit.

— Mais vous l'avez pensé. Avec votre air de ne pas y toucher, vous n'êtes pas bon à prendre même avec des pincettes ; je vous connais. La vérité, c'est que vous êtes venu ici plaider le faux pour savoir le vrai. Vous faites du zèle, et vous tapez de la tête partout comme une guêpe enfermée dans une bouteille, c'est moi qui vous le dis.

Jacquemin était blême. Il ne riait plus.

— Toi, tu me payeras ça, mon gros ! murmura-t-il.

— Avez-vous une preuve ? Non ? Eh bien, laissez-moi tranquille.

— Comme vous y allez. Voyons, ne vous fâchez pas. Je ne vous ai jamais fait de mal. Depuis un mois que je suis à la presqu'île, je ne vous ai pas adressé deux fois la parole. Calmez-vous.

— Je ne me fâche pas. Bonsoir.

D'un ton indifférent, Jacquemin dit, en tirant sa blague :

— Vous accepterez bien une pipe de tabac, père Jordanet ?

— Non.

— Alors, vous allez me faire croire qu'en vous soupçonnant, j'ai frappé juste, si vous prenez la mouche comme ça tout de suite.

Jordanet réfléchit qu'en somme le surveillant avait raison. Puisqu'il n'y avait pas de preuves contre lui, qu'importait le soupçon ?

— Soit ! dit-il.

Jacquemin tendit sa blague :

— Bourrez votre pipe !

Jordanet prit la blague, mais soudain, il tressaillit, et malgré son sang-froid ne put s'empêcher de pâlir, à son tour. En une seconde, une foule de pensées se heurtent dans sa tête. Il vient de se rappeler que le matin, en se réveillant, il a voulu fumer comme il faisait d'habitude et qu'il avait vainement cherché partout sa pipe. Elle était introuvable. Et il avait réfléchi que, sans aucun doute, elle était tombée de la poche du pantalon, dans la course nocturne, pendant qu'il rampait dans les broussailles.

— J'en ferai une autre, avait-il dit.

Mais Jacquemin voulant le faire fumer, n'était-ce pas un piège tendu ? Sa pipe n'avait-elle pas été retrouvée ?

On la connaissait. Il l'avait agrémentée de dessins, avec son couteau. Elle portait même son nom ! En relief ! Si elle avait été ramassée auprès du Canaque mort, Jordanet était perdu. Par un effort suprême, il réussit à ne point se troubler. Et sans témoigner de surprise, comme s'il s'en était aperçu depuis longtemps, il dit :

— Je fumerais volontiers, mais figurez-vous que j'ai perdu ma pipe avant-hier. Ça me prive bien. Je suis en train de m'en confectionner une autre. Mais je tenais à la première. Si jamais vous la retrouvez, il est facile de la reconnaître, mon nom est dessus.

— Et où l'avez-vous perdue, Jordanet ?

— Si je savais où, j'irais la chercher. Tout ce que je peux dire, c'est que, avant-hier, en partant pour aller reporter du travail au maréchal des logis de gendarmerie, je l'avais encore... et qu'en revenant, je ne l'avais plus. Elle sera tombée dans le trajet.

— La voici ! père Jordanet. Bourrez-la ! Je l'ai ramassée près du chemin de ronde.

Jordanet eut un soupir de soulagement. Sa figure exprima une satisfaction si visible que Jacquemin s'en aperçut.

— Vous voyez, je ne suis pas aussi méchant que j'en ai l'air. Si je vous avais dit que j'avais trouvé votre pipe auprès du Canaque assassiné, vous n'auriez pas pu le nier, probable.

Et reprenant sa blague, il s'en alla, avec son mauvais sourire.

XL

La Belle Alsacienne

Grâce au rétablissement de Médéric, qui avait retrouvé de l'ouvrage chez un fabricant de vélocipèdes, la famille Jordanet se trouvait à l'abri du besoin. Chacun donnait de sa personne et, à la fin

de la semaine, tous les gains réunis assuraient l'existence pour la huitaine suivante et permettaient d'envoyer de temps à autre, un mandat de cent sous au fusillier Jordanet, dans le loquable but de lui varier sa gainelle et de lui permettre de bourrer sa pipe sans être obligé de recourir à la générosité des camarades.

Médéric ne perdait pas un instant. Jamais de chômage, pas même les jours fériés.

Ces jours-là, il turbinait encore plus qu'à l'atelier ; mais il avait l'avantage de travailler chez lui, auprès des siens. Tous ses loisirs, il les employait à la réparation des bicyclettes de sa clientèle particulière. Chose étrange, l'ami Dubois avait toujours de l'ouvrage à lui donner ; on aurait dit qu'il faisait exprès de détériorer sa bécane pour servir de petites rentes aux Jordanet.

La mère ne quittait guère son comptoir. A la vente des journaux, elle avait annexé celle des chansons de cafés concerts. Un de ses clients, artiste dramatique, la tenait au courant des succès du jour, de sorte qu'elle pouvait se targuer de ne jamais débiter les rossignols qui, vu l'inconstance du public, ont cessé de plaire.

Les enfants du quartier trouvaient aussi chez elle tout ce qu'il faut pour devenir savant, à condition de s'en servir : cahiers, plumes, crayons, encore, boîtes de compas et de couleurs, etc.

Bref, elle se débrouillait, la maman Jordanet ; elle n'était pas de celles qui se laissent aller dans le malheur et comptent sur l'assistance publique ou privée pour faire bouillir la marmite.

Louise suivait son exemple. Peut-être même la pauvre fille s'exagérait-elle l'héroïsme du devoir. Si on l'avait laissée faire, elle ne se serait jamais couchée avant minuit ; il fallait lui arracher l'ouvrage des mains et se fâcher tout rouge.

— Je ne veux pas, lui disait Médéric, que tu deviennes courbée, avant l'âge, à force de tirer des points. Tu as de beaux yeux, il ne faut pas les abîmer en veillant trop tard à la lumière de la lampe.

Quant à Camille, sa patronne, Mme Verdet, modiste, rue du Bac, n'en disait pas de mal ; mais elle lui reprochait d'être molle au travail et un peu trop satisfaite d'elle-même.

Comment Camille n'aurait-elle pas été coquette ? Son miroir lui répétait, matin et soir, qu'elle était belle, et les glaces de l'atelier, dans lesquelles elle s'envoyait à tous moments des coups d'œil admiratifs, lui confirmaient cette appréciation.

Enfant, elle avait été adulée par son père et par ses frères qui, fiers de sa gentillesse, de ses grâces exquises, la vantaient devant elle, sans songer à l'avenir, sans se douter qu'ils semaient dans son cœur de fillette un germe délétère.

L'âge ingrat n'avait guère compté pour elle ; Camille était demeurée gracieuse en dépit de la croissance. A seize ans, sa beauté s'épanouit, triomphante. Ses nattes lui allaient à ravir, à son teint éblouissant de fraîcheur, le regard de ses grands yeux bleus avait un je ne sais quoi de doux et de rêveur qui charmait. Avec cela, bien prise et déjà formée.

On ne pouvait la voir sans trahir le sentiment d'admiration qu'elle inspirait. Sur toutes les physionomies, elle faisait aussi clairement sa beauté que dans un miroir.

Ses compagnes d'atelier la reconnaissaient d'une perfection si incomparable qu'elles n'en éprouvaient aucune jalousie. Elles se resignaient à la trouver la plus belle et le lui cornaient sur tous les tons. Seule, Mme Verdet, en vertu de sa longue expérience, ne lui adressait aucun compliment. Bien mieux, elle lui disait sur un ton maternel :

— Ma petite Camille, vous avez tort de vous regarder si souvent. Méfiez-vous du langage des miroirs : il est trompeur.

Les glaces ne pouvaient pourtant pas dire à Camille qu'elle était laide ; mais elles entretenaient en elle une idée de supériorité. Encore, si elle avait été de ces orgueilleuses qui estiment qu'aucun homme n'est digne de les approcher de trop près ! Loïn de là, elle prisait les jolis garçons à leur valeur et n'était jamais plus flattée que de leurs hommages, sans toutefois le leur laisser voir ouvertement.

Son esprit romanesque se développait à la lecture des feuilletons qu'elle dévorait en allant au travail, et même à l'atelier, quand la patronne s'absentait.

Du reste, toutes ces demoiselles étaient coutumières du fait. Elles achetaient chacune leur journal préféré, toujours pour les feuilletons, faits-divers, tribunaux et autres lectures sensationnelles, et elles se le repassaient, par un procédé d'échange qui prouve que le principe d'association est parfois nuisible.

Ses compagnes n'étaient pas les seules à flatter l'amour-propre de Camille. Les clientes ne lui ménageaient pas les compliments. Dans la rue, c'était même ritournelle ; des amateurs lui jetaient au passage ces mots qui la faisaient tressaillir de plaisir : « La belle fille... Elle est ravissante ! » Seulement, quand un importun la suivait, elle s'en débarrassait par un de ces regards hautains et méprisants qui obligent les plus audacieux à rétrograder.

(A suivre.)

IL EST UN JARDIN D'AMOUR

Prose de
E. BAUCHE-BOVY
Musique de
CUSTAVE DORET

CHANT *Moderato*

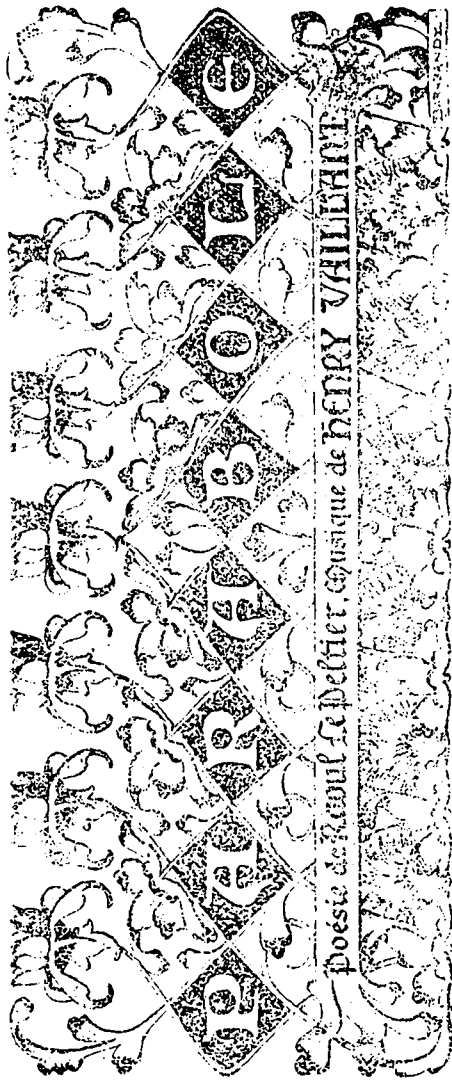
p Il est un jar-

PIANO *Moderato*

p -din d'a-mour, Il est un jar - din.

Le prin-temps y

tient sa cour, Il y fleurit de ses min. L'air argenté



CHANT *Moderato*

p dolce Le pe-tit ruis

PIANO *Moderato*

allegro

seau, qui court sur sa pen te, Ne s'ar-rê-te pas aux fleurs

de ses bords, — fleur-eux d'être li-bre, il bon-dit, ser-pen-te,

LE SAMEDI

p Et tou-jours plus loin s'en-ferme sans re-mords. — *poco rall.* Le pe-tit ruis- *A tempo*

seau. — poursuivani sa cour-se, Dans un lit plus vaste a je-te ses *p*

flois. — Il chanterai na-guere en quittant la sour-ce; L'effleur, aujour- *p*

poco rall. *A tempo* -Chui, rou-le des san-glots — Vers la mer la fleur-ve, à re-gret, s'a- *poco rall.* *A tempo*

van-ce. Ho-las, son des-tin trop tôt sac-com-pit! — Mais l'on de re- *p*

ra-le ne sou-ve-nan-ce U-ne fleur ja-dis tombée en son *p* *poco rall.*

lit. — *A tempo* Ain-si puis-sions-nous, — au soir de ta vie, — *A tempo*

Près du but su-prême où tout doit fi-nir. — *p* Au fond de notre

à-mo, é-mue et ra-vi-é. *p* Re-trou-vez la fleur d'un doux *p*

p sou-ve-nir! — *Tempo*

LES HEURES PASSENT VITE



I
Mme Trotin. — Ma chère madame Boucœur, auriez-vous l'obligeance de garder mon poupon ? J'ai des courses à faire dans quelques magasins.



II
Mme Trotin (de retour d'un magasin départemental). — Mon pauvre bébé ! As-tu donc pensé que ta petite maman ne viendrait jamais ?

L'ÉCOLIER ET LE VER A SOIE

FABLE

Dans un collège, un écolier
S'ennuyait d'être prisonnier.
L'enfant avait un ver à soie,
Son amusement et sa joie.

Un jour, le regardant qui filait son cocon,
Dont il s'enveloppait et faisait sa prison,
Il disait : " Mon ami, ta sottise est extrême ;
A quoi bon t'enfermer toi-même ? "

Le ver lui répondit : " Ce n'est pas sans raison
Qu'à filer je mets mon étude ;
Pour fruit de mon travail et de ma solitude,
Je serai bientôt papillon. "

RICHIER.

LES LECONS DE MISS

— Monsieur Trott, Miss est là qui vous attend.
Trott fait la sourde oreille et regarde par la fenêtre d'un air détaché.
— Eh bien ! Trott, dit maman, tu n'entends pas Jane qui t'appelle ?
Trott lève des yeux candides.
— Si maman. Mais ça m'ennuie un peu, vous savez, de sortir avec Miss.

Maman fronce les sourcils sévèrement, pas trop.
— Allons, mon petit homme, va-t-en vite, et surtout retiens bien les histoires qu'elle te racontera. Tu me les répéteras à déjeuner.

Trott s'en va en traînant les pieds. Il livre mélancoliquement à Jane son torse qu'elle enfouit dans une petite vareuse bleue. Il lui présente son crâne qu'elle surmonte d'un chapeau à rubans. Il songe qu'il va falloir écouter les histoires de Miss. Trop heureux encore que la menace de maman soit vaine ; Trott le sait par expérience, elle aura trop d'autres choses en tête à déjeuner, petite maman, pour penser encore à ce qu'elle a dit le matin.

Miss est sous les armes. Un voile vert adoucit les couleurs vivaces de son teint. Ses bras immenses sont terminés par une ombrelle écossaise et par un livre broché rouge orange. Son corps noueux présente l'aspect d'un sac de charbon trop mince et trop rempli : sous la serge brune se dressent des aspérités redoutables. Quand on s'y cogne on a des bleus. Miss offre sa main sèche à Trott qui pour l'atteindre allonge le bras. Elle le saisit avec force et s'éloigne dans des foulées puissantes que Trott suit d'un petit galop allongé. On dirait un faucheur très haut sur ses jambes, escorté d'un tout petit cloporte.

Miss commence par la question habituelle :

— Trott, quel a été hier, votre plus grand péché ?

Trott déteste cette manière d'entrer en conversation. Il faut tout de suite se livrer à des efforts de mémoire fatigants et désagréables. Mais force est de s'exécuter. Trott a commis hier beaucoup de péchés. Quel est le plus grand ? Il a renversé son verre à déjeuner, il a laissé ses légumes, puis redemandé trois fois de la crème. Il a versé un peu d'encre dans le café de la vieille Thérèse pour voir sa figure quand elle le boirait ; ça lui a presque donné une attaque. Il a enfermé Puss dans le salon sans y faire attention ; ce qui on est résulté, Trott ne vous le dira pas, il est trop bien élevé, mais maman l'a senti. Sans doute, c'est la faute de Puss, mais c'est bien un peu celle de Trott aussi. Tout cela, c'est bien grave, mais il y a pire encore. Oh ! oui, voilà le grand péché. Hier maman a mené Trott chez le dentiste pour arranger un tout petit trou qu'il avait dans une dent. Quand Trott a senti l'odeur fade de la salle de torture, quand il a vu le dentiste, le grand fauteuil, les instruments d'acier, les roues, les pinces, les limes et tout le reste, il s'est mis à se débattre de toutes ses forces et à braire comme un petit âne, tant et tant que maman en a été toute bouleversée, a tiré son mouchoir, et s'est mise à pleurer sur le canapé. Quand

Trott a vu cela, il a tout de même fini par se laisser faire. Mais c'est égal, il avait été bien vilain. Pauvre maman ! pour se remettre, il lui a fallu entrer chez le pâtissier, y boire deux verres d'alicante et y croquer trois gâteaux. Trott en a reçu un aussi pour sa récompense.

Trott a terminé sa confession.

Miss dit ;

— Vous avez péché hier par manque de courage. Je vais vous donner aujourd'hui des exemples de courage tirés de l'histoire des peuples anciens et de celle des peuples modernes, principalement des Anglais, chez qui cette vertu est si admirablement représentée.

Trott soupire. Il devinait d'avance cette réponse. Tous les matins, après qu'il a dénoncé son péché principal, Miss lui récite des exemples de la vertu qui lui a fait défaut. Ils sont empruntés à l'histoire ancienne et à l'histoire moderne, et surtout à l'histoire d'Angleterre. Il paraît qu'en Angleterre toutes les vertus sont extraordinairement abondantes. Aussi dans l'âme de Trott tous les héros sont plus ou moins munis de casquettes plates, de vestons à carreaux, de knickerbockers et de gros souliers jaunes. Cela leur donne parfois des aspects bizarres. L'autre jour, Trott a révélé à Miss qu'il avait tiré les cheveux de Marie de Milly. Pour lui montrer la beauté de l'amitié, elle lui a raconté l'histoire d'Achille et de Patrocle. Depuis, quoi qu'il en soit, il se les figure sous les traits de deux minstrels nègres qui chantaient et dansaient au cirque, les twings Whillaloo. Socrate est sûrement un vieux monsieur à lunettes d'or, et à figure toute rose, qui tous les jours est assis sur un banc à côté de Nantippe, dont les dents terribles et carnassières attestent le dangereux caractère. Le révérend Webster se trouve représenter saint Louis, qui était si pieux. Mais les rôles les plus singuliers sont attribués à un gros, gras, rouge cochon anglais qui conduit une belle voiture à deux chevaux où est toujours assise une vieille dame avec une petite fille. Il a été successivement François Ier, Ajax, Jules César et Cromwell.

AME CHARITABLE



Mme Courtencro (à sa servante qui souffre du mal de dents). — Pauvre fille ! Je vous plains ! Vos cris me crovent la cœur. Si, au lieu de rester dans la cuisine, vous alliez fendre du bois, dans la cave, je ne vous entendrai pas !

LE BAIN DE CARLO — TRAGÉDIE INÉDITE



I

Charlie.—Alice m'a demandé de mener Carlo prendre un bain à la rivière. Que ne ferais-je pas pour la contenter !...

II

...Nous y voilà, mon vieux Carlo. Il fait si chaud que j'ai bien envie de me mettre à l'eau aussi, moi. C'est une idée ! Carlo gardera mes habits pendant ce temps-là...

III

...Quelle volupté ! Et dire qu'il y a des gens assez arriérés pour se priver d'un pareil plaisir.

—Vous m'écoutez, Trott, n'est-ce pas ?

Miss, avec des yeux fulgurants, conte comment Léonidas se fit tuer avec trois cents Spartiates pour défendre sa patrie. Puis elle passe à Horatius Coclès ; c'est encore plus beau : un homme qui n'avait qu'un œil a défendu un pont contre toute une armée. Dans l'ardeur de son enthousiasme, Miss entraîne Trott à une allure redoublée. Elle s'arrête : Mucius Scavola, pour se punir de n'avoir pas tué le méchant roi, c'est fait cuire une main. Miss étend la sienne avec un geste si farouche que Trott se demande si elle n'en a pas fait autant. Malheureusement elle a un gant, on ne voit rien.

Arrivons à l'histoire d'Angleterre. C'est Richard Cœur-de-Lion qui extermine les Sarrasins en Terre-Sainte. L'ombrelle de Miss sabre les Sarrasins, s'enfonce dans les cuirasses, s'agite dans les airs comme l'étendard des Plantagenets. Trott se figure Miss à califourchon sur un cheval tout habillé, comme ceux des cavaliers, et chargeant les infidèles. Elle n'aurait pas eu besoin de cuirasse, elle est si dure ! toutes les flèches se seraient cassées en la touchant. Pauvres Sarrasins !

—Dans les temps modernes, les traits sublimes ne sont pas moins nombreux. Car les années n'ont rien enlevé à l'héroïsme anglais. Je vous citerai l'amiral anglais Nelson qui, ayant eu un bras enlevé au combat de Trafalgar, continua d'ordonner la manœuvre et ne quitta le commandement qu'avec la vie. Je vous citerai encore...

Mais voilà un magasin de mercerie. Miss a une emplette à faire. Trott va continuer de marcher jusqu'à la promenade qui est tout près ; là il l'attendra. Miss entre dans le magasin, Trott s'éloigne.

Il est un peu étourdi de tous ces héroïsmes. Léonidas, Nelson, Mucius Scavola, Horatius Coclès, Richard Cœur-de-Lion, s'agitent dans sa tête en une sarabande échevelée. Avec quel feu Miss a raconté leur histoire ! Machinalement Trott se promène en agitant ses bras et en déouvrant ses dents qui, malheureusement, ne sont ni assez grandes ni assez jaunes. Certes, Miss, qui sait tant d'histoires sur toutes les vertus, doit être joliment vertueuse ! Trott ne l'aime pas beaucoup, mais il se sent plein pour elle d'une respectueuse admiration ! Ce n'est pas lui qui aurait tué trois cents hommes, ou qui aurait fait cuire sa main sur une lampe. Il s'est brûlé une fois à une bougie et il a pleuré. Et tout à l'heure Miss a étendu le bras comme Mucius, Mucius, comment s'appelait-il ? Il n'y avait pas de lampe, c'est vrai. Mais, s'il y en avait eu une, sûrement elle l'aurait fait tout de même. Et elle aurait joliment flambé, sa main qui est si sèche ! Et comme elle aurait été bien en Nelson ! Trott se figure Miss dans un costume de marin, avec un grand col, n'ayant plus qu'un bras, mais si long, et commandant la manœuvre de sa voix glapissante ! Voici peu à peu que Léonidas, et Coclès, et Scavola, et Nelson, et tout le reste se réunissent pour Trott en une seule figure, et cette figure...

Tiens ! qu'est-ce qu'elle a donc, Miss ? On dirait qu'elle joue ; elle sautille, elle gambade, elle pirouette comme une petite folle. Trott n'a jamais rien vu de pareil. Elle jette des regards en arrière, puis se retourne tout à fait, et marche à reculons en agitant son ombrelle et en poussant des sons bizarres. Qu'est-ce qu'elle peut avoir ? Trott est très intrigué. Enfin, il discerne la cause de ces manœuvres. C'est le chien du boulanger, un vilain petit roquet qui gronde et qui aboie après tous les passants. Il a, on ne sait pourquoi, une aversion particulière pour les Anglaises.

Le voilà qui se précé-

qui se resserrent. Il est aussi insensible aux paroles mielleuses qu'aux menaces de l'ombrelle. Ses pointes hardies s'élèvent les jupes. Ses dents avides serrent de près les ossements qu'elles convoitent. Miss a des chiens une terreur irraisonnée. Elle sent ses tempes qui battent ; des frissons glacés la parcourent ; une sueur d'angoisse humecte son dos desséché. Elle voudrait pleurer et appeler au secours. Seule sa dignité britannique la soutient. Comme ils riraient les boutiquiers qui goguenardent sur leurs portes !

Mais voici que, dans une attaque plus impétueuse, les incisives du roquet ont happé l'endroit où devait être le mollet ! L'amour-propre de Miss s'enfuit dans une déroute sans appel. Elle trousse ses jupes, prend ses jambes à son cou avec un galop de mehari. Mais le roquet est plus leste encore. Il bondit et saisit entre ses dents la robe de Miss, une forte robe d'étoffe anglaise. Miss est arrêtée dans son élan. Elle se retourne et demeure immobile, fascinée, brebis pantelante sous les crocs du fauve dévorant. Les boutiquiers se tordent à l'entrée de leurs échoppes.

Mais voici que le toutou s'enfuit en hurlant, la queue entre les jambes, l'oreille basse, une patte en l'air. Trott a trouvé que le jeu durait trop, et d'un geste énergique il a mis sa pelle en contact avec le dos de l'animal... L'ennemi est hors de vue. Miss reprend sa dignité britannique, sa raideur et la main de Trott. Son sang se remet à circuler dans ses veines.

Une voix lui dit :

—Vous devez être joliment courageuse, Miss ? Hein ?

Miss abaisse sur Trott un regard sévère. Se moquerait-il d'elle ? Mais elle rencontre des yeux limpides où l'ironie est absente. D'un geste mécanique elle se baisse et grave l'empreinte de ses incisives sur la petite joue. Trott n'approfondit pas les raisons de cette démonstration, trop absorbé dans ses réflexions.

A table, maman lui demande :

—Eh bien ! t'es-tu amusé ce matin ?

Il répond avec enthousiasme :

—Oh ! oui, maman ! et si tu savais comme Miss est courageuse ! Elle m'a raconté l'histoire de M. Cervelas, qui a brûlé trois cents Sarrasins qui étaient Spartiates. Sa main aussi était brûlée sur la lampe, mais avec l'autre bras qui a été emporté il commandait la manœuvre sur le pont ; et puis...

Mais maman n'aime pas les histoires.

—C'est bien, Trott, mange ta soupe.

Et Trott la mange, les yeux rivés sur la statue de l'héroïsme qui porte un voile vert et une robe de serge brune.

ANDRÉ LICHTENBERGER.

Le changement de mode est l'impôt que l'industrie du pauvre met sur la vanité du riche.—CHAMFORT.

LE BAIN DE CARLO — (Suite)



IV

Jules et Arthur (petits frères d'Alice).—Tiens, voilà Carlo qui garde les habits du dudo. Hello, Carlo ! Viens ici, mon vieux toutou.

V

Jules.—C'est comme ça qu'on enfle un pantalon, Carlo.

VI

Arthur.—Et en voilà un habit qui lui va bien ! A la cravate, maintenant. Tiens, vrai, Carlo, tu as l'air d'un vrai dudo.

LE BAIN DE CARLO — (Suite et fin)



VII

Charlie (qui vient de traverser la rivière à la nage). — Maintenant, je vais faire baigner Carlo ; il a bien mérité ça. Carlo ! Carlo ! Viens mon beau chien... ! Ah !!!... ??... Ciel !...



VIII

Mlle Alice. — J'avais demandé à Charlie de mener Carlo se baigner. Où peuvent-ils bien être ? Carlo ! Carlo !...



IX

Carlo — Bow ! Wow ! Wow !



X

Mlle Alice. — Bas les pattes, Carlo ! bas les pattes ! Quand à vous, M Charlie, reprenez vos effets. Dorénavant, s'il m'arrive de demander à quelqu'un de conduire Carlo se baigner, je tâcherai de choisir un ami qui soit assez sérieux pour ne pas déguiser un pauvre chien en imbécile. Allons, en route, Carlo. (Tout a été rompu.)

MORTUË

Je n'ai gardé de toi, ma Mère, douce morte, — Oh ! si douce ! — qu'un vieux portrait où l'on te voit Accoudée, appuyant ta tempe sur ton doigt, Comme pour comprimer une peine trop forte.

Quand tu songeais ainsi, Mère, je n'étais pas : Tu n'avais pas tiré mon être de ton être... Réponds ! devinais-tu qu'un fils devait te naître, Que tu devais laisser orphelin ici-bas ?

Voyais-tu mon destin d'avance, et mon angoisse, Et ce cœur né du tien, que tout maltraite et froisse, Et cette hérédité de mes plus noirs ennuis ?

Réponds ! figure aimée et si vite ravie, Qui, de tes sombres yeux pareils aux miens, me fais : Avais-tu déjà peur de me donner la vie ?

PAUL BOURGET.

LES POISSONS TROP JEUNES

Certain bouffon était assis à table, un vendredi, avec quelques gentils-hommes. On lui servit des poissons fort petits, et devant les nobles, on mit de grands et beaux poissons. Le bouffon commence à prendre à la main, un à un, ces petits poissons et les porte auprès de sa bouche, feignant de leur dire quelque chose en secret, puis à son oreille, comme pour écouter leur réponse ; enfin, il se met à soupiner.

Nos gentilshommes, fort intrigués d'un tel procédé, lui demandent le sujet de ses plaintes et la cause de ses soupirs. " Il est bon que je vous dise, Messieurs, qu'un de mes amis était pêcheur ; il eut le malheur de périr, sans doute noyé dans quelque rivière ; je demande donc à ces habitants de l'eau s'ils n'ont pas vu mon pauvre ami ; mais ils me répondent qu'ils sont encore trop jeunes et qu'il faut en demander des nouvelles aux plus grands, qui sont devant vous." Les gentilshommes rirent de grand cœur à cette saillie originale, et servirent au bouffon des plus gros poissons ; il put ainsi apprendre amplement tout ce qu'il souhaitait. On rapporte un trait analogue d'un courtisan de Denis le Tyran.

CHATIMENT MÉRITÉ

Le sergent Fildefser (à cheval sur la consigne) — Caporal, vous porterez 24 heures de salle de police au soldat Pitou pour avoir parlé dans les rangs.

Le caporal Justin. — Le soldat Pitou n'a pas parlé, sergent.

Fildefser. — Ce n'est pas lui qui a parlé ? Eh bien, alors, vous lui flanquez quatre jours de salle de police pour m'avoir trompé.

UNE EXPLICATION LUCIDE

Il s'agit d'une explication du télégraphe entre paysans :
 " Comment qu'ça fait pour porter les nouvelles si vite ?
 — C'est bien simple ; on touche une extrémité du fil, et toc ! l'autre extrémité écrit comme une plume.
 — Je ne comprends pas bien.
 — Je vas te faire mieux comprendre ; t'as un chien.
 — Oui.
 — Comment est-il ?
 — Mais il est d'une taille moyenne.
 — Quand tu lui marches sur la queue, qu'est-ce qu'il fait ?
 — Il aboie, parbleu !
 — Eh bien ! suppose alors que ton chien, au lieu d'être d'une taille moyenne, soit d'une taille qui va du village à la capitale.
 — Oui.
 — Il n'y a pas de doute que si tu lui marches sur la queue ici, c'est à Paris qu'il aboiera. Voilà, mon vicux, ce que c'est que le télégraphe électrique."

CONSULTEZ LA STATISTIQUE

L'agent. — Nous ne pouvons vous assurer.

Le vieillard. — Pourquoi cela ?

L'agent. — Parce que vous êtes âgé de quatre-vingt-dix ans.

Le vieillard. — Ce n'est pas une raison. Les statistiques vous diront qu'il meure bien moins d'hommes à quatre-vingt-dix ans, qu'à quarante.

IL LA CONNAISSAIT

M. Legendre. — Je suis au désespoir ! Votre fille — ma femme — est la créature la plus insupportable que je connaisse. Elle...

M. Quissail (l'interrompant). — Consolez-vous, mon pauvre garçon. Je suis en position de vous offrir mes plus profondes sympathies. Je sais ce que c'est, allez ! J'ai épousé sa mère.

UN HEUREUX COQUIN

Finaud. — Quel est l'homme qui reçoit le plus de promesses ?

Bidou. — ???

Finaud. — Le collecteur.

POUR LONGTEMPS

Mme Ignare. — Antoinette Saint-Point a bien vingt ans, maintenant, n'est-ce pas ?

Mme l'écouteur. — Vingt ans ! Antoinette Saint-Point ne verra plus le nombre vingt, même si elle vit jusqu'à 80 ans.

UN VOYAGEUR ITALIEN

Un Italien racontait avec une ostentation ridicule ses voyages dans les divers pays de l'Europe : " Ze souis été, disait-il, ouu, ann' (un an) à Madrid, ouu' ann' à Londres, ouu' ann' à Moscou, ouu' ann' à Saint-Petersbourg, ouu' ann' à Vienne, ouu' ann' à Stockholm." La maîtresse de la maison, que ce détail ennuyait, lui dit enfin : " Je vois qu'on dernière analyse, Monsieur, vous avez été un dne partout."

ON NE L'AURAIT PAS CRU



Le client (accusé de meurtre). — Ne croyez-vous pas que j'aurais une chance en plaidant folie ?
 Le criminaliste. — Quoi ! Plaidier folie pour avoir tué votre belle-mère ! Jamais de la vie ! Non coupable, mon ami, non coupable !

MODES PARISIENNES



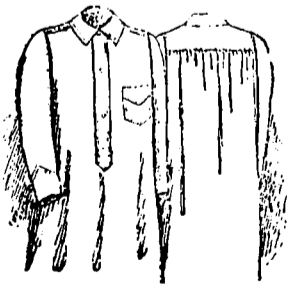
CORSAGE EN TAFFETAS "IRIS" et velours même ton composé d'une doublure ajustée sur laquelle on pose un dos, et un devant sans pince décollé en rond sur un plastron uni, encadré par des revers de velours recouvert de guipure; ce corsage est rayé de ruchons de mousseline de soie et fermé devant sous une patte de velours recouverte de guipure, col droit et collerette de dentelle, manches coupées en biais, sans couture, légèrement soulevées du haut. Chapeau en paille "blé" orné de tulle illusion et d'un nœud de velours noir.

Matériaux : 4 verges $\frac{1}{2}$ de taffetas, 1 verge $\frac{1}{2}$ de velours, $\frac{3}{4}$ de verge de mousseline de soie.

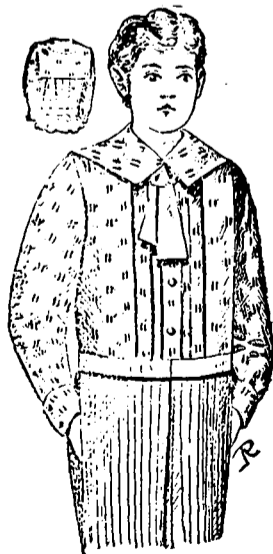
PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 316.—Le patron ci-dessus est facile à faire à la maison et se repasse facilement. Il a un empiècement uni au dos, avec le corps de la chemise froncée pour lui donner suffisamment d'ampleur. Le devant porte un pli creux avec boutons et boutonniers, une pocho sur le côté gauche, un col rabattu, ce qui rend cette chemise très confortable. Les chemises achetées toutes faites ne sont pas à recommander étant généralement de mauvaise qualité, étant trop chaudes en été et pas assez en hiver, très difficiles à repasser et se déchirant le long des froncés avant d'être usées. Pour une mère de famille économe cela est tout à fait capital. Pour l'été on prend de l'étoffe légère et pour l'hiver du croisé ordinaire.



No. 316. Chemise de nuit pour hommes et jeunes gens.



No 342. Blouse genre chemise avec col marin pour petit garçon

5 verges $\frac{1}{2}$ pour un homme, 3 verges $\frac{1}{2}$ pour un garçon de 14 ans sont nécessaires.

Le No 316 est coupé dans les grandeurs de 34 à 46 pouces de poitrine pour un homme et pour un garçon de 10 à 15 ans.

No 342.—Ceci est un modèle très populaire, ayant trois plis creux dans le dos et un devant et un pli plat de chaque côté allant sur le devant; l'ajustement se fait par des coutures d'épaule et de dessous de bras; le col marin est très grand et le patron est fait aussi pour un col Byron. Les manches, d'une seule couture, se terminent par un poignet et ouverture avec pattes. La fermeture est dans le milieu du devant, à l'aide de boutons et boutonniers, et sur le pli creux. A la ceinture il y a également des boutons s'adaptant à des boutonniers placés au pantalon. On peut employer pour ce vêtement nansouk, percale, cambrie français, piqué, drap ou flanelle d'été.

2 verges en 36 pouces sont nécessaires pour une blouse destinée à un garçon de 8 ans.

Le No 342 est coupé dans les grandeurs de 4 à 12 ans.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et s'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centimes. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

PAS LA MÊME CHOSE

Le ministre.—Vous voulez être séparée de votre mari? Mais ne savez-vous pas que les mariages sont inscrits dans le ciel?

Mme Jaunet.—Je sais cela, monsieur, mais le mien ne l'a pas été. J'ai eu mon mari par une annonce de journal.

QUESTION INCONGRUE

Le capitaine du vaisseau.—Etes-vous malade, M. Freluquet?

M. Freluquet, (penché sur le bastingage, et faisant des efforts désespérés).—Croyez-vous que je fasse cela pour m'amuser?

DEVINETTE



Trouvez le serviteur.

PAS TOUJOURS

Lors d'une réception donnée par Mme X., l'ami Taupin fut frappé de la merveilleuse beauté de l'une des invitées, qui par malheur bégayait horriblement. Ayant eu l'avantage de lier conversation avec la belle dame, Taupin lui demanda :

—Est-ce que vous bégayez toujours, madame?

—Seu-eu-eu-le-e-ment quand-an je-e pa-ar-le, répondit-elle.

UN BLAGUEUR

L'orateur (avec emphase).—Je répète, mes amis, que le Canada est un pays libre!

Grippeout (bas à son voisin).—Libre!... Quel blagueur! Tel que vous me voyez, j'ai passé les trois quarts de ma vie en prison.

PARESEUX

Bombey.—Engène dit que si jamais il se marie, il épousera une veuve.

Tombey.—Oui, il est toujours le même. Trop paresseux pour faire sa cour, il la laissera faire par un autre.

MONSIEUR DE MOIVRE

M. de Moivre était très versé dans les sciences mathématiques. Un bel esprit, croyant le flatter infiniment, disait devant lui que les mathématiciens n'avaient point de religion. "Je vous prouve le contraire en vous pardonnant chrétiennement la sottise que vous venez d'avancer," lui dit M. de Moivre.

TRIO DE PROVERBES

A qui peut tout prendre, donne ce qu'il demande.

Le bien qu'on fait par peur n'a durée ni valeur.

Beaucoup de paroles, peu de sentiment.

SANCHO PANÇA.

Une Recette par Semaine

REMÈDE PRÉVENTIF CONTRE LA GRIPPE

Tout le monde doit savoir que c'est par le nez et la bouche que nous viennent les maladies infectieuses telle que la grippe, l'angine, la diphtérie, la pneumonie, le rhumatisme articulaire aigu, la scarlatine.

La meilleure précaution à prendre, c'est de s'astreindre au lavage des voies respiratoires.

En pratiquant ce lavage trois à quatre fois par jour, on augmente considérablement les chances qu'on a d'éviter le mal dont on est menacé.

Les liqueurs de préservation sont en grand nombre mais je recommande la suivante, facile à préparer, et qui conserve son action pendant des semaines :

- Thymol 3 gr.
- Essence de cannelle de Ceylan 3 gr.
- Alcool à 90° 100 gr.
- Teinture d'eucalyptus 25 gr.

Une quinzaine de gouttes dans un quart de verre d'eau pour gargarisme.

B. DE S.

Variétés et Informations

LES OISEAUX DANSEURS.

Chacun cherche dans la nature ses modèles et les trouve, quelle que soit la profession artistique qu'il exerce.

Ainsi un de nos maîtres de danse des plus estimés, à Paris, a affirmé hier à un de nos confrères qu'il n'allait à la campagne, durant l'été, que pour y regarder ses maîtres les oiseaux, de qui il prend des leçons de grâce et de légèreté.

Voici en quels termes exacts ce disciple de Vestris a exprimé son opinion :

"On croyait que, seuls, les hommes dansaient pour s'amuser. Erreur, si l'on s'en rapporte aux récits publiés naguère à la Plata. Aussi bien durant

Etait toujours étourdie et souffrait terriblement. Aucun Médecin, aucun Remède n'avaient pu même la soulager

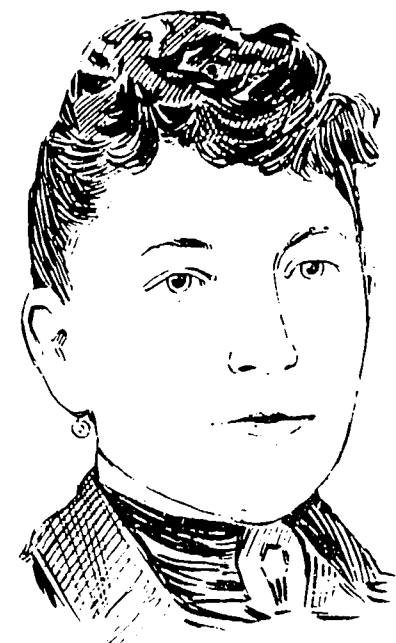
Seules les Pilules Rouges du Dr Coderre, le Grand Remède pour les Maladies des Femmes l'ont Guérie en peu de temps

Une femme, une jeune fille a des devoirs sacrés à remplir vis-à-vis de sa conscience, d'elle-même et de sa famille. Une santé débile et chancelante nuit invariablement à l'accomplissement de ses devoirs. Le beau mal et toutes ces pénibles et douloureuses maladies qui torturent tant de femmes peuvent être guéries par les Pilules Rouges du Dr Coderre. Elles font du sang riche et pur, elles ramènent les couleurs sur les lèvres pâles, fortifient et vivifient chaque organe du corps. C'est un remède honnête et sûr, prenez-le avec confiance ; des milliers de femmes et de jeunes filles pâles et faibles ont été guéries, vous le savez également. Lisez le témoignage que nous envoie une dame respectable et bien connue dans le village de Gorham, N. H. "Quand j'ai commencé à prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre, j'étais malade au lit et sous les soins de deux médecins qui ne pouvaient rien faire pour me guérir. Je ne puis bien préciser ma maladie, car j'avais des douleurs dans tout le corps, toujours étourdie, incapable de respirer et violentes douleurs d'estomac. Une amie m'ayant parlé dans les plus hauts termes des Pilules Rouges du Dr Coderre, je commençai à en prendre. A la première boîte, je ressentis du mieux, alors avec confiance je continuai à en faire usage et aujourd'hui, je suis guérie. Je les ai recommandées à plusieurs femmes et c'est avec plaisir que je vous permets de publier mon témoignage attestant ma parfaite guérison." Mme Frank Dubé, Boîte 78, Gorham, N. H.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont la plus grande découverte du plus grand spécialiste français pour les maladies des femmes. S'agit-il de vous tonifier, de vous stimuler, de vous rendre la force et la santé ? Alors, prenez les Pilules Rouges du Dr Coderre, elles agissent sur les organes affaiblis, elles donnent du ton, de la force et de la vigueur, elles font le sang fort, riche et pur, elles guérissent les irrégularités de toutes sortes, le beau mal, la suppression des règles, les règles douloureuses et abondantes, la leucorrhée, mal de cœur et nausées, douleurs dans la tête, la poitrine, les côtés, le dos, mauvaise bouche, vertige, constipation et irrégularité des intestins, couleur jaunâtre des yeux et de la peau,

le jour que pendant les nuits très claires, des oiseaux danseurs vivent en couples ; si on les observe attentivement pendant quelque temps, on voit avancer un vanneau, qui s'élève et vole vers un couple voisin. Il est reçu avec plaisir ; on va au-devant de lui ; on se place derrière lui.

" Aussitôt les trois oiseaux mar-



MADAME F. DUBÉ

mains et pieds froids, palpitations du cœur, migraine, bourdonnement dans les oreilles, accès de chaleur, sensations chaudes qui montent à la tête, perte de sommeil, de mémoire. Elles guérissent toutes les maladies de l'âge critique, les pieds, les mains, les jointures et le corps enflés, les maladies du foie, des ovaires, chute de la matrice, prostration nerveuse, etc. Les Pilules Rouges du Dr Coderre peuvent être prises sans aucun danger, en tout temps, à tout âge et sous toutes conditions.

N'oubliez pas que nous avons à la disposition des femmes malades des médecins spécialistes des plus éminents pour le traitement des maladies des femmes. Vous pouvez les consulter aussi souvent que vous le désirez, et pour rien. Sans crainte, écrivez leur une description de votre maladie. Tous les jours les médecins s'empresseront de vous répondre, en vous disant tout ce que vous avez à faire pour hâter votre complète guérison. Toutes lettres adressées au DEPARTMENT MEDICAL, Boîte 2306, MONTREAL, sont tenues confidentielles par nos médecins. Les femmes qui le désirent peuvent consulter personnellement nos médecins en s'adressant à notre bureau, No 271 rue St-Denis, tous les jours, excepté le dimanche, de 10 heures à midi à 5 heures p. m. Consultations absolument gratuites. *Mettez-vous des pilules rouges que*

l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25 cents la boîte. Ces pilules rouges ne sont pas les Pilules Rouges du Dr Coderre, ce sont des imitations. *Refusez-les.* Un grand nombre de ces imitations contiennent des drogues dangereuses. *Rappelez-vous* que les Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes de bois rondes contenant 50 Pilules Rouges — *jamais autrement.* Si votre marchand ne les a pas, envoyez-nous 50c. en timbre pour une boîte, ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Nous les envoyons au Canada et aux Etats-Unis — pas de douane à payer. Adressez : COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, Boîte 2306, MONTREAL, CAN.

chent vivement à pas égaux en poussant des sons mesurés et cadencés, tels que ceux d'un tambourin. La marche est arrêtée ; le conducteur levant ses ailes reste immobile et chante d'une voix très haute. Aussitôt deux autres se groupent derrière lui, les plumes hérissées, se baissent jusqu'à ce que leurs becs touchent terre ; ils restent pendant quelques instants dans cette position en murmurant quelques sons timides. Le menuet est terminé et l'invité retourne chez lui, afin de recevoir, lui aussi, les visites des autres vanneaux.

"D'après le célèbre ornithologue Neumann, des danses plus gaies sont exécutées par la grue et le paon. Bien des danseurs humains pourraient prendre modèle sur ces oiseaux, dont la danse ressemble au cancan. L'un d'eux saute à un mètre de hauteur en étalant un peu ses ailes et remuant ses pattes. Seuls les mâles dansent, qui sont de l'espèce des longs becs. Tous ont connaissance de la nécessité de la musique, puisque ceux tenus dans les jardins zoologiques ne commencent leurs représentations qu'aussitôt que la musique ou l'orchestre se fait entendre."

C'EST LE SEUL MOYEN

Avoir toujours à sa portée une bouteille de *Baum's Rheumat*, c'est le seul moyen de pouvoir se soulager de suite s'il survient une toux opiniâtre.

Chargé de faire une enquête sur le suicide d'une famille, un commissaire de police, en perquisitionnant, découvre une poignée de haricots secs dans une boîte contenant un jeu de main jaune.

D'où ce passage de son rapport : "Le manque de ressources paraît avoir déterminé la funeste résolution de ces malheureux qui, pourtant, n'avaient pas épuisé toutes les provisions de bouche..." (!!!)

QUERY FRERES

PHOTOGRAPHES

Côte Saint-Lambert, No 10

MONTREAL

BUY



THE BEST

Chaque paquet est garanti. Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.

A vendre dans toutes les bonnes épiceries.

Le Manque d'Appétit

est aussi douloureux que la fatigue de la tête ou des membres. Il arrive un moment où vous ne savez vraiment ce que vous désirez. C'est le temps où vous avez absolument besoin d'une tasse de

BOVRIL

afin de donner au système épuisé la nourriture nécessaire, et cela sans le surcharger ; aux organes digestifs toute la force nécessaire au travail qu'ils doivent accomplir.

BOVRIL fait pour le système vital ce que ne peut faire nulle autre chose. Il rétablit la vigueur, maintient la santé et combat les attaques de la maladie. Il convient aux jeunes et aux vieux, à l'invalides comme à l'athlète.

BOVRIL, Limited

30 Farringdon Street, Londres (Angleterre).

25 et 27 Rue Saint-Pierre, Montreal (Canada).

LA SOCIÉTÉ DES ECOLES GRATUITES DES ENFANTS PAUVRES

Elle Accomplit Beaucoup de Bien

La distribution d'Objets d'Arts a lieu tous les jours à 3h. p.m et 8h. 30 p.m.
L'école pour les enfants pauvres s'ouvrira le 1er Septembre.
Vous assurez l'instruction d'un grand nombre d'enfants en encourageant cette institution utile.

RAPPELEZ-VOUS QU'IL Y A

DISTRIBUTION TOUS LES JOURS à 3h et 8h 30 P.M.

Au No 80 Rue St-Laurent, 1er etage

GRAPHOLOGIE

Réponses aux Correspondants

Pearree.—Originalité, ambition, énergie et une grande habileté dans les affaires. Vous êtes d'un tempérament vif, mais vous avez cependant assez d'empire sur vous-même. Quelques talents artistiques sont aussi apparents.

Calehas.—Vous êtes excitable, enthousiaste et obstiné. Votre nature est généreuse. Vous êtes ferme dans vos affections et très sympathique.

Gilbert M.—Votre écriture dénote une grande indépendance de caractère, de l'énergie, de l'activité, du courage et quelques tendances au scepticisme. Vous avez omis un pseudonyme.

Emile.—Sens littéraire, imagination assez active, caractère entreprenant, un peu irrégulier, cependant, bienveillant et très doux, sensibilité, jugement droit et très sévère.

Cœur de roche.—Grand pouvoir d'observation, amour de l'ordre, activité, entente des affaires. Caractère expansif et humeur un peu variable.

Aglacé.—Votre écriture dénote énergie, amour du travail et persévérance. Vous aimez la flatterie et êtes vous-même quelque peu flatteur. Vous possédez aussi quelques aptitudes musicales.

L. Mignon.—Caractère poétique, amour des fleurs et des livres. Vous êtes généreux, sympathique et possédez un très bon cœur. Vous êtes peu démonstratif et très circonspect.

Sweet Sixteen.—Dispositions généreuses, tempérament délicat. Vous êtes sincère, constante et affectueuse, un peu égoïste cependant. Sens artistique très développé.

Enaid.—Vous êtes d'un caractère très sympathique, ma chère, vous aimez la musique, les fleurs, les livres et un peu aussi les jolis garçons. Vous êtes enjouée, coquette et quelque peu méchante par légèreté.

Theodore.—Vous êtes quelque peu impertinent, inconstant dans vos affections. Vous êtes ambitieux et présomptueux. Si vous savez tirer parti de l'audace et du courage que le ciel vous a départis vous ferez sûrement votre chemin.

Cloris.—Dispositions artistiques et généreuses. Vous êtes apte à analyser vos sentiments et surtout ceux des autres. Votre nature est sympathique. Vous êtes loyale envers vos amis et cruelle pour vos ennemis.

Reni.—Mélancolie, indolence, imagination romantique. Vous pouvez passer subitement de l'enthousiasme le plus vif, à l'apathie la plus complète. Vous êtes froid et peu communicatif.

Pain.—Je n'ai pas bien compris votre pseudonyme. Vous êtes d'une nature sensuelle, égoïste et un peu brutale. Vous avez un bon cœur et êtes très dévoué à ceux que vous aimez.

Pascal.—Caractère positif, méthodique et sérieux. Amour de l'ordre et du travail. Jugement droit et sévère sur tout ce qui a rapport au genre artistique.

Mange-pain.—Grandes aptitudes musicales, sincérité, enjouement, étourderie. Cœur affectueux et sympathique. Bonnes dispositions générales.

H. M.—Comme vous n'avez pas de pseudonyme, j'y substitue vos initiales. Franchise, présomption, gourmandise, amour de tout ce qui brille quand même ce n'est pas de l'or.

Corinnette.—Votre écriture dénote un excellent caractère. Beaucoup d'énergie et de persévérance, une grande sûreté de jugement et quelques capacités musicales.

Violette ambrée.—Vous êtes un peu étourdie et légère, ma chère enfant, mais en revanche, vous avez un excellent cœur, vous êtes très obligeante et affectueuse. Vous serez beaucoup aimée.

Uncle Sam.—Caractère exalté, humeur vagabonde, inclination au persiflage et à la raillerie, pas méchant au fond, mais pêche un peu par irréflexion et étourderie.

A. A.—Précipitation, négligence, manque d'ordre. Bonté d'âme, loyauté envers les amis, amour des jouissances intellectuelles. Un peu musicien.

Jean Perls.—Ce spécimen démontre que vous avez un charmant caractère, vous êtes un peu inclinée à l'égoïsme, mais c'est votre plus grand défaut. Qualités dominantes: courage et persévérance.

Simon.—Vous êtes douce, bonne, sage, et obligeante. Vous êtes très sincère et dévouée en amour et en amitié. Vous devez être un peu portée à la mélancolie.

Myrte.—Coquetterie, présomption, égoïsme et indolence. Caractère indépendant et peu affectueux. Très sincère en amour mais peu constante.

Antoinette.—Nature très impressionnable et

sensitive. Sens littéraire et artistique très développé. Bonté d'âme, dévouement et constance.

Petite Comtesse.—Imagination romantique, nature passionnée et enthousiaste, caractère entreprenant, tempéré par un manque de persévérance déplorable. Aptitudes musicales.

Janin.—Vous êtes observateur, méthodique et économe. Vous êtes doué d'une remarquable sûreté de jugement et vous n'êtes pas susceptible d'être influencé par la flatterie.

J. Z.—Apathie, manque de courage et de persévérance. Humeur irrégulière et souvent maussade. Nature assez sympathique.

Violette.—Nature sensible, généreuse. Une forte dose de courage physique et moral. Vous avez beaucoup d'empire sur vous-même, mais vous n'êtes ni énergique ni ambitieuse.

Jean Rivard.—Tempérament vif, imagination ardente, caractère peu positif, quelquefois porté à la mélancolie. Amour de la musique et de la littérature.

Sensitive.—Vous ne l'êtes pas du tout, sensitive, au contraire, vous êtes d'un caractère ferme et déterminé. Rien ne vous coûtera pour briser un obstacle. Nature ouverte et franche.

A Gertrude.—Votre écriture dénote un caractère ardent et passionné. Du dévouement, de la fidélité en amour ou en amitié, et une grande bonté de cœur.

Laura.—Aucune aptitude pour les travaux domestiques, peu de sensibilité. Ambition, courage et indépendance de caractère.

Libéral.—Nature primesautière, imagination vive, amour des voyages et des aventures romantiques. Sens littéraire et artistique.

Cœur bleu.—Humeur quelque peu changeante, caractère emporté, vif, mais bon cependant, franchise, générosité et oubli de soi-même.

Finon.—Esprit délicat et sentimental, amour des fleurs, des arts et de la poésie. Gourmandise, amour de la paresse. Vous vous occupez trop des petites choses et pas assez des choses sérieuses.

Buffalo-Bill.—Vues larges et élevées. Caractère un peu trop entreprenant, renverra tous les obstacles qui se trouveront sur sa route, talent musical très apparent.

Océane.—Originalité, franchise, discrétion, loyauté envers les amis. Amour des bêtes et du sport, goût pour les plaisirs bruyants.

Rotonde.—Irrésolution, inconstance, tendance à la réserve. Amour des bals, des fleurs et des... compliments, cœur tendre et affectueux.

Gertrude.—Grande délicatesse de sentiments jointe à beaucoup de tact et de discernement. Bonne, douce affectueuse, mais quelque peu hautaine et dédaigneuse.

Étourdit.—Obstination, présomption, ambition. Tempérament quelque peu égoïste. Habileté commerciale, économie et amour de l'ordre.

Gaston.—Vous êtes un homme rangé, méthodique, économe. Vous aimez tous les genres de sport, et particulièrement la chasse. Si vous avez le temps de vous y livrer je vous souhaite: Bonne chance.

Édouard d'Ulric.—Nature peu persévérante, bon courage physique, légereté, étourderie, du reste caractère excellent, le cœur sur la main suivant la vieille expression.

Marinette.—Votre écriture montre un grand sens artistique, vous aimez beaucoup la poésie, la musique et la peinture. Caractère bienveillant et sympathique.

Diavolo.—Comme vous êtes mélancolique! Vous devez avoir une forte volonté et de l'empire sur vous-même si j'en juge par ce spécimen d'écriture, essayez-vous de réagir.

Grandine.—Enjouement, insouciance, amour des plaisirs. Esprit caustique et un peu porté au mensonge. Grande indépendance de caractère. Voilà ce que démontre votre échantillon d'écriture.

Raoul de Silvas.—Esprit observateur et délicat, sûreté de jugement, nature bienveillante et sympathique, franchise, discrétion, constance. Talent musical.

Une Jolietaise.—Vous êtes très originale et vous avez pourtant un esprit bien équilibré. Énergie, amour du travail et beaucoup de persévérance. Aptitudes artistiques et musicales.

A. Memento.—Nature intense et très ardente. Excessivement susceptible et impressionnable. Mélancolie, exaltation et amour de la retraite. Tempérament délicat et nerveux.

UN TRÉSOR

C'est un trésor précieux, inestimable que le **Baume Rhumal** qui vous guérit facilement de toutes ces vilaines et douloureuses affections de la gorge et des poumons. 25c. partout. 126

Purificateur Tonique du Sang

du Dr LUSSIER

Est une préparation au vin de Sherry, très agréable au goût. C'est le résultat de 30 ans d'expérience et d'observation. C'est le meilleur remède du jour pour toutes les maladies dues à l'impureté du sang.

Fortement recommandé.
Certificats et circulaires descriptifs fournis sur application.

La Cie Médicale de Valleyfield

VALLEYFIELD, QUÉ.

Bureau de Montréal: 44 BANQUE DU PEUPLE

ON DEMANDE:— On demande une femme, dans chaque ville, pour vendre de maison en maison, une médecine bien connue: Vente facile. Commission libérale. Aucun dépôt ni garantie requis. Adressez: E. A. SPRONG, HAMILTON, ONTARIO.

Les ironies de l'affichage.

Dans une rue très fréquentée du centre, le hasard, ou peut être la malice des afficheurs, a superposé deux placards, l'un commercial, l'autre électoral, de sorte que les passants peuvent lire:

A VENDRE

OCCASION

X., *candidat des groupes socialistes.*

**

Quelques pensées:

—Il ne faut pas confondre les chambres de sûreté avec les chambres de commerce.

—Il vaut mieux passer inaperçu que passer en correctionnelle.

—Il vaut mieux suspendre son discours que de suspendre ses paiements.

NOUVELLES DE MONTRÉAL

Une vie de misère pendant plus d'un an a été changée en une vie de joie et de plaisir par le *Ryckman's Kootenay Cure*.

Mlle Maggie O'Donnell avait la dyspepsie, l'indigestion et la nervosité, elle était incapable de faire un bon repas et passait, souvent, plusieurs nuits sans se reposer. Elle est guérie de tous ces troubles et nous écrit pour l'affirmer. Elle mentionne que, dans son idée, le "Kootenay" est le plus grand tonique pouvant guérir les troubles d'estomac, qui ait jamais été présenté au public. Le "Kootenay" chaque fois, guérit les dyspepsies.

Prix \$1.00 la bouteille ou 6 bouteilles pour \$5.00, soit de votre pharmacien soit de la S. S. *Ryckman's Kootenay Medicine Co., Limited*, Hamilton, Ont.

Ecrivez pour recevoir, gratuitement, le livre d'attestation à n'importe quelle adresse.

En vente chez B. E. McGALE, pharmacien, 2123 rue Notre-Dame, Montréal.

Meubles Meubles

SATISFACTION OU L'ARGENT REMIS

Tous les Lundis, Mercredis et Vendredis sont des jours d'occasion pour argent comptant seulement: les autres jours de la semaine sont réservés pour les ventes à crédit. Qu'on se le dise.

Ouvert tous les soirs.

F. LAPOINTE

Marchand de Meubles reconnu par ses bas prix

1551 RUE STE-CATHERINE

Retour de chasse:

- Eh bien! mon ami, qu'as-tu tué?
- Trois perdreaux, ma chère.
- Truffés?

COUPON—PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No.....

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 28.

PRIME GRATUITE DU "SAMEDI"

Coupon No 20

Ecrivez trois lignes et signez (le nom avec parafe) sur papier blanc non rayé.

Adressez, avec le coupon ci-contre, à MADAME T. d'ASTOUR, du "Samedi", et indiquez le pseudonyme sous lequel vous lirez, dans un prochain numéro, l'appréciation *graphologique* sur votre caractère, etc.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 150



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mmes F Savarin, H Bonhomme, P Carrière, H J N Charest, A Larocque, G Morenga, A Osborne, Warnault, Miles C Bourque, M Jolin, M L Lamirand, A Lévesque, Anna Ferras, O Rousseau, M Tessier, A Tourangeau, L Wolfe, MM P Alarie, J Beaudet, A Courtemanche, J Demers, A L Dupont, L E Ethier, C Gravel, H Labais, E Lacroix, J Lamare, A Laurin, Malo & fils, P Memier, J V Murray, P Paré, L Payfer, A Préfontaine, G Reeves, L Verrier (Montréal), Mlle Eva Grubé (Buckingham, Q), M L Bessette (Faribault, Q), C Chamard (Fraserville Station, Q), J Gravel (Granby, Q), Mme E Godin, J Lachonté (Hull), Mlle Bertha Boucher (Kingsville, Mégantic), Mlle J A Latreille (Lachine), Mlle V Dallaire, J A A Philbert (Ottawa), Mlles A Bland, B Lapierre, D Lacours, A Matte, B Rousseau, L Tanguy, A Yezina, MM R Bédard, A Brousseau, W Deschamps, G Myrand, J A Proulx (Québec), Mlle Louise Landry (Sorel, Q), Mlle O Marselle, A Lagarde (Ste Genevieve), A Ducloux, G Léonard (St Henri), Mlle A Chénette (St Hyacinthe, Q), A Lalonde (St Péguy), A Hébert (Valleyfield), J Traquair (Westmont), Moses Gagne (North Adams, Mass), A Lafrance (Adams, Mass), J Plante (Ayer, R I), Mlle A Gagnon (Auburn, Me), C Guimond (Berlin, N H), G Gauthier (Bridford, Me), Mlle E A Plante (Cromwell, Me), D L Esmerais (Central), D E Fontaine (Central Falls, R I), N Colantoni (Chicago, Ill), Miles A Dallaire, P M Martel, Mmes F Berger, O Gâté, P Proulx, MM A Berville, H Brodeur, A Bonnier, H Cournoyer, J Desbuis, P H Gagnon, M Leblanc, J E Le Royer, A Masse, H M Pelletier, C Poirier, J D Thibault (Fall River, Mass), J Bertrand (Georgetownville, R I), M O Bouchard, S Rousseau (Haverhill, Mass), Mme Aubry, Miles F Dumas, A Roy, MM P Champagne, J Gault, D Gauthier (Holyoke, Mass), C J Caron (Lawrence, Mass), S E Théberge, Mlle M St-Hilaire (Lewiston, Me), M J Hamel (Gibson, Me), Miles M L Caron, V Dion, D Gagnon, A Girard, MM E Dubé, W Dupuis, J Fournier, M Lafortune, L Lussier, E Pagnette (Lewell, Mass), J A Dion (Manchester, Mass), Miles C Gâté, M Gâté, M L B Drouin, E Dugrenier, E Jolin, J Lacerte, E LeBlanc, A Boiavert, N Lemire, A Paris, C St Laurent, F Voyer (Montchester, R I), H Gagnon (Nashua, N H), P Bourk, J Begnoche, N Tessier (New Bedford, Mass), Dames D Daugimont, F Noury, Miles L Ribet, L Rican, V F Bayhi, J M Dos-

Woodsdocket, R I), Delle Marie E Pelletier, Arthur Sévral, T Poire (Worcester), Lemire Torrioux (Back River), J Lapointe, J B Roy (St Antoine de Veerchères, Q), C Lupien (Ste Ursule, Q), J Blanchet (Québec), V St Martin (Fall River, Mass), Delle I Brown (Montréal), A Olivier (Adresse inconnue)

Le tirage au sort a fait sortir les noms de: Dame H Bonhomme, 607 Albert (Montréal), Dame J A Latreille, (Lachine, Q), Delle R S Plante (Brunswick, Me), C J Caron, 51 Franklin (Lawrence, Mass), Delle E Julien, 59 Cedar Manchester, N H.)

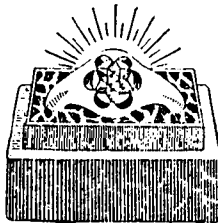
Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

MAGNIFIQUE ANNEAU EN OR SOLIDE

orné d'une pierre convenable pour Anniversaire de Naissance, véritable enchâssure Hebler.

GRATIS



Vous n'avez Rien à Payer

Envoyez simplement votre nom et votre adresse lisiblement sur une carte postale.

et nous vous enverrons 12 paquets de PARFUM PETAL qui est une concentration des

plus odoriférantes que vous vendrez pour nous, si vous le pouvez, à 10c le paquet. Quand vous l'avez vendu, envoyez nous votre argent, \$1.20 seulement, et nous vous enverrons un de nos anneaux d'anniversaire de naissance "GRATUITEMENT" pour votre trouble. Envoyez immédiatement votre adresse sur une CARTE POSTALE, mentionnez ce journal et nous vous enverrons ce parfum. Pas d'argent requis, nous en coupons tous les risques. Vous devez envoyer le parfum si vous ne pouvez pas le vendre. Petal Perfume Co., 91 rue Adelaide, Toronto, Ont.

Un Célèbre Pasteur Allemand

Après 30 ans de Rhumatismes est complètement guéri par le

'RICKMAN'S KOOTENAY CURE'

Le remède le plus universellement reconnu pour guérir

LA BÉNÉDICTION DU CIEL

HAMILTON, 10 août 1896.

Monsieur S. S. Ryckman, Hamilton, Ont.

CHER MONSIEUR. C'est avec le plus grand plaisir que je viens vous donner la présente attestation pour la guérison de rhumatismes dont j'étais atteint depuis au-delà de trente ans.

La douleur n'avait atteint graduellement le côté gauche de l'estomac et à un tel point que je ne pouvais plus dormir. J'avais en outre une sorte de dyspepsie connue sous le nom d'indigestion gastrique de laquelle j'ai souffert considérablement. Il fallait que je fasse grande attention à ce que je mangeais sous peine de souffrances atroces. A présent et depuis que je prends votre célèbre remède le "Kootenay Cure," je puis manger à ma faim à tous les repas sans en éprouver de trouble et dormir toute la nuit paisiblement.

J'ajoute que parfois, mes douleurs étaient si cruelles que je ne pouvais remuer. Je suis à présent tout à fait guéri de ces inconvénients et recommande consciencieusement votre remède "Kootenay Cure" à tous ceux souffrant de rhumatismes ou de maux d'estomac.

Je suis content d'avoir fait usage de ce remède et de pouvoir vous fournir une attestation qui pourra aider ceux qui souffrent à se guérir comme je l'ai été.

Vous souhaitant grand succès, je me suis écrit.

Votre dévoué,

(Signé) GEORGE BRAUN,

Pasteur de l'Association Évangélique,

Residence, 146 Market Street.

"Kootenay Cure", \$1.00 la bouteille, 6 bouteilles pour \$5.00.

Soit de votre pharmacien ou de la S. S. Ryckman's Kootenay Medicine Co., Limited, Hamilton, Ont.

Les "Pilules Kootenay" contenant le nouvel ingrédient, sont une guérison certaine pour les Maux de tête, la Bile et la Constipation.

Prix 25c. envoyez à n'importe quelle adresse.

En vente chez B. E. McGALE, pharmacien, 2123 rue Notre Dame, Montréal.

—Quel est le fruit le plus redouté des poissons?

—La pêche!

EN TOUTE JUSTICE

Chacun reconnaît volontiers que pour la toux, le rhume, la grippe, la bronchite, la coqueluche, aucun remède ne peut être comparé au Baume Rhumal.

128

L'argot boulevardier.

—Je ne sais pas où Gontran cherche ses cordonniers, disait dernièrement un naturel de Brives-la Gaillarde, qui avait reçu les confidences du jeune écervelé... Il m'a avoué qu'il avait d'abord cherché chaussure à son pied dans tous les ateliers de modisto... Et maintenant c'est une gantière qui le botte!

LA FOIRE AUX HUITRES

Amateurs des meilleurs huitres de la saison, inutile de chercher bien loin; si vous désirez une bonne soupe aux huitres, des huitres frites ou fraîches, ainsi qu'un succulent déjeuner accompagné d'un bon cigare. C'est chez Allard qu'il faut aller! Henri Allard qui demeure toujours 411 rue Craig, au coin de la rue Sanguinet.

Rhumatisme Sciatique, Névralgie

Les douleurs terribles causées par ces maladies disparaissent immédiatement après le...

TRAITEMENT ELECTRIQUE

aux Bains Laurentiens. Une guérison permanente est le produit d'un cours de traitement.

BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

JOUR DES DAMES:—Le lundi matin et le mercredi après-midi.

LA MINERVE

Journal quotidien du matin fondé en 1826

ABONNEMENT (A Montréal, - \$1.00 par an Hors Montréal, \$3 00 "

LE MONDE CANADIEN

Journal hebdomadaire

12 PAGES, grand format

Edition spéciale pour les Cultivateurs

Abonnement: \$1.00 par année

avec le choix sur une collection de chromos lithographiques, portraits de Cartier, Lafontaine Morin, paysages, sujets religieux, etc. Voir notre annonce de primes dans le numéro du Monde Canadien de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 35 Rue St-Jacques, Montréal

LAPRÈS LAVERGNE
Photographes
N°300 RUE ST DENIS
TÉL BELL 7283 MONTREAL
MARCHAND 843 P.Q.

Tel. Bell 784
D^r F. T. DAUBIGNY
Médecin-Vétérinaire
Professeur à l'Université Laval.
Donne des soins, à prix modérés, aux animaux domestiques.
Ecurie de première classe
378 et 380 Rue Craig
MONTREAL

HORACE PEPIN
Dentiste
162 RUE SAINT-LAURENT
Montréal.

Presque pour Rien!
EN ALLANT CHEZ
HENRI ALLARD
411 Rue Craig
VOUS TROUVEREZ

Cigares de 5 cts pour	4 cts
Cigares de 10 cts, 3 pour	20 cts
Steak et patates frites	25 cts
Pork and Beans	5 et 10 cts
Huitres à la mesure (bulk)	35c la pinte
Huitres à la doz., triées à la main	20 cts
Huitres frites, la doz.	30 cts
Chops	25 cts

50 ANS EN USAGE !
DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS **D^r CODERRE**

PILULES POUR **GUERISON CERTAINE**
DE **Noix Longues** DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,
De **McGALE**
Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Riez, Belles dames, et votre Ferblanterie rira avec vous, si vous employez...
Brillant
St-Antoine
EN VENTE PARTOUT
Polit tous les métaux, sans exception. Le plus simple, le plus durable et économique. Sans acide et sans danger. VICTOR L. CHEMICAL WORKS, 680 rue St-Laurent. Tel. Bell 7297.

Bizarries du langage : Contremaître. — Employé ainsi nommé parce qu'il est toujours pour le maître.

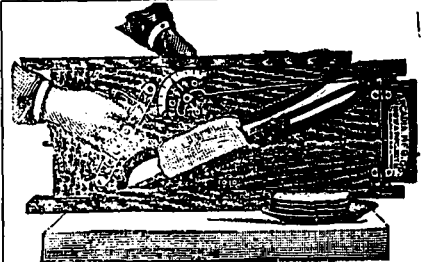
Dr A. SAUCIER
DENTISTE
Professeur à la Faculté du Collège Dentaire de la Province de Québec
Heures de Bureau : 9 A. M. à 8 P. M.
1716 RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL

Faussees dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, ches
J. G. A. GENDREAU, DENTISTE
Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

DÉCOURAGEMENT
On disait à Babyas, qui semblait découragé devant la lourdeur de la tâche qui lui était imposée :
— Allons, il faut prendre votre courage à deux mains.
— Oui, mais alors, avec quelle main pourrai-je travailler ?

LES **CIGARES et CIGARETTES**
Chamberlain

... SONT ...
FIN DE SIECLE
ESSAYEZ-LES !
DIX Cents

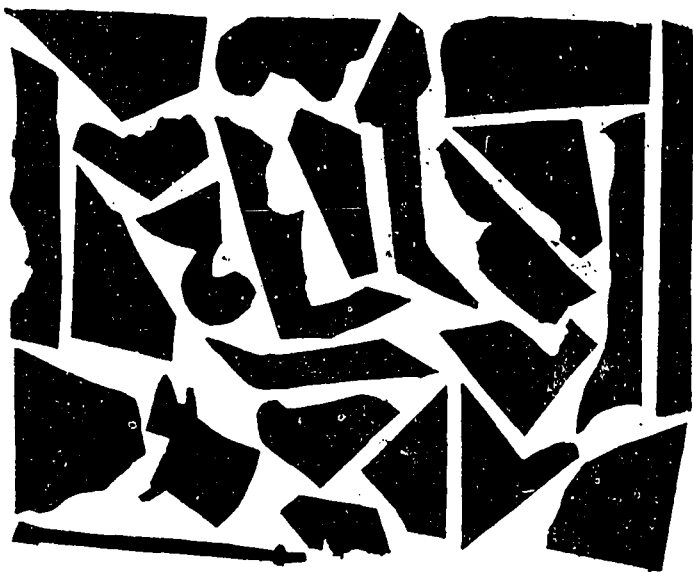


TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc . . .
RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyor" sont garantis donner satisfaction ; le plus bel assortiment de
COUTELLERIE importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez
L. J. A. SURVEYER, Quincaillier
6 Rue St-Laurent.

The Promotive of Arts Association, Ltd.
Incorporée par lettres patentes en date du 7 octobre 1896.
48 RUE ST-LAURENT.
Distribution de Tableaux ET D'OBJETS D'ART
Tous les **MERCREDIS**
Prix du billet, **10 cents**
Distribution Mensuelle TOUS Les Premiers **Mercredis du mois.**
Prix du billet, **25 cents.**

Comment, tu souhaites la fête à ton usurier ?
— Que veux tu, il me porte tant d'intérêt.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 152



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir ; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition : MONSIEUR BONHEC ET Mlle BOULLOTE.
Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.
Adressez sous enveloppe formée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal.
Ne participerons au tirage que les solutions justes et conformes au présent avis.
Aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce casse-tête, à nous parvenues, au plus tard mercredi, le 19 octobre, à 10 h. du matin, seront attribuées des primes consistant en : Un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centimes en argent, au choix des gagnants.



PETITBOUC LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
"Ourling Oigar," fait à la main vaut 10c pour 5c.